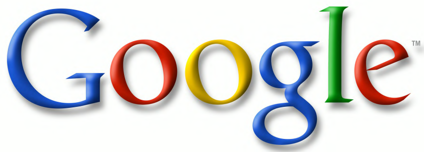
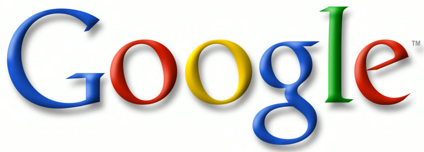




NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

NEUNTER JAHRGANG

1907



HELSINGFORS
AKTIEBOLAGET HANDELSTRYCKERIET
1907

Inhaltsverzeichnis.

I. Aufsätze.

II. Besprechungen.

III. Nachrichten über die Thätigkeit des Neuphilologischen Vereins.

IV. Eingesandte Litteratur . . 32, 75, 115, 148

V. Die schriftlichen Maturitätsproben 66

VI. Mitteilungen 32, 76, 116, 149

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 1/2 — Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk direkt bei der Redaktion, 4: 30 durch die Post und 5 Fmk. durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Suolahti, Peterstr. 5) zu senden. — 1907

Ferdinand Brunetière.

C'est en 1875 que Brunetière débuta dans la *Revue des Deux-Mondes* par une série d'articles sur le roman contemporain. Cette campagne hostile au naturalisme, et particulièrement sévère pour Zola, attira l'attention sur le nouveau venu. Tel il s'était montré, tel il resta depuis: aimant la lutte, volontiers tranchant dans ses opinions, et porté à leur donner une allure polémique, armé d'une dialectique puissante et de lectures étendues, du reste indépendant dans ses jugements: Brunetière, qui combattait Zola, a toujours soutenu Maupassant.

Les faits extérieurs de sa vie tiennent en peu de lignes. Il se prépara à l'Ecole normale supérieure, échoua, ne se représenta plus, travailla comme répétiteur dans une institution privée, et entra à la *Revue des Deux-Mondes.* Sa réputation rapidement conquise le fit nommer en 1879 maître de conférences dans cette même Ecole normale où il n'était pas entré. On attendait évidemment beaucoup de lui. Dans une certaine mesure il réalisa cette attente. Dans un milieu assez rebelle aux influences, son professorat donna aux études de littérature française un élan dont le souvenir se maintenait encore quand j'y passai. Un cours sur Racine, un sur Voltaire, un sur Bossuet vivaient encore dans la mémoire des promotions postérieures. Ceux qui ont entendu Brunetière comme conférencier à l'Odéon ou à la Sorbonne ont pu

comprendre les raisons de ce succès. — Je l'ai eu moi-même comme maître. C'était en 1895. Après un congé, il venait de reprendre son poste, déjà atteint par la maladie; il avait en face de lui un auditoire en majorité hostile à son attitude politique et indifférent à son oeuvre critique. Les qualités de son enseignement subsistaient cependant. Entre deux congés de santé, il revint professer au plus fort des luttes politiques, s'attendant à des manifestations contre sa personne, qui naturellement n'eurent pas lieu. Quand l'Ecole normale fut rattachée à la Sorbonne, Brunetière ne fut pas maintenu dans ses fonctions: mesure strictement légale, mais acte regrettable de passion politique. Brunetière posa sa candidature à la chaise de littérature française moderne au Collège de France. Il échoua. Il faisait partie de l'Académie française et dirigeait la Revue des Deux-Mondes.

* * *

La forme souvent combative que Brunetière a donnée à son œuvre rend difficile une appréciation impartiale. Elle offre évidemment des côtés faibles ou médiocres; mais il serait injuste de méconnaître ce qu'elle a eu d'heureux; et on peut s'étonner qu'elle ait été jugée avec tant de sévérité, alors que l'œuvre critique de Taine continue d'être l'objet d'éloges souvent sans réserves.

Le premier mérite de Brunetière, à mes yeux, a été de replacer la critique dans ses voies naturelles en lui assignant comme but suprême l'appréciation, spécialement l'appréciation esthétique des œuvres littéraires. La méthode psychologique de Sainte-Beuve, la méthode historique de Taine, la méthode impressionniste de Lemaître ou de France offraient toutes le même danger: le critique, occupé d'étudier l'individu, le milieu ou lui-même, oubliait trop aisément que l'œuvre littéraire se propose avant tout d'éveiller des sensations esthétiques (ou de déterminer des convictions, si elle a un caractère didactique), et n'atteint son but que dans la proportion où elle y réussit; que la psychologie de Racine nous intéresse parce qu'il a écrit des chefs-d'œuvre, mais que celle de Pradon

nous laisse absolument froids; que, si, d'autre part, sous couleur de parler d'une œuvre, le critique impressionniste parle de lui-même, nous n'y perdons pas s'il est un artiste et qu'il s'exerce sur une médiocrité, mais qu'il n'en est plus de même s'il s'agit d'un écrivain du premier rang. Brunetière a rappelé aux uns comme aux autres que la critique serait l'œuvre la plus vaine si ses analyses ne devaient aboutir à assurer une base aussi solide que possible au jugement esthétique nécessaire en fin de compte. En France, et à l'époque où il écrivait, cette vérité très simple était pourtant difficile à faire admettre.

Taine, dans son œuvre, s'était attaché surtout à rechercher, parmi les causes explicatives du développement artistique, l'influence du milieu géographique ou social. En réaction contre lui, Brunetière a mis au premier plan de ses études l'influence du moment. Il entendait par là que, parmi les influences qui s'exercent sur l'artiste, bon ou mauvais, celle des œuvres d'art existant à son époque est la principale. Chez les épigones, dont la personnalité est moins marquée, cette influence se traduit en imitations; les grands artistes réagissent contre elle, et veulent avant tout faire autre chose que leurs devanciers. Ici encore on ne peut que donner raison à Brunetière. Les changements du milieu sont trop lents pour pouvoir rendre compte de la rapidité avec laquelle évoluent les arts.

C'est sans doute l'importance accordée par Brunetière aux influences du moment qui l'amena à systématiser ses idées critiques dans la théorie de l'évolution des genres, qu'il a exposée et soutenue pendant les vingt dernières années de sa carrière. Comme tous les systèmes, cette théorie a le défaut d'être trop rigide, et ne survivra évidemment pas à son auteur. Mais elle renferme beaucoup d'idées justes, ou en tout cas très soutenables. Si l'on reconnaît que, à une époque donnée, toutes les formes d'art, et dans ces formes tous les styles ne jouissent pas de la même faveur auprès du public, mais que certaines sont plus goûtées, d'autres délaissées; et si l'on admet d'autre part que les artistes, qui ne peuvent

s'affranchir des nécessités de l'existence, sont amenés à suivre dans quelque mesure le goût du public, leur client naturel; et que l'on ajoute enfin les réactions des œuvres sur les œuvres, on a accepté en somme les idées fondamentales de la théorie de Brunetière.

Entre autres objections faites à cette théorie, on lui a reproché de faire abstraction des personnalités géniales, et de prêter aux formes artistiques une vie indépendante des artistes. C'est une objection que, pour ma part, je n'ai jamais bien pu comprendre. Au contraire Brunetière, mettant en pleine lumière l'influence des œuvres d'art les unes sur les autres, a sauvegardé les droits du génie original, que la critique de Taine tendait à annihiler. Nul n'a insisté plus que Brunetière sur l'élément nouveau et imprévisible qu'apporte dans l'évolution d'une forme d'art la puissance créatrice d'un Corneille, d'un Balzac ou d'un Rousseau.

* * *

Depuis 1890 Brunetière s'était détourné de l'histoire littéraire *) et avait pris comme publiciste, directeur de revue et conférencier une part assez active dans la vie publique en France. Il soutint le catholicisme, en raison du caractère social qu'il se plaisait à lui trouver, mais sans pourtant avoir fait une profession de foi formelle. Cette attitude lui fut violemment reprochée, mais ne surprit pas ceux qui le connaissaient mieux, spécialement ses élèves. Il garda du reste dans ce nouveau rôle la même indépendance d'allures et rencontra, de la part surtout de l'Eglise, une défiance mal déguisée et qui prit une forme nette au cours d'événements récents.

L'influence directe de Brunetière disparaîtra sans doute assez vite. Il est frappant de voir avec quelle rapidité il a été oublié. Cet homme entier d'opinions, indépendant dans ses appréciations littéraires et ses attitudes politiques, qui

*) Il y revint d'ailleurs dans ses toutes dernières années, et laisse inachevée une *Histoire de la littérature française classique* en cours de publication.

n'accordait jamais d'éloge sans restrictions ou de concours sans réserves, ne pouvait devenir l'homme d'aucun parti. Mais beaucoup de ses idées et de ses jugements resteront dans le patrimoine commun de l'histoire littéraire et de la critique; il ne périra pas tout entier.

J. Poirot.

Un dit d'amours

(Bibl. nat. f. fr. 1634)

Voici le contenu du manuscrit n^{0} 1634 (anc. 7632), fonds français, de la Bibliothèque nationale.

1) Traduction de l'*Anticlaudianus* d'Alain de Lille[1] (fol. 2—52).

2) Les feuillets 53—57 sont en blanc. Suivent dix poèmes de Baudouin de Condé (fol. 58r^{0}—83r^{0}, 90r^{0}—95r^{0}).[2] Pour deux de ces poèmes, le *Dit de l'Olifant* et les *Vers de droit*[3], notre manuscrit est unique.

3) Entre deux poèmes de Baudouin de Condé, le *Conte dou mantiel* et les *Vers de droit*, est placée la *Voie de paradis* de Rustebuef (fol. 83r^{0}—90r^{0}). Ce manuscrit a été connu de Jubinal[4], mais je ne saurais dire s'il l'a mis à profit. En tout cas, ce manuscrit n'a pas été utilisé par M. Kressner[5].

4) *C'est li dis que Hanris de Loon fit des hyraus* (fol. 95r^{0}—96v^{0}). Nous ne savons rien sur ce Henri de Laon[6]. Son poème, qui se compose de 194 vers (le v. 94 manque), est inédit. J'en transcris ici le début.

---

1 Paul Meyer, *Bull. de la Soc. des anc. textes,* 1895, p. 104, note 1.

2 V. l'édition de Scheler, t. I, p. XXVII.

3 Sur cette pièce, v. encore Naetebus, *Nicht-lyr. Stroph.*, p. 120, et P. Meyer, *Bull.*, XX (1894), p. 55 suiv.

4 *Œuvres complètes de R.*[2], t. II, p. 167.

5 *Rustebuef's Gedichte,* p. 144, note.

6 Comp. Gröber, *Grundriss*, II, 1, p. 1164.

Cius qui n'ose riens ent[r]eprendre
Puet peu savoir et peu aprendre,
Mais cil qui par raison emprent
Il pue[t] penre et si aprent (*sic*).
Pour cou ne me puis plus tenir:
I[l] m'estuet hyraus devenir,
Car peresce avec couvoitise
Me semont souvant et atise
Et me dist que j'ai grant mestier
D'entreprendre .I. legier mestier,
Ou il ait pou painne et travail.
Je ne truis en mon conseil (*sic*)
Nul milleur que d'estre hiraus,
Car je voi bien que li bydaus
Conteroit en une journee
Qua[n]c'on fait d'armes une annee,
Et s'en seroit petit lases.
Dont ara[i] je repos aces.

5) Le poème imprimé ci-dessus (fol. $96v^{0}$—$98v^{0}$).

6) Le *Dit du corps* (fol. $98v^{0}$—$101r^{0}$)[1].

7) Chronique abrégée des évêques de Liège (fol. $101r^{0}$—$111r^{0}$).

Le manuscrit est écrit à longues lignes, deux vers par ligne, de la main du même copiste. Ce volume est mentionné déjà dans l'inventaire de Gilles Mallet, dressé en 1373 et récolé en 1380 par Jean Blanchet; puis dans d'autres inventaires de 1411, de 1413 et de 1424[2]. Le dessin des armoiries de France, trois lys d'or sur champ d'azur, que l'on voit au bas du fol. $2r^{0}$, indique que le volume a appartenu à Charles VI[3]. — C'est à tort que le *Catalogue des manuscrits* place ce volume au XVe siècle seulement.

Parmi les particularités graphiques du copiste, je note d'abord l'incertitude dans l'emploi de *s*, *c* et *z*: *ces (= ces)* XI 12, XVI 4, XIX 11, XX 12, XXI 12, *C'elle*

[1] Naetebus, *ouvr. c.*, p. 122 (n° XXXVI 41), et P. Meyer, *Rom.*, XXV, p. 418.

[2] Voy. Delisle, *Le Cabinet des manuscrits*, III, p. 164 (Librairie du Louvre, n° 1080).

[3] Comp. Barrois, *Bibliothèque protypographique*, 1830, pl. 1, fig. 3.

XII 4 (*aces* v. 18 du poème de Henri de Laon); *choze* XIII 10; *diablez* XVIII 8; *sartainne* XVIII 12 (*saintissme* XVI 12). — Pour le copiste *ie* équivaut à *e*: *aprocher* III 10, *chere* XXI 10, *empirer* IX 6, 9, *escorcher* III 11. Tous ces mots riment en *ie;* à l'intérieur du vers nous trouvons *Legerement* XI 5, *peche* XXI 8. — On trouve un seul exemple de la diphthongaison (wallonne et, sporadiquement, picarde[1]) de l'*e* entravé: *offierte* XIX 11 (la rime est en *e*). — Les règles de la déclinaison ne sont que vaguement observées.

Quant aux traits linguistiques que l'on peut attribuer à l'auteur, il faut d'abord relever le fait que *e* en hiatus à l'intérieur des mots conserve encore sa valeur syllabique: *aleure* III 1, *veue* VI 4, *as[e]ure* III 12, *ra[e]mplis* IV 4. C'est pour cela que je corrige les v. II 5 et VI 12. — *-iee* s'est réduit à *-ie* (XII 9, VII 5). — *A* et *E* devant une nasale riment ensemble (*estainte: plainte* I b). — *s* s'est amui devant une consonne (comp. la rime VIII b). — Pour la déclinaison, la rime montre que *amour* XII 6 n'a pas de *s* au cas sujet (mais le copiste écrit *amours*).

Le *Dit d'amours* ne remonte sans doute pas plus haut qu'au XIVe siècle, mais il serait difficile d'en dire quelque chose de plus précis.

Bien que — comme on l'a vu par ce qui précède — le ms. 1634 ne soit nullement resté inconnu, je n'ai trouvé aucune mention[2] de notre *Dit d'amours;* il devrait figurer, sous la forme XXXVI, dans le livre bien connu de M. Naetebus, mais il n'y est point.

«Dit d'amour» est un titre qu'on a donné au moyen âge à un nombre considérable de compositions poétiques[3]. Je me bornerai à faire remarquer qu'il existe dans la litté-

[1] Wahlund, *Prosaübers. v. Brendans Meerfahrt,* p. LXXVII («Wallon. strichweise Pik.»).

[2] Abstraction faite des deux vers cités dans le *Catalogue des manuscrits.*

[3] Les *Dits d'amour* dont il est question *Bull. de la Soc. des anc. textes*, II, 100, et XIII, 94, n'ont rien que le titre de commun avec notre pièce.

rature française du XIIIe siècle trois poèmes initulés comme le nôtre et composés dans la même forme strophique[1]. Ils sont signés par leurs auteurs: Adam de la Halle, Névelon Amion, Guillaume d'Amiens. Le contenu en est pourtant assez différent de celui de notre poème anonyme. Tandis que les trois trouvères dont je viens de citer les noms traitent — dans le style des poètes lyriques de l'époque — de la toutepuissance de l'amour et de la rigueur des tourments amoureux, notre poète s'irrite en pensant à la décadence de l'amour et à toutes les actions honteuses que l'on commet aujourd'hui en son nom, «tandis que autrefois il en était bien autrement.» Il n'est pas inutile de noter qu'il y a dans le poème d'Adam de la Halle une strophe (XIII) qui exprime une idée très analogue à celle qui forme le fonds de notre poème anonyme:

Amours, te seigneurie est frainte,
Car chascuns de volenté fainte
Aime le feme ou il s'aert;
Tel jurent feeuté a mainte
Qui mout tost ont le trieve enfrainte
S'ele est tenue a descouvert.
Qui n'a c'un oeil souvent le tert:
Pour coi ne garde bien et sert
Bonne dame qui l'a atainte?
Bons est li jeus ou nus ne pert;
On soloit amer en apert,
Or aime on a candaille estainte.

M. Jeanroy[2] a observé que les poèmes de Névelon Amion et de Guillaume d'Amiens semblent calqués sur celui d'Adam de la Halle: il est possible aussi que notre trouvère anonyme ait connu quelqu'une de ces trois compositions et l'ait prise pour modèle. Cela est d'autant plus vraisemblable que, au point de vue dialectal, les quatre poèmes ne sont pas très éloignés l'un de l'autre. Il va sans dire que, quant à l'intérêt littéraire, notre poème est considérablement inférieur aux autres. Signalons que notre *Dit d'amours* dif-

[1] Publiés par M. Jeanroy, *Rom.*, XXII, p. 45—70.
[2] *L. c.*, p. 48.

fère des autres encore en ce que le poète y a recours à des arguments d'ordre religieux, trait qui est fréquent chez les poètes secondaires des XIII[e] et XIV[e] siècles, même quand il traitent les sujets les plus profanes.

Bibl. nat. fr. 1634, fol. 96 v[o]]

Un dit d'amours

I Merveilles est que ne fenist
Li mons aincois que l'on veist
Qu'ounours fust si morte et estainte;
Car s'en sa vertu remansist,
Tous li mons en bien se tenist,
S'en vausissent mieus maint et mainte.
Mais couvoitise a si destrainte
Hounour, qui avant s'ert enpainte,
Que de tout le mont le banist.
Dont c'est damages et grant plainte
Quant a cou voi valour atainte
Que deloiautes le honist.

II Je voy c'ounours est si perdue
Et si povrement maintenue
Qu'elle ne se scet mais ou prendre;
Courtoisie, dont fist sa drue,
Est si matee et recreue
Que nus ne veut ses fais aprendre;
Loiautes, dont a fait son gendre,
Ne se scet mais d'engien deffendre;
Tant par est fausetes acrue.
Si ne scet on mais ou atendre,
Car li mons fait tant a reprendre
Qu'il n'i a que descouvenue.

I 10 damage

II 5 et si recrue — 8 deffandre — 9 par *manque* — 10 mais *manque* — 12 descounue

III Amours s'en fuit grant aleure:
Peu treuve qui de li ait cure,
Fors que de tout le mont trechier.
Mais remese est une amorsure,
Qui pechiet, envie et ordure
Bee tous jours a essaucier.
Fol. 97r°] Car s'on voit aucun essaucier
Celui que cius tendra plus chier,
En iert ires a desmesure;
Si ne scet on cui aprochier,
Car li uns veut l'autre escorchier
Quant plus de s'amour l'aseure.

IV A painnes est il mais amis,
Car covoitise nous a mis
.I. mes avant, honteus et lait;
Car nuls homs n'est si raemplis
D'avoir, de terre, de pais
Qu'encor n'en couvoit que plus ait;
Et s'aucuns a riens et lui plait,
Tantost li pourchace et quiert plait,
S'il puet, coument l'ait ver lui mis.
Et celui que j'avrai tant fait
C'est celui qu'en menour mefait
M'iert plus contraires anemis.

V Mout se doit on mais regarder
En cui on se doie fier,
Car n'est mais li tamps qui souloit;
Car on souloit jadis amer
S'ounour et son ami guarder,
Et loiautes par tout couroit;

III 3 que *manque* — 4 remes — 10 aprocher — 11 escorcher — 12 la sure

IV 4 ramplis

V 3 le tamps —

Et s'aucun mavez y avoit
Chacuns sa venue fuioit
Et lessoient ses fais ester.
Mais autrement couvient qu'il soit:
Cius qui plus scet guille or en droit,
Celui voit on plus honorer.

VI Ne sai qu'amours est devenue,
Mais chacuns aime a la macue,
Ausi com 'par ci le me taille':
Se j'ai une fame veue,
Se je puis, j'en ferai ma drue,
Ou mon sens ne pris une paille.
He las, com povre conmencaille
D'avoir pensee qui ne vaille,
Et com povre descouvenue!
Mais c'est li fais a garsonnaille,
A cui ne chaut coument qu'il aille,
Mais qu'ait sa volente eue.

VII Se j'ai une dame coisie,
Belle et plaisant, sans vilonnie,
A cui semblant d'amer ferai;
Se tant l'ai nuit et jour blandie
Qu'elle m'ait s'amour ottroie,
Dites moi de quoi mieus vaudrai
Quant sa honte pourchacerai
Et tout son bon pris li torai?
Pour acomplir ma lecherie,
Savez de quoi m'avancerai?
Ensi que ja Dieu n'en verai,
Se Dieus reguarde a tricherie.

---

7 Et chacun m. — 8 Chacun
VI 2 Chacun — 3 taillie — 12 que sa v. ait eue
VII 2 plaisans — 11 dieus

VIII N'ainme pas qui pour fol desir
Veut sa dame s'ounour tolir
Et li alever mauvais blame;
Mais cius aime qui pour mourir
Ne vourroit sa dame trair
N'alever honte ne difame.
Villainnement se mesaasme
Cius qui pourchace vers sa dame
Fol. 97v°] Fiens, dont elle puisse eslaidir:
De si villainne oeuvre s'entame
Que pour perdre le corps et l'ame
Ne l'en puet asses mecheir.

IX Saves coument hons doit amer?
Il doit Dieu primerains garder
Et l'ounour sa dame avancier
Et puis villainne oeuvre eschever
Et loiaument vivre et douter
Que nus ne l'en voie empirier.
Adont desert cil biau louier,
Que Dieus et li mons l'en tient chier
Et fait de lui en bien parler.
Et quant tant i a bel mestier,
Fos est qui pour lui empirier
S'en part et pour autri grever.

X Amours est si bien avisee
Que, quant sa porte est deffermee
Et ouverte envers son ami,
Demourer couvient a l'entree
Orgeuil, villonnie et posnee
Et aprendre houneur et chasti.
Amours ne veut atraire a li

VIII 3 aleur — 11 Qui
IX 2 dieus — 6 len voie empirer — 8 mont — 11 empirer

Ordure ne nul vilain cri
Ne riens dont puit estre blamee.
Mais li plusieur li sont failli:
Nus n'aime fors que par .I. si
Coument ait sa dame ghillee.

XI Dame, qui sens en vous aves,
A vostre hounerance gardes,
Ne crees mie s'on se plaint;
Car s'as paroles entendes,
Legierement cheoir porres,
Car biaus parlers maint cuer sourvaint:
Et puis que fame s'ounour fraint,
En servage et en dangier maint,
Et n'est de li nus biens parles.
Mais fame, s'en hounour remaint,
Desert que Dieus et li mons l'aint
Et que ses nons soit honores.

XII Trop fait fame grant diablie
Quant elle antant a riens c'on die,
Puis qu'elle y voit sa deshounour.
S'elle est d'entendement garnie,
Bien apercoit quant on li prie
Que ce n'est mie droite amour.
He las, comme doit grant cremour
Avoir fame qu'a chief du tour
Ne di com fole relaissie!
Penser y doit et nuit et jour
Et deservir le non d'ounour
De bone dame sanz folie.

X 10 plusieurs

XI 4 Car sau — 5 Legerement — 6 biau parler — 10 M. f. qui en sounour r. — 12 ces

XII 1 Crop *(fausse initiale)* — 3 deshouneur — 4 Celle — 6 amours

XIII En amour a trop plaisant non,
Plaisant emprise et plaisant don
Et service trop honorable,
Car on en a un gueredon
Si plaisant, si bel et si bon
C'on s'en treuve plus amiable,
Plus courtois et plus agreable,
Plus hardi d'un fait comprenable
Et plus cremant de mesprison.
Je n'i sai choze resonnable,
Fol. 98r°] Mais c'on ait le cuer veritable,
C'on n'i conquiere s'ounour non.

XIV Amours est de tel dignete
Qu'en lieu ou ait desloiaute
N'avra ja nul tamps remanance,
Mais le loial cuer, le donte,
Houneure et tient en grant chierte
Et doune cuer et astenance.
Amours tient le lieu d'ounerance,
Par cui courtoisie et plaisance
Gardent la porte d'oneste.
Si n'est pas drois n'acoustumance
Que villennie ne beubance
Aient en tel lieu poeste.

XV Amours est de telle nature
Qu'elle n'a de mauvestie cure
Ne de ciaus qu'elle y voit aprendre;
Ains est de si douce apresure
Qu'ades veut maintenir droiture
Et touz bons fais d'ouneur emprendre.
Que poroit on amors reprendre?

XIII 4 guerdon — (*Au dessous du v. 10, réclame*: Mais con ait)
XIV 3 remanence — 6 astenence — 9 donestete

De fine amour volt Dieus descendre
En la pucelle vierge et pure,
Puis qu'il la vit sans mesprendure,
Et pour ce volt a li entendre
Qu'il la trouva d'amour seure.

XVI Mout fu ceste amour bone et belle,
Quant si saintisme jovencelle
Sot amer si tresdignement
Que ses dous fius la trova telle
Qu'il en fist sa mere et s'ancelle
Et royne del firmament.
Or esgardes quel paiement
On recoit d'amours ne coument
Dieus ses loiaus amis apelle.
Nus n'en doit doubter seulement,
Bien nous en fait demoustrement
La saintisme vierge pucelle.

XVII Qui bien veut loiaument amer,
Aler puet par terre et par mer
Sans doubter tourment ne orage;
Car nus ne pouroit eesmer
Con fine amours est sans amer,
Sans anui et sans nul damage.
Quant Dieus, qui nous fit a s'ymage,
Aime d'amour le segnourage,
Bien doit on ses fais confremer;
Car d'amours nous vint l'avantage
Dont nous issimes du servage
D'enfer, qui nous vouloit clamer.

XVIII D'amours vint la joie souvrainne
Qui son ami jete de painne,

XV 8 dessandre — 10 Pour ce quil
XVI 4 ces — 12 saintissme
XVII 6 Sans ami — 8 segourage
XVIII 1 souverainne —

Fol. 98v°] Ja en cel peril ne sera.
D'amours vient la douce fontainne
Qui en la grant joie nous mainne,
Ou cius qui n'ainme n'entrera;
Car cius qui amours gillera
Avec les diables sera
Pris et loies en la chaainne.
Mais cius qui de cuer aimera
En joie pardurable yra
Courounes de l'amour sartainne.

XIX Se Dieus fins amis ne nous fust,
Ja pour nous en crois ne morust
Pour recevoir mort si desperte;
Mais nos damages li desplut,
Pour quoy envers nous acourut
Pour soufrir mesaise et poverte;
Et pour mieus restorer no perte
Fu sa sainte chars sans deserte
Pour nous crucefiie en fust.
Mais lors nous fu sa gloire ouverte
Et a tous ses amis offerte,
Pour ce que nostre amour li plust.

XX Bien nous fu Dieus loiaus amis,
Quant pour nous vot estre en crois mis
Pour mettre a mort s'umanite.
Bien nous moustra, ce m'est avis,
Qu'il nous perderoit mout envis
S'il en nous trouvoit amiste.
Si devon bien estre apreste
De deservir tel dignite
D'amour dont vient si grans pourfis;
Car la n'a nulle fausete,

4 fontaine — 8 diablez — 9 chainne
XIX 6 pourete — 9 crucefie — 11 ces a. offierte
XX 1 dieu — 6 amistie — 9 grant pourfit — 11 eurete — 12 ces

Mais joie et grant bone eurte,
Que Dieus a ses amis proumis.

XXI Or nous doint Dieus vie et espasse
Que deservir puissons sa grasse
Et amer en itel maniere
Qu'enfers, qui les mauves entasse,
Ne nous puit retraire en sa nasse,
Ou puis n'avroit mestier proiere;
Ains nous doint Dieus s'amour entiere,
Que pour pechie qui nous requiere
Ne puist trouver nostre amour casse;
Ains nous doint tous a belle chiere
Aler vers la douce baniere
Ou amours ses amis amasse.

XXI 1 espace — 2 grace — 3 itelle — 4 enfer — 5 nasce — 6 nauroit mes st' pr. — 8 peche — 10 tout a b. chere -- 12 ces

Notes

III 7. *essaucier* deux fois à la rime de la même strophe est sans doute fautif; aussi le passage n'est-il pas clair.

VI 2. Godefroy a un exemple du subst. *Massue*, «amas», et un autre où ce mot figure dans notre expression *A la massue*, «en bloc», tous deux tirés des poésies d'Eustache Deschamps.

VI 3. *Ausi com 'par ci le me taille'*, «tout droit». «C'est un dicton emprunté à la langue des maçons et tailleurs de pierre: faire quelque chose comme [celui à qui on dit] *par ci le me taille,* c'est faire comme l'ouvrier qui taille bien droit sa pierre suivant la ligne que le maître lui a tracée» (G. Paris, *Rom.*, XVIII, p. 289). Il va de soi que notre passage ne se trouve pas dans la liste d'exemples dressée par Gaston Paris, non plus que parmi les additions de M. Foerster, *Guill. d'Anglet.*, note du v. 5.

VI 7. Pour l'expression *com povre connencaille*, comp. ce passage cité par Godefroy:

Puis prant le blanc destrier, a Sebile le baille.
Hé Dex! Dist la roine, com riche commençaille.
(J. Bod., *Sax.* LXXII, Michel.)

VII 11. Faut-il corriger *n'en* en *ne?*

VIII 7. *se mesaasme*, «se fait mépriser.» C'est le même verbe *mesaasmer*, «traiter avec mépris» (peut-être avec le sens secondaire de «châtier»?) qu'il faut reconnaître dans cet exemple de Godefroy (*s. v.* **esme**):

Se tes peres te met a asme
Souffre le, ja n'en auras blasme.
(*Cathon*, Richel. 401, f⁰ 219r.)

Le ms. fr. 401 a *mes aasme*, que Godefroy a, sans en avertir, «corrigé» en *met a asme*.

VIII 12. *l'en* = *li* (dat.) *en*. Comp. Tobler, *Versb.*[3], p. 55 et 58.

IX 6. *empirier* est ici subst., tandis que au v. 11 c'est le verbe. — *l'en* = *li en*.

X 11—12. «Personne n'aime qu'avec le dessein de tromper». Godefroy (*s. v.* **si**) a un seul exemple de *Par un si que,* «à condition que, pourvu que».

XII 8. Faut-il corriger *Qu'au chief du tour?*

XIII 8. *Plus hardi d'un fait comprenable* ne m'est pas clair. L'adj. *comprenable* signifie selon Godefroy «compréhensible, qui peut contenir, compréhensif, qui peut être compris».

XV 10. La graphie *mesprendure* n'est pas dans God., mais *mesprenture, mesprisure* etc., «faute, tort, acte qui prête au blâme».

XVI 8. *amours* est ici au pluriel, de même au titre et XVII 10, XVIII 1, 4, 7. Comp. Kühne et Stengel, *Maître Élie's Überarbeitung . . . Ovid's Ars amatoria*, p. 52: «*Amors* oft pluralisch, doch findet es sich so nur im Cas. obl. und ohne Artikel oder Pron. poss. verwandt, daneben wird es als weiblicher, selten als männlicher Singular gebraucht» (dans notre texte ce mot est toujours féminin).

Glossaire

Alever, v. a., élever, faire naître VIII 3, 6.
Amorsure, s. f., amorce, appât III 4 (jeu de mots avec *amour).*
Amour, s. f., XVI 8 (note, et p. 7).
Apresure, s. f., instruction XV 4.

Cas, fém. *casse,* adj., cassé, brisé XXI 9.
Chasti, s. m., instruction, règle de conduite X 6.
Chief, s. m., *a chief du tour,* à la fin, après tout XII 8 (note).
Comprenable, adj. XIII 8 (note).
Conmencaille, s. f., commencement VI 7 (note).
Descouvenue, s. f., aventure VI 9; malheur II 12.
Empirier, IX 6, 11 (note).
Enpaindre (soi), v. réfl., se précipiter I 8.
Eschever, v. a., éviter IX 4.
Essaucier, III 6, 7 (note).
Garsonnaille, s. f., valetaille (en mauv. part) VI 10.
Macue, s. f., *a la macue* VI 2 (note).
Mecheir, v. impers., arriver du mal VIII 12.
Mes, s. m., plat (au fig.) IV 3.
Mesaasmer (soi) VIII 7 (note).
Mesprendure, s. f., XV 10 (note).
Recreu, part. p., qui se rend, qui s'avoue vaincu II 5.
Si, adv., *par 1. si* X 11 (note).
Taillier, v. a., *par ci le me taille* VI 3 (note).
Trechier, v. a., tromper III 3.

Artur Långfors.

Über die Bedingungen der Sprachentwickelung.

Im letzten Jahrgang des von Prof. E. Durkheim herausgegebenen Jahresberichts über die Erscheinungen auf dem Gebiete der Soziologie veröffentlicht Prof. Meillet eine Abhandlung über den Bedeutungswandel,[1]) die teils neue Gesichtspunkte eröffnet, teils frühere, isolierte Ansätze in ein System zusammenfassen will. Ein Grundgedanke beherrscht die wissenschaftliche Thätigkeit Durkheims und seiner Mitarbei-

---

[1]) A. Meillet, *Comment les mots changent de sens* in *L'Année Sociologique* 1906 [9:ter Jahrgang] Paris, Alcan, 1 v. 8:o, pp 1—38.

ter, derjenige nämlich, dass die sozialen Erscheinungen, welcher Art sie auch sein mögen, das spezifische Resultat des Lebens der Gesellschaft sind; dass das Vorhandensein einer Gesellschaft, durch die komplizierten Verbindungen, die sie unter den Mitgliedern hervorruft, neue Formen des materiellen und geistigen Lebens zu Tage fördert, die ohne Gesellschaft undenkbar wären, und für jede Art der Gesellschaft charakteristisch sind; und dass schliesslich, wenn dem so ist, jede Äusserung der sozialen Thätigkeit nur durch solche Prinzipien zu erklären ist, die von der Betrachtung der Gesellschaft ausgehen, und über die individualistischen Gesichtspunkte hinausragen. Diese Behandlungsweise ist natürlich bei den ökonomischen Problemen am leichtesten durchzuführen; in die Rechts- und Religionswissenschaft ist sie auch mit Erfolg eingedrungen.

Dass die Sprache eine soziale Erscheinung ist, braucht ja nicht erst hervorgehoben zu werden: keine Sprache ohne Gesellschaft, keine Gesellschaft ohne Sprache. Die Sprache ist also ein notwendiges Organ des gesellschaftlichen Lebens, eine Institution im vollen Sinne des Wortes. Von vorn herein kann man also annehmen, dass deren Entwickelung nicht wesentlich anders vor sich geht, als die Entwickelung der Religion, des Rechts, der politischen oder wirtschaftlichen Formen. Seit dem Erscheinen der *Année Sociologique* hat Meillet, dem die Abteilung »Sprache» anvertraut ist, versucht, die soziologischen Gesichtspunkte so weit wie möglich in den Vordergrund zu ziehen. Das Geleistete ist, obgleich noch an Umfang gering, doch genügend, um die Aufmerksamkeit der Sprachforscher beanspruchen zu dürfen. Der Zweck dieses Aufsatzes ist eben, über die bereits gewonnenen Resultate zu berichten.

I

Man hat sich lange damit begnügt, der individuell-psychologischen Ratio der Erscheinungen nachzuforschen, indem man, bewusst oder unbewusst, von der Annahme ausging, dass die Neuerungen in der Sprachentwickelung von einem

Individuum ausgingen und sich von ihm aus wellenförmig über die ganze Sprachgruppe verbreiteten. Zu dieser Betrachtungsweise trug die Reaktion gegen den romantischen Begriff des Volksgeistes wesentlich bei; und in dieser Hinsicht ist die individualistische Anschauung berechtigt. Es kann also davon keine Rede sein, die psychologischen Erklärungen der sprachlichen Erscheinungen zu verwerfen. Man darf aber jetzt die Frage aufstellen, ob die Erklärungen völlig adäquat sind, oder ob sie nicht etwa einen Teil, und sogar einen wichtigen Teil des Gegenstandes ausser Acht lassen.

Prüft man nun die psychologischen Erklärungen in Bezug auf ihre Tragweite, so wird man leicht einsehen, dass sie im besten Falle die Entstehung, keineswegs aber die erfolgreiche Verbreitung der Sprachneuerungen zu erklären vermögen. Dies gilt bereits dem Lautwandel, und wird auch von Wundt betont. Individuelle Abweichungen von der normalen Aussprache kommen ja zu jeder Zeit in einer Sprachgemeinschaft vor; man würde also erklären müssen, warum die einen wirkungslos verbleiben, während die anderen sich fortpflanzen und in einen allgemeinen Lautwandel resultieren. Also, zugegeben, dass die Neuerungen zuerst nur bei einer Person auftauchen (was übrigens unbewiesen ist), so liegen die Bedingungen der Aufnahme in der augenblicklichen Disposition der Sprachgemeinschaft, welche sie für diese Neuerung aufnahmefähig macht; sind die anderen Mitglieder nicht »abgestimmt», verklingt der Ansatz spurlos. Jedoch liegen die Verhältnisse bei der Lautentwickelung noch zu sehr im Dunkel, als dass man daraus Beispiele nehmen dürfte. Die Bedingungen für den Bedeutungswandel sind dagegen leichter zu bestimmen, und man sieht gleich, wie unbefriedigend eine rein individuell-psychologische Erklärung an sich ist.

Wir wissen z. B. sehr gut, unter welchen Umständen das englische Wort *to boycott* entstanden ist. Psychologisch lässt sich die Erscheinung gut rubrizieren, und die Entwickelung des Personennamens *Boycott* zum Begriffsnamen *boycott*, dann die Schöpfung des Verbs bieten nichts Auffallendes dar. Man wird sogar »zur Beleuchtung» auf die persönliche Erfah-

rung eines jeden hinweisen; denn jeder dürfte derartige Übertragungen in seiner Umgebung beobachtet, vielleicht gar mitgemacht haben. Doch ist gerade diese Berufung ein zweischneidiges Schwert: wenn nämlich solche Bedeutungsentwickelungen ein alltägliches Ereignis sind, warum dringen so wenige durch? Es ist wohl nicht das erste Mal, wo auf englischem Boden ein Personenname zum Begriffsnamen wurde; was hat aber den Namen *boycott*, und nicht andere, zu dem internationellen Erfolg verholfen? Offenbar nicht die psychologischen Vorgänge, die sich bei diesem Bedeutungswandel abgespielt haben, sondern nur der Umstand, dass die englische Welt zufällig in der Stimmung war, das in seinem Gebrauch begrenzte Wort aufzunehmen; und die Ursache zu dieser augenblicklichen Stimmung ist uns wohl bekannt. Die irischen Dorfbewohner waren zwar die Urheber des Bedeutungswandels; die dominierende Stellung aber, die sie zur Zeit in dem Interesse der Engländer eingenommen hatten, kann allein erklären, dass der Gebrauchskreis des Wortes sich so sehr erweiterte. Dadurch wiederum, dass die jetzigen sozialen Zustände ähnliche Kämpfe überall hervorrufen, ist das Wort so leicht aus dem Englischen in die europäischen Sprachen entlehnt worden. Wir entfernen uns hiermit von dem individualistischen Standpunkte. Die rein psychologische Erklärung konnte nur für die Hälfte der Erscheinung Rechenschaft geben; für die andere, ebenso wichtige Hälfte muss die Betrachtung der Sprachgruppe als solcher herangezogen werden.

Übrigens würden theoretische Betrachtungen zu demselben Resultat geführt haben. Sowohl die mehr logischen Kategorien der früheren Sprachpsychologie wie die psychophysischen Erklärungen eines Wundt sind allgemein psychologische Bedingungen. Da man nun annehmen kann, dass der psychologische Entwickelungsgrad für alle Mitglieder einer Sprachgruppe im Grossen und Ganzen gleich ist, sind also die Voraussetzungen für alle gleich; für die Mitglieder aller europäischen Sprachgruppen gilt wohl auch dasselbe. Die Resultate der Entwickelung sind aber verschieden; anderseits treten die Verschiedenheiten bekanntlich gruppenweise auf,

und sind in Bezug auf die zeitliche und numerische Ausdehnung begrenzt. Also kann eine voll adäquate Ursache nur in einer historisch bedingten Beschaffenheit der Sprachgruppe gesucht werden, innerhalb deren die Erscheinungen auftreten.

Diesen Gesichtspunkt in die Behandlung der sprachlicheu Erscheinungen einzuführen, muss der zukünftigen Forschung überlassen werden; bis jetzt sind so wenige Ansätze gemacht worden, dass das vorhandene Material dazu nicht ausreichen würde. Immerhin kann man bereits allgemeine Direktiven angeben, die vielleicht genügen, um den Standpunkt klarer zu machen, und zugleich zu beweisen, wie fruchtbar eine systematische Ausbeutung solcher Gedanken wäre.

II

Dass soziale Bedingungen in den Lautwandel mitspielen, kann man schon jetzt vermuten, obgleich es noch schwer ist, dieselben näher zu präzisieren. Wenn wir aber die Ursachen der Lautentwickelung relativ schlecht kennen, so sind gerade die Neuphilologen daran schuld; denn eine Klärung der Frage ist nur durch die Beobachtung lebender Sprachen zu erreichen. Die lautliche Erforschung der Dialekte geschieht meistens so, dass man die Aussprache einer Person (oder weniger Personen) eingehend beschreibt und sich mit Angaben über das Vorhandensein gewisser Verschiedenheiten begnügt. Damit kann man der Sache nicht auf den Grund kommen. Es muss festgestellt werden, inwiefern die Aussprache eines Dialektes einheitlich ist; ob und wie die Verschiedenheiten sich gruppieren, u. s. w.; mit anderen Worten, es müssen einige Massenuntersuchungen auf begrenztem Gebiet vorgenommen werden. Eine solche hat Rousselot bis zu einem gewissen Grade geliefert; andere wären noch nötig. Man weiss schon, dass die verschiedenen Aussprachen sich nach Altersklassen richten; und der Gedanke liegt nahe, dass die Lautveränderungen bei der Erlernung der Sprache entstehen. Der Mechanismus der Verbreitung liegt wohl noch verborgen; die Annahme aber, dass der Wandel erst bei einem

Kind stattfände, um sich auf die andern durch Nachahmung fortzupflanzen, darf schon jetzt als unbegründet zurückgewiesen werden. Eine solche Verbreitungsweise setzt nämlich eine grössere Zeit und einen ziemlich regen Verkehr voraus Aus den Beobachtungen Rousselots und einiger anderen Forscher geht aber hervor, dass Kinder von Dörfern, die miteinander kaum verkehren, in demselben Alter dieselben charakteristischen Lauteigentümlichkeiten aufweisen. Dort, wo die Übertragung ausgeschlossen ist, vollzieht sich jedoch der Lautwandel: er muss also von einigen Ursachen abhängen, die sich gleichzeitig über die ganze Sprachgemeinschaft geltend machen, und sicher an mehreren Stellen spontan auftauchen. Da nun diese Ursachen über das ganze Sprachgebiet gleichzeitig auftreten, müssen sie irgendwie mit der augenblicklichen Beschaffenheit der Sprachgruppe zusammenhängen: Eine nähere Bestimmung dieser Ursachen muss, in Ermangelung zweckmässigen Materials, der zukünftigen Forschung überlassen werden.

Ich habe oben den Fall eines echten Lautwandels vorausgesetzt. Betrachtet man den Lautwechsel, so liegen die Verhältnisse noch klarer zu Tage. Überall, wo man eine Lautsubstitution feststellen kann, hängt sie von einer Veränderung in der Zusammensetzung der Sprachgemeinschaft oder den sozialen Zuständen ab. Die Zeit des griechischen Partikularismus ist auch die Zeit der einzelnen Dialekte; mit der hellenistischen Aera beginnt die Begründung und Ausbreitung der griechischen »Gemeinsprache«. Umgekehrt: die Weltherrschaft Roms hat eine ungeheure Verbreitung der lateinischen Sprache zur Folge; die Übertragung dieser Sprache auf fremde Völker bringt aber mit sich eine erstaunend rasche Veränderung des Lateins, das nach dem Verfall des Reiches sich in mehrere Einzelsprachen auflöst. Im letzteren Falle geben Rassenmischungen, im ersteren politisch-ökonomische Umwälzungen den Ausschlag, alles lauter soziale Faktoren. Solche eklatante Beispiele sind natürlich schon lange bekannt; für die Einzelheiten ist der Beweis öfters schwer zu erbringen. Immerhin lässt z. B. eine Untersuchung von Hirt über einen

serbischen Dialekt [1]) als wahrscheinlich annehmen, dass die Verdrängung dialektischer Laute durch die hochserbischen Formen mit den Heiratsverhältnissen zusammenhängt.

Das oben Gesagte gilt natürlich auch für die Formenlehre und Syntax. Das Altpersische liefert ein lehrreiches Beispiel dafür. Während der kurzen Zeit von Darius I bis Artaxerxes III, also innerhalb ungefähr 150 Jahren, weist die offizielle Sprache der Inschriften ein Bild der vollständigen Verwüstung auf. Es kann aber kein Zufall sein, wenn diese Grundänderung in die Zeit der Gründung und Verbreitung des persischen Reiches fällt; denn der Parallelismus mit den Schicksalen des Lateins ist offenbar.

Die Erwägung dieser bekannten Thatsachen hat sogar einige Forscher zu der Annahme geführt, dass die Sprach- und Dialektgrenzen hauptsächlich mit Rassengrenzen zusammenfallen. Inwiefern diese Theorie der Rassensubstrate richtig ist, wird die Zukunft zu erwägen haben; es sei hier nur darauf hingewiesen, dass sie sich auf einen Erklärungsgrund beruft, der wesentlich sozialer Natur ist, nämlich die ethnische Beschaffenheit der Sprachgemeinschaften.

Dieser Faktor ist aber nicht der einzige, womit man zu rechnen hat. Meillet stellt die durchaus berechtigte Forderung, dass man bei Dialektuntersuchungen die sozialen Zustände immer mit in Betracht ziehen möge. Es ist nämlich zu vermuten, dass alle Ursachen, die den inneren Bau der Sprachgruppen verändern, auf die Sprache selbst zurückwirken. Dichtigkeit der Bevölkerung und Intensität des Verkehrs, Klassenverhältnisse, Grad der Bildung, Cohäsion der kleineren Gruppen (Familien, Dorfgemeinden) sind solche Faktoren. Insbesondere muss der Homogeneität der Sprachgemeinschaften eine grosse Bedeutung zugemessen werden. Gehören Vater und Mutter demselben Dialekt an, wird das Kind ei-

---

[1]) *Hirt, Der ikavische Dialekt im Königreiche Serbien,* Sitzgsber. der Wiener Akad., phil. hist. Klasse, CLXVI, nov.; und Anz. von Meillet in *Année Sociologique*, 1905, p. 642. Der oben referierte Schluss ist eigentlich von Meillet gezogen worden; Hirt drückt ihn nicht formell aus.

nem einheitlichen Einfluss ausgesetzt werden; herrscht dagegen die Exogamie, so dass die Frauen verschiedene Dialekte sprechen, so wird die heranwachsende Generation, unter den entgegengesetzten Einflüssen, unsicherer sein.

In der That lässt die historische Lautlehre auf solche Einflüsse schliessen. Die physiologischen Bedingungen reichen zur Erklärung nicht aus. Die Nachlässigkeit der Aussprache, die als Ursache herangezogen wird, ist nicht ganz befriedigend.[1]) Der Wandel trifft niemals den ganzen Lautbestand, sondern nur einen Teil, und gewisse Laute können sich sehr lange unverändert erhalten. Anderseits geht der Wandel nicht mit gleichmässigem Tempo vor sich; Perioden relativer Ruhe werden durch Perioden relativer Unstetigkeit abgelöst, und umgekehrt. Will man den Lautwandel als eine Folge nachlässiger Aussprache betrachten, so muss man hinzufügen, dass diese Nachlässigkeit zu gewissen Zeiten von andern Faktoren bekämpft wird, und zu jeder Zeit immer auf einen Teil des Lautbestandes beschränkt ist. Offenbar liegen hier komplizierte Verhältnisse vor, die schwerlich von der jeweiligen Beschaffenheit der Gesamtheit der Sprechenden unabhängig sein dürften.

Übrigens ist es fraglich, ob der Lautwandel eine so grosse Rolle spielt, wie es allgemein angenommen wird. Die Beobachtung der jetzigen Zustände und die erweiterte Kenntnis der früheren Perioden geben an die Hand, dass die Lautsubstitutionen einen bedeutenden Raum einnehmen.[2]) Die Ausbreitung der Reichssprachen, der Einfluss der Schule, des Buches, der Zeitung befördern die Lautsubstitutionen. Die Geschichte der englischen Sprache weist bekanntlich auf eine Unzahl dialektischer Mischungen hin. Dass die Formen eines herrschenden Dialektes einzelne Formen andrer Dialekte verdrängen

---

[1]) Ich sehe hier davon ab, erstens dass diese Erklärung entweder ein Postulat ist, oder eine blosse Konstatierung gewährt, da die Entwickelung nicht nach einer Richtung fortschreitet; zweitens dass die Eltern sich gewöhnlich einer sorgfältigen Aussprache bemühen, wenn sie das Kind unterrichten.

[2]) Ich habe diesen Gedanken auszuführen versucht in einer Anzeige von Braune, *Einigung d. dtsch. Aussprache* in *Année sociol.* 1906, pp. 602—603.

können, ist sicher: der Grund dazu ist immer sozialer Natur. Entweder ist die politische Stellung massgebend; oder der siegreiche Dialekt ist durch die Macht der Umstände zu einer notwendigen Vermittelungssprache geworden, nicht nur im öffentlichen, sondern mitunter auch im privaten Leben (z. B. geschieht das leicht, wenn Frauen und Männer in Folge der Exogamie verschiedene Dialekte sprechen). In allen diesen Fällen kommt der gesellschaftliche Faktor deutlich zum Vorschein. Er muss also in den Untersuchungen gebührend beachtet werden. (Schluss folgt)

J. Poirot.

Miszellen.

Zum Iwein 4692 ff.

Die oben verzeichneten Verse gehören zu dem Abschnitt im Iwein, wo die Entführung der Königin Ginover erzählt wird. Die Ritter des Königs Artus sind dem Entführer nachgeeilt und erreichen ihn in einem Walde, wo Keiî als der erste den Feind angreift. Er wird jedoch von diesem bald aus dem Sattel geworfen und bleibt an einem Aste hängen. In diesem Zustande finden ihn die übrigen Ritter, welche alsbald an die Stelle gelangen.

4683 der næhste was Kalogreant,
der in dâ hangende vant
niht anders wan als einen diep:
dern lôst in niht: ez was im liep.
der gâhte ouch an den gast:
vil lützel doch des gebrast
daz im niht sam geschach,
wander in ouch dernider stach.
die in sît hangen sâhen,
den benam daz gâhen
der unwille und sîn schalkheit,
daz dâ mänlich vür reit.

Der drittletzte der zitierten Verse bietet Schwierigkeiten dar, welche die Herausgeber des Textes zu beseitigen versucht haben. In seiner Edition (4. Aufl., S. 166 Anm.) nimmt Bech für die betreffende Stelle eine Ellipse an und deutet den Vers mit Bezug auf 4686 folgendermassen: »*den benam den muot in ze læsene*: die hinderte, die liess nicht dazu (d. h. ihn loszumachen) kommen ihr Eilen.» Henrici hat diese Erklärung angenommen, wie aus seiner Anmerkung zu unserer Textstelle zu ersehen ist: »*daz gâhen der unwille und sîn schalkheit benam in den muot in ze læsen,* so dass jeder weiter ritt.

Trotzdem die beiden Editoren in ihrem Erklärungsversuch übereinstimmen, scheint mir die von ihnen angenommene »Ersparung» doch gar zu stark. Wenn man die syntaktischen Freiheiten im Iwein durchmustert, findet man sonst keine einzige, die auch nur annähernd gleich kühn wäre. Daher denkt man gerne an andere Auswege um die Schwierigkeit zu überwinden. Das Einfachste wäre wohl in der Textstelle eine Korruptel zu sehen, allein die betreffenden Varianten der Handschriften machen sie nicht sehr wahrscheinlich.

Unter diesen Umständen möchte ich vorschlagen, unserer Stelle eine etwas andere Wendung zu geben, indem das Wort *gâhen* nicht ein den Worten *unwille* und *schalkheit* beigeordnetes Subjekt zu sein brauchte sondern als Objekt zum Verbum *benam* aufgefasst werden könnte. Der Sinn würde dann der folgende sein: die ihn da hängen sahen, denen benahm die Eile (d. h. ihn zu lösen; sie hätten sich sonst natürlich beeilt um den hängenden Ritter von der unangenehmen Lage zu befreien) der Groll und seine Bosheit, so dass jeder weiter ritt. An eine mhd. Konstruktion 'daz gâhen benemen' wird man sich kaum stossen. Durch diese Deutung wäre die Sache formell in Ordnung und man brauchte nicht Hartmann eine Ellipse zuzuschreiben, die bei ihm geradezu unerhört erscheint.

H. Suolahti.

Besprechungen.

Ferdinand Brunot, *Histoire de la langue française des origines à 1900.* Tome II: Le Seizième Siècle. Paris, A. Colin, 1906. XXXII + 504 pp. gr. in-8⁰. Broché 15 fr., relié 20 fr.

Le second tome du grand ouvrage de M. Brunot possède toutes les qualités du premier: richesse des faits, originalité des vues et une remarquable clarté dans l'exposition (cp. *Neuph. Mitt.*, 1905, p. 109 et suiv.). Ce tome est le remaniement complet du chapitre XII du troisième tome de l'*Histoire de la langue et de la littérature française* de Petit de Julleville. Surtout la partie concernant le développement du français au point de vue de la phonétique, de la morphologie et de la syntaxe a été notablement amplifiée.

L'ouvrage se divise en trois parties: I. L'émancipation du français (le français par rapport au latin); II. Tentatives des savants pour cultiver la langue (entre autres les essais de réformer l'orthographe); et III. Le mouvement de la langue (le vocabulaire inclus).

L'unique chose que je reproche à M. Brunot, c'est de manquer quelquefois, dans les détails, de précision et d'exactitude, surtout en ce qui concerne l'histoire phonétique du français. Je prendrai comme exemple ce que l'auteur dit aux pp. 252—253 sur la voyelle *ou* au XVIe siècle. Parmi les mots français où l'*o* tonique du latin était fermé et entravé, M. B. cite *os*. Je n'ai pas à ma disposition le texte auquel réfère M. B., mais, puisqu'il s'agit d'un mot existant encore, ce ne peut être que *os* ⟨ ossum, qui avait un *o* ouvert. Si donc *os* (ainsi que *dos* ⟨ dossum) rimait avec *doulx,* c'est que l'*o* ouvert du latin pouvait aussi donner *ou* au XVIe siècle. Parmi les mots où un *ou* atone provient d'un *o* latin fermé et entravé, l'auteur donne aussi *pourceau* ⟨ porcellum, dont l'*o* était bref (ouvert)[1]. De même *fossé* et *poteau* remontent à des mots latins avec *o* ouvert (*fossatum, cp. esp. *huesa;* *postellum, dérivé de postem), et les mots *rosée* et *soleil* proviennent de mots latins avec un *o* fermé libre. *Proumesse* avait aussi en latin un *o* fermé libre (prōmissa).

Beaucoup d'exemples analogues pourraient être signalés, mais ne diminuent guère le mérite réel de l'ouvrage.

A. Wallensköld.

---

[1]) Malgré purcelli *Gl. Cassel* 82, puisque ce glossaire donne quelquefois *u* pour un *o* bref protonique: putel, putelli (= bŏtellum) 49,50.

Mauritz Boheman, *Précis de l'histoire de la littérature des Félibres,* traduit par Christian Lange. Avignon, Librairie J. Roumanille (Stockholm, Imprimerie Isaac Marcus), 1906. 63 pp.

Ce charmant petit volume est une traduction légèrement remaniée d'un article publié en 1904 dans la *Nordisk Tidskrift för vetenskap, konst och industri.* L'auteur y retrace, dans un style précis et élégant, l'intéressante histoire de la renaissance de la littérature provençale, dont le produit le plus beau est la *Mirèio* de Mistral. L'ouvrage de M. B. n'ajoute rien de nouveau aux connaissances des spécialistes sur ce sujet, mais il contribuera certainement à répandre parmi le public lettré des idées justes sur les origines et le développement du curieux mouvement littéraire connu sous le nom de *Félibrige.*

A. W.

Friedrich Kluge, *Unser Deutsch.* Einführung in die Muttersprache. Vorträge und Aufsätze. Wissenschaft und Bildung. Einzeldarstellungen aus allen Gebieten des Wissens, herausgegeben von Privatdozent Dr. Paul Herre. I. Verlag von Quelle und Meyer in Leipzig. 1907. 146 S. Preis: geheftet 1 Mark, orig. Lbd. 1.25 Mark.

Kluges Kunst die Sprachgeschichte in allgemeinfasslicher und anziehender Form dem grossen Publikum zu vermitteln ist allgemein anerkannt. Zu denjenigen Schriften, denen er diese populäre Darstellungsform verliehen, gehört auch das vorliegende Bändchen, welches aus einer Sammlung öffentlicher Vorträge besteht, die der Verfasser »vor weiteren Kreisen und besonders vor Mitgliedern und Freunden des Allgemeinen Deutschen Sprachvereins gehalten hat». Im ganzen sind es zehn Aufsätze zumeist aus den Gebieten der Sprachwissenschaft, wo Kluge als Bahnbrecher aufgetreten. Die Hälfte derselben behandelt die Standessprachen: »Standes- und Berufssprachen», »Geheimsprachen», »Studentensprache», »Seemannssprache», »Weidmannssprache» — die übrigen sind: »Das Christentum und die deutsche Sprache», »Sprachreinheit und Sprachreinigung», »Die Grenzen der Sprachreinheit», »Die Entstehung unserer Schriftsprache» und »Ein Reichsamt für deutsche Sprachwissenschaft».

Es wird in jedem Aufsatz ein äusserst klares und fesselndes Miniaturbild des im Titel angegebenen Gegenstandes gegeben; wir finden hier auch wieder denselben Meister des Stils, mit dem wir in den Schriften »Deutsche Studentensprache», »Von Luther bis Lessing» u. a. schon früher Bekanntschaft gemacht haben. Der Laie sowohl wie der Fachmann liest die Aufsätze mit gleichem

Interesse und für den jungen Studenten bilden sie eine sehr gute Einführung in das Studium der deutschen Sprache.

Ich hoffe, dass das kleine Buch auch bei uns recht viele Leser finden wird.

H. Suolahti.

A. Bohnhof, *Der Nibelungen Not in 9 Erzählungen.* Bearbeitet und mit Anmerkungen versehen. Helsingfors 1906

Dieses Heft bildet die Fortsetzung der früher erschienenen Siegfriedsage, von derselben Herausgeberin bearbeitet Die Idee, unsere Schuljugend mit den alten deutschen Heldensagen und zwar der Nibelungensage in einer für sie geigneten leichtfasslichen Form bekannt machen zu wollen, ist unzweifelhaft ansprechend und aller Anerkennung wert. Das mächtige deutsche Nationalepos muss ja das Interesse und die Phantasie der Schüler von etwa 13 oder 14 Jahren im höchsten Grade fesseln können und so wie Frl. B. dasselbe wiedererzählt, einfach, fliessend aber mit einem Klang des ursprünglichen Nibelungentones beibehalten, wird ihre Darstellung der Sage zu einer vortrefflichen kursorischen Lektüre mit den Schülern der Unterklassen. Die beigefügten «Anmerkungen» geben für jede Seite des Heftes die Bedeutung einer Anzahl Wörter und Ausdrücke; dieses Wörterverzeichnis hätte man jedoch gern etwas reichhaltiger gewünscht. Ist doch der Wortvorrat der Schüler einer vierten oder fünften Klasse ziemlich klein, und Wörter wie z. B. *krümmen, Schande, erblassen, sich erheben, wehen, Gewissen, Schicksal* u. m. a. sind wohl den allermeisten auf dieser Stufe unbekannt und nicht so leicht aus dem Textzusammenhange zu erraten. Durch Druckfehler ist die Genusbezeichnung einiger Substantiva unrichtig ausgefallen.

M. W.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 8 Dezember 1906, bei welcher Sitzung der Ehrenpräsident, der zweite Vorsitzende, der Schriftführer und 17 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung vurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neues Mitglied des Vereins wurde vorgeschlagen und gewählt: Fräulein Stud. phil. *Tyyni Heinonen.*

§ 3.

Dr. *H. Suolahti* besprach eingehend zwei Aufsätze («Das Christentum und die deutsche Sprache» und «Geheimsprachen») aus dem kürzlich erschienenen Buch von Friedrich Kluge: «Unser Deutsch. Einführung in die Muttersprache».*).

§ 4.

Dr. *U. Lindelöf* hielt einen Vortrag über die Frage von der englischen Aussprache im Zeitalter Shakespeares.

§ 5.

Professor *W. Söderhjelm* gab eine Darstellung von den Aufgaben der romanischen Philologie, hauptsächlich im Anschluss an die kleine Schrift Meyer-Lübkes: «Über die Ziele der romanischen Sprachwissenschaft». Prof. S. wollte ganz besonders die Notwendigkeit betonen, die Aufmerksamkeit in weit höherem Grade als bisher auf das Gebiet der Semasiologie zu richten.

In fidem:

Holger Petersen.

Eingesandte Litteratur.

Vom *Verfasser:*

Précis de l'histoire de la littérature des Félibres par *Mauritz Boheman.* Traduit par *Christian Lange.* Stockholm 1906. 63 S.

Aus dem Verlage *O. R. Reislands* in Leipzig:

Deutsche Gespräche. Mit phonetischer Einleitung und Umschrift von *Ernst A. Meyer,* Dr. phil., Lektor der deutschen Sprache an der Universität Uppsala. Leipzig 1906. 105 S. Preis 1 Mark 50 Pfg.

Schriftenaustausch.

Modern Language Notes. Vol. XXI. N:o 8.

Mitteilungen.

Der Dozent der germanischen Philologie an unserer Universität Dr. *Uno Lindelöf* wurde zum ao. Professor der englischen Philologie ernannt.

---

*) Siehe Neuphil. Mitteil., dieses Heft S. 30.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 3/4 — Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk direkt bei der Redaktion, 4: 30 durch die Post und 5 Fmk. durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Dr. H. Suolahti, Peterstr. 5) zu senden. — 1907

Un nouveau manuscrit français du *Tractatus de planctu beatae Mariae virginis*

(Bibl. de l'Arsenal 5204)

Des nombreuses compositions latines qui ont pour sujet la plainte de la Vierge au pied de la croix c'est celle que l'on désigne généralement par *Tractatus de planctu beatae Mariae virginis* [1] qui a joui de la plus grande popularité dans les pays romans au moyen âge. Et c'est surtout en France que cet opuscule en prose a eu une vogue extraordinarie, à en juger par la façon dont il nous a été conservé: outre une version rimée [2], on n'en a pas indiqué moins de quatre traductions en prose française, conservées dans dix manuscrits.

---

[1] La plus récente édition du texte latin est celle qu'a donnée M. W. Mushacke à l'appendice de son *Altprovenzalische Marienklage*, 1890. — On a voulu attribuer le *Tractatus de planctu Mariae* à divers écrivains ecclésiastiques, notamment à saint Bernard — sans raison suffisante, semble-t-il. Cette dernière attribution a été soutenue encore assez récemment par M. Alfred Linder (*Plainte de la Vierge en vieux vénitien*, 1898, p. CLXXVI), qui fait observer que «plusieurs versions françaises (Bibl. nat. fr. 1768, 1802, entre autres) citent expressément saint Bernard comme auteur.» Comp. là-dessus encore E. Wechssler, *Die Romanischen Marienklagen*, p. 17 et suiv.; Alfred Pillet, *Rom.*, XXVII, 621.

[2] On en a deux manuscrits; voy. P. Meyer, *Rom.*, XV, 309.

Le but de la présente note est d'en signaler un onzième, qui n'a pas été identifié jusqu'à présent.

Entre les feuillets 98 et 99 actuels du manuscrit de l'Arsenal n⁰ 5204, quatre feuillets ont été enlevés qui contenaient une grande partie du *Regret Nostre Dame,* par Huon le Roi de Cambrai [1], et le début d'une traduction française du *Tractatus de planctu Mariae* [2]. Dans le manuscrit de l'Arsenal nous ne trouvons donc qu'un fragment de cet opuscule, et le fol. 99 commence au milieu d'une phrase. Des manuscrits de Paris, que j'ai vus moi-même, c'est le manuscrit B. nat. fr. 422 dont le texte est le plus rapproché de celui du manuscrit de l'Arsenal. Je donne ci-dessous en parallèle le début de notre fragment et le passage du ms. 422 qui coïncide avec ce début.

B. nat. fr. 422, fol. 122 v⁰b, en bas:	*Ars. 5204, fol. 99 a:*
He, fix dous, fix dous, toute ma vie, toute ma joie, mes tresdous enfes, ne me laisce mie apres toi, car tu muers trop cruelment seul, se ta mere ne muert avec toi. Ahi mors, pour coi ne me prens tu? Or volroie jo que tu me presisces. He, mors, mors, *[fol. 123 a]* efforce toi et pren ceste lasse mere! Occhis le avec son enfant! Ha, mes dous fix, me dolchors et me vie trestote et trestous mes confors, fai tant, se toi plaist, que jo muire avec toi.	. . . . ma vie, [3] tu estoies toute ma joie, mon tresdous enfes, ne me lesses pas apres toi vivre, car tu muers trop cruelment seul, se ta mere ne muert avec toi. Ains pour coi ne me prens tu? Or voudroie je que tu venisses, mort. Mort, efforce toi, prens ceste lasse mere! Ocis la avec son enfant! He, mon tresdous filz, tu es toute ma douceur et toute ma vie et tout mon confort. Fais tant que je muire avec toi.

Je transcris ici encore un passage qui se trouve plus loin dans les deux manuscrits.

---

[1] Voy. mon édition (sous presse), p. XXXII et suiv.

[2] Comp. G. Gröber, *Zeitschr.*, IV, 462: «Lücke in der Handschrift; der Inhalt, im Index der Hs. mit cap. 233—236 bezeichnet, bot eine Passion Christi in Prosa.»

[3] M. H. Martin (*Catal. des manuscrits de la Bibliothèque de l'Arsenal,* V, 151) lit erronément *m'ame.*

[Fol. 124 v^{0}a] Lors li baisoit le fiont, les oels et le nes et là bouce et ploroit si fondamment qu'il sambloit qu'ele fondist toute en larmes. Lors se pensoit ele qu'il avoit este si grans sires, si disoit a lui: «Di pour coi me lais tu avoir si grant dolor ne sentir! Biaus confors, di, biaus Diex, dous Diex, biaus dous amis, por coi vous estes si ellongies de moi! Regardes moi et aies pitie de moi!» Or die dont qui porra com grant dolor li deboinaire virge senti. Certes, jou croi nus cuer nel porroit penser.

[Fol. 99 v^{0}c] Lors li baisoit le nez, les yeux et la bouche et ploroit si fondelment [1] qu'il sembloit qu'ele fondist toute en lermes. Lors se penssoit elle qu'il avoit este si grans sires que nus ne se pooit comparer a lui. Lors disoit ele: «Filz dous, pour coi me lesses tu avoir si grant douleur ne sentir? Biaux dous enfes, biaux dous amis, pour coi estes vous si eslongniez de moi?» Or di qu'il set com grant douleur la douce(ur) vierge sentoit. Certes, je croi que nus cuers ne le pourroit pensser.

M. Wechssler [2] a dressé la liste des anciennes traductions françaises du *Tractatus de planctu Mariae;* mais il se contente de renvoyer aux ouvrages où les différents manuscrits en ont été signalés et n'indique pas les cotes de ces derniers. Comme d'ailleurs ses indications ne sont pas exemptes d'erreurs, il ne sera peut-être pas inutile d'en donner une nouvelle liste, qui, du reste, ne sera sans doute que provisoire.

Première traduction (quatre manuscrits):

Bibl. nat. fr. 1768, fol. 64 v^{0};

---

[1] M. Foerster écrit à propos du v. 2221 d'*Yvain* (p. 300 de la grande édition): «*fondelmant* 'gründlich' (übersetzt Tobler bei H^{2} mit einem ?) wohl von * fundale(m), sieh die Varianten, zu denen Thuim's *Cesar* neue hinzufügt. S. Settegast's Glossar *s. v.* FONDAMMENT, wozu nun Godefroy mit seinen vielen Stellen nachzusehen ist. Es bedeutet 'in Strömen', von fundere 'giessen', besonders vom Weinen und Regen gebraucht, daher *fondamment* hier das richtige Wort sein dürfte. *fondelmant* hiesse eigentlich 'schleudermässig, wie mit einer Schleuder geworfen', was also mehr auf die Heftigkeit des Gusses hinweisen müsste.» Au glossaire de l'édition de 1906, M. Foerster traduit *fondelmant* par 'gussweise, gründlich'. Godefroy a un exemple *s. v.* FONDELMENT 'abondamment'. Ce mot se retrouve dans notre manuscrit de l'Arsenal au fol. 100 b: *et ploroient si fondelment*: le ms. 422 (fol. 124 v^{0} b, en bas) a ici *parfondement.*

[2] *Die Romanischen Marienklagen,* p. 18.

Bibl. nat., nouv. acq. fr. 4510, fol. 113 v⁰—121 v⁰ (P. Meyer, *Bull. de la Soc. des anc. textes*, 1875,63)[1];

Metz, Bibl. municipale, n⁰ 535;

Bibl. nat. fr. 1802, fol. 233 v⁰a—242 v⁰b (Le même, *Bull.*, 1886, 48).

Deuxième traduction (deux manuscrits):

B. nat. fr. 818, fol. 17;

B. nat. fr. 424 (Le même, *Bull.*, 1875, 63)[2].

Troisième traduction (quatre manuscrits):

Lyon[3], Bibl. municipale, n⁰ 772;

B. nat. fr. 422, fol. 122 a—125 v⁰a (Le même, *Bull.*, 1875, 64);

Bibl. de l'Arsenal 5204, fol. 99 a—100 c (comp. ci-dessus);

Berlin, Bibl. royale, ms. Gall. Oct. 28, fol. 61 v⁰—82 r⁰ (E. Bechmann, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, XIII, 38)[4].

Quatrième traduction (un manuscrit):

Bibl. de l'Arsenal 937 (P. Meyer, *Rom.*, XV, 309)[5].

Artur Långfors.

---

1 Alors ce manuscrit portait une autre cote: Ashburnham-Place, coll. Barrois, n⁰ 305.

2 «Évidemment copiés sur le même original.»

3 «Leçon plus correcte que celle du manuscrit 422 de Paris.»

4 «Scheint, soweit die wenigen zur Probe mitgeteilten Zeilen ein Urteil gestatten, der Fassung nach am meisten mit dem aus der Handschrift B. nat. fr. 422 mitgeteilten Stücke verwandt zu sein.»

5 Cette mention a entièrement échappé à M. Wechssler. — Une prétendue quatrième traduction dont parle M. Wechssler dans les *Additions* de son livre, en renvoyant à P. Paris, *Manuscrits franç.*, IV, 64 (Paris 1841), n'est autre que le manuscrit 422 (jadis 7023), mentionné ci-dessus. Paulin Paris dit que «c'est une espèce de sermon fait à des religieuses.» Comp. sur cette question Alfred Pillet, *Rom.*, XXVII, 621.

Sur la prononciation et le groupement des voyelles en français.

I. Articulation de la langue.

Les phonéticiens qui groupent les voyelles d'après leur mode d'articulation distinguent en français deux grandes classes de voyelles: une série linguale postérieure, et une série antérieure. La première comprend les voyelles a, o et ou; la seconde est habituellement scindée en deux sous-groupes: un groupe de voyelles non labialisées (voyelles e et i) et un groupe de voyelles labialisées (graphie en français eu et u).

Comme on le sait déjà, le mouvement de la langue dans la seconde classe n'est pas seulement un mouvement d'élévation, mais un mouvement d'avancement, les voyelles i et u étant plus palatales que e et eu ouverts.

Il est possible de préciser davantage, en s'appuyant sur les résultats que donnent les palatogrammes obtenus par le palais artificiel. Le *Précis de prononciation française* de Rousselot-Laclotte donne p. ex. de bons tracés de voyelles dans la prononciation parisienne. En étudiant le développement des zones de contact, on peut arriver à déterminer la région où se produit le rétrécissement maximum, qui est celle qu'on est convenu d'appeler région d'articulation. — Il y a lieu pourtant de faire deux remarques:

1°. les palatogrammes ordinairement publiés ne donnent que la projection sur un plan horizontal des zones de contact; pour conclure de là à l'articulation dans un plan vertical, il faut faire le postulat que les deux plans sont assimilables. Mais il me semble que, pour les voyelles du moins, on peut accorder ce postulat. Les voyelles sont en effet toutes articulées dans la moitié postérieure de la bouche, en arrière de la ligne où la voûte palatine, dans le sens longitudinal et transversal, change subitement de courbure. La ligne médiane de la voûte palatine, dans la région d'articulation des

voyelles, est sensiblement horizontale, et la courbure transversale sensiblement uniforme pour l'arrière-partie du palais dur. [1])

2°. on voit, en procédant sur le palatogramme, à quelle région de la couronne dentaire correspond la zone de rétrécissement maximum. Mais, en phonétique, on indique habituellement les régions d'articulation sur la ligne longitudinale. Il faut donc opérer la conversion, qui est du reste très facile. — Partons de la formule dentaire de l'adulte, qui est:

$\frac{2}{2}$ i(ncis.) + $\frac{1}{1}$ c(anine) + $\frac{2}{2}$ p(ré)m(ol) + $\frac{3}{3}$ m(olaires).

Les régions d'articulation ont l'extension latérale suivante (j'adopte le schème établi par Lenz):

la région supradentale comprend $i + c + pm_1$;
» prépalatale » pm_2;
» médiopalatale » m_1;
» postpalatale » m_2 et un peu de m_3;
» prévélaire » la fin de m_3;
» postvélaire s'étend au-delà de m_3.

Dans ces conditions, il devient aisé d'indiquer les régions d'articulation des voyelles françaises.

A *Série postérieure.* La constriction se produit sensiblement dans la même région, qui est la moitié arrière de m_3; elle est donc nettement *prévélaire* pour *á* fermé [2]) *(âge)* et les voyelles *o* et *ou.*

B *Série antérieure non labialisée.* Les voyelles *a* moyen *(patte)* et *a* ouvert (*a* devant *r* en parisien, Rousselot) articulent sur la largeur de m_3, donc à la limite *palatovélaire.* Pour *è* ouvert *(père, aime)* la constriction est à la hauteur de m_2, donc *postpalatale; e* moyen *(bec, raison)* est *médio-postpalatal* (limite de m_2-m_1); *é* fermé (*blé*) *médiopolatal* (m_1) *i* moyen *(pic, tirer) médiopalatal,* mais un peu en avant de *é*, *i* fermé *(rive, vie) médio-prépalatal* (limite m_1-pm_2).

C *Série antérieure labialisée.* Les voyelles *eu* (eu ouvert et fermé, e atone ou »muet») articulent à la hauteur de m_3;

---

[1]) Au contraire pour la région antérieure (alvéolaire et cacuminale) le postulat serait évidemment faux.

[2]) J'adopte ici les transcriptions phonétiques de Rousselot, sauf *y* = *u*, et *u* = *ou*.

elles sont *postpalatales*, plus pres de la limite palatovélaire. Les voyelles *u (duc, rue)* sont *postpalatales,* mais plus près de la limite médiopalatale.

II. Articulation des lèvres.

Les traités de phonétique française (sans exception, autant que j'ai pu le contrôler) s'accordent à considérer le mouvement des lèvres, dans chacune des séries, comme conservant la même forme, de sorte que la labialisation des voyelles les plus élevées *(ou, u)* ne différerait qu'en *degré* de celle des voyelles plus basses *(o, eu)*.

P. ex.: «En avançant et en arrondissant les lèvres, on passe aisément de *à* [ouvert] à *òe* [ouvert]; ... *œ* moyen [*e* muet]: les lèvres sont plus fermées; ... *óe* fermé: ... les lèvres sont plus fermées que pour *œ*; ... *u* moyen *[duc]*: ... une fermeture des lèvres plus considérable que celle de l'*œ;* ... *ú* fermé *[rue]* ... les lèvres très fermées.» (Rousselot-Laclotte, pp. 35—37).

«Die Rundung ist am ausgeprägtesten beim höchsten Vokal, also bei *y* [graphie *u*], und nimmt nach der niederen Stufe hin graduell ab...» (Beyer, Frz. Phonetik², p. 20).

Or l'étude des instructives photographies données par Rousselot-Laclotte, et la comparaison de ces photographies avec mes propres voyelles[1]) m'a amené à remarquer que la labialisation en français présente des différences non seulement de degré, mais de *nature* pour les voyelles d'une même série. Je me permets de renvoyer le lecteur, pour les explications qui vont suivre, aux photographies qui illustrent le texte du *Précis* de Rousselot-Laclotte. J'étudierai successivement chaque série, et, dans chaque série, je décomposerai le mouvement de labialisation en 3 facteurs:

a) écartement des commissures;
b) arrondissement et projection;
c) forme de la fente buccale.

A *Série antérieure non labialisée* (*à* ouvert — *í* fermé).

---

1) Ma prononciation des voyelles est, dans ses traits généraux, la prononciation vosgienne.

1. *Écartement des commissures.* Les mesures prises à la loupe sur les photographies m'ont montré que l'écartement va en diminuant progressivement de *a* moyen à *é* fermé; au contraire *i* moyen et *í* fermé ont un écartement plus grand que *é* fermé. En classant les voyelles d'après les grandeurs décroissantes de l'écartement des commissures, on obtient l'ordre suivant (je sépare par un point et virgule les voyelles pour lesquelles la différence entre les valeurs mesurées est assez grande; on obtient ainsi à la fois l'ordre et le groupement):

a; à, è, i; e, í; é.

En mesurant directement sur moi-même, j'obtiens le groupement suivant (*à* n'existe pas dans ma prononciation naturelle)

a, i; è, í, e; é,

ce qui, vu les différences très faibles de valeur, la divergence des dialectes et la difficulté technique des mesures, coïncide assez bien.

Il en résulte donc que l'écartement des commissures augmente brusquement et fortement de *é* à *i*, et, même pour *í*, reste au dessous de *é*.

2. *Fente buccale.* Laissant de côté l'*à* ouvert spécial au parisien, on remarque:

a) que, dans la série *a-è-e-é*, la hauteur de la fente buccale diminue en même temps que la largeur (liée à l'écartement des commissures); pour *é* la fente atteint le minimum, et a la forme d'une rainure mince et allongée;

b) que, pour passer à *i* moyen, les lèvres se rouvrent et les coins s'écartent, de sorte que la fente buccale redevient plus large et plus haute;

c) que de *i* moyen à *í* fermé, si les commissures se rapprochent, les lèvres s'écartent vers le milieu, surtout la lèvre supérieure dont le soulèvement est très net; la fente buccale est très haute, et sa hauteur est presque maxima pour la série *a-í*.

Au point de vue du mouvement des lèvres, il faut donc nettement distinguer le groupe *a-é* du groupe *i-í*, ce dernier marqué, relativement à *é*, par une réouverture de la fente

buccale. Cette réouverture est évidemment liée à l'élévation de la langue, la constriction déterminée contre la voûte palatine étant telle que, s'il s'en produisait une autre à l'orifice du canal buccal, l'écoulement de l'air deviendrait impossible sans friction. — Au point de vue du timbre, il faut noter que le relèvement de la lèvre supérieure élève le ton de *í*; on peut s'en convaincre en laissant tomber la lèvre: le ton baisse aussitôt.

B *Série antérieure labialisée* (*eu* ouvert — *u* fermé).

1 *Ecartement des commissures.* Il diminue dans la série *eu* ouvert — *eu* moyen — *eu* fermé, mais augmente de *eu* fermé à *u* moyen, pour diminuer de *u* moyen à *u* fermé. Le groupement des voyelles, d'après les mesures prises sur les photographies de Rousselot, donne: [1])

òe; œ, ***y*** [u fermé]; *óe* [2])

et pour ma prononciation:

òe; y; *œ*, ***y; ***óe*

donc le même ordre.

2. *Arrondissement et projection.*

Le mouvement d'arrondissement et de projection va en augmentant pour les voyelles eu, de eu ouvert *(òe)* à eu fermé *(óe)*. Mais en passant de eu fermé à u moyen *(y)* , il y a un changement: la projection disparaît, et il subsiste seulement l'arrondissement des lèvres combiné à un écartement des commissures. La projection reprend pour u fermé *(**y**)*, mais elle n'est pas aussi forte que pour eu fermé.

3. *Fente buccale.*

Pour *eu* ouvert, elle est à la fois large et haute; en passant à *eu* moyen et *eu* fermé, la forme, schématiquement elliptique, tend à une forme circulaire, les deux dimensions diminuant à la fois, mais la largeur plus vite que la hauteur. Pour *u* moyen, la fente buccale change de forme: elle revient

---

[1]) Celle pour *y* moyen est trop imprécise pour permettre une mesure exacte.

[2]) Pour des raisons d'ordre typographique, je dois recourir aux combinaisons *òe* et ***y***.

à la largeur qu'elle avait pour *eu* moyen, tout en restant basse, et prend l'aspect d'une ellipse très aplatie; pour *u* fermé elle diminue dans les deux sens (les diamètres sont environ la moitié des valeurs pour *u* moyen), mais garde le même aspect, qui doit donc être considéré comme caractéristique des voyelles *u*, en opposition à la forme de plus en plus circulaire de l'ouverture buccale qui est propre aux voyelles *eu*.

C *Série postérieure* (*a* fermé — *ou* fermé).

1. *Ecartement des commissures.* Il diminue de *o* ouvert *(ò)* à *o* fermé *(ó)*, augmente de *o* fermé à *ou* moyen *(u)*; il diminue pour *ou* fermé *(ú)* tout en restant supérieur à la valeur pour *o* fermé. L'ordre des voyelles est, pour les photographies de Rousselot-Laclotte:

ò; u; á [*a* fermé]*; o, ú; ó,*

et, pour ma prononciation,

á; u, ò, ú, o; ó.[1])

2. *Arrondissement et projection.* Pour la série *á* — *ò* — *o* — *ó*, l'arrondissement et la projection croissent graduellement (comme le montre le froncement des lèvres); la projection atteint son maximum pour *ó*. De *ó* à *u*, le mouvement change de nature. La projection diminue subitement pour ne laisser qu'un arrondissement vertical; elle reprend pour *ú*, mais reste inférieure à la valeur qu'elle atteignait pour *ó*.

3. *Fente buccale.* Elle passe de *ò* en *ó* de la forme elliptique à une forme presque circulaire, en même temps qu'elle diminue. De *ó* à *u* elle s'élargit, tout en s'abaissant verticalement, et prend la forme d'une ellipse très aplatie. De *u* à *ú*, elle diminue dans les deux sens, sans changer de forme. Le parallélisme avec la série précédente est frappant.

La labialisation des voyelles *u* et *ou* est donc d'une autre nature que celle des voyelles *eu* et *o*. La raison doit ici encore être cherchée dans l'élévation de la langue.

Il faut remarquer d'ailleurs qu'il est possible d'obtenir des sons *i*, *u*, *ou* en continuant le mouvement des lèvres dans la même direction que pour les voyelles *e*, *eu*, *o*, c. à d.

---

[1]) La place de *á* tient à une différence effective de prononciation.

avec une fente buccale de même forme mais plus petite, des commissures plus rapprochées et une projection des lèvres plus forte. Mais:

1:o, l'élévation de la langue doit être moindre que pour les voyelles du français;

2:o il s'y mêle très vite une légère frication.

Des sons formés de cette manière existent en français;[1]) mais ce ne sont pas des voyelles: ce sont les »semi-voyelles» ou »semi-consonnes» que l'on a resp. dans *rien, nuit, bois*, et qui se distinguent des voyelles, comme on le sait, par la position de la langue et la présence d'un bruit fricatif. Les photographies du livre de Rousselot-Laclotte pour les deux derniers de ces sons montrent nettement que ce sont, quant à la labialisation, un *eu* resp. un *o* très fermés.

Dans ces conditions, il me semble qu'on doit, dans le classement des voyelles, tenir compte de la labialisation. A ce point de vue, il y aurait donc lieu d'introduire, dans chacune des trois grandes séries généralement adoptées, deux sous-groupes:

1:o, *voyelles basses,* c. à d. les voyelles *a, e, o, eu* sous toutes leurs formes;

2:o, *voyelles hautes:* les *i, u,* et *ou,*

la *forme* de l'articulation labiale étant essentiellement différente pour les deux groupes, mais restant la même, sauf des différences de *degré*, dans chaque sous-groupe de chacune des séries.

Entre les deux groupes, rattachées aux premier par la forme de l'articulation labiale et au second par l'articulation de la langue et le timbre, figureraient les »semi-voyelles».

Entre autres preuves que ce groupement n'est pas artificiel, je relèverai la suivante. Comme on le sait, les voyelles devant *r* subissent deux traitements:

---

[1]) M. Wallensköld, dans la discussion qui suivit cette communication, fit remarquer que les voyelles *u* et *o* du suédois *(hus, os)* sont aussi articulées de cette manière, et correspondent aux semi-voyelles françaises. Il me semble pourtant que *u* de *nuit* est un peu plus »haut» que la voyelle suédoise.

a) les voyelles que j'appelle basses sont ouvertes (même *a* en parisien)

b) les voyelles hautes sont nettement fermées.

Ces différences de traitement parlent en faveur de la classification que je propose ci-dessus.

Enfin, au point de vue de la phonétique générale, je crois qu'on peut tirer de ces considérations un argument pour insister sur la nécessité, exprimée déjà par Sievers, d'améliorer le système de Bell (ou les systèmes analogues) par une étude plus approfondie des variétés de labialisation.

J. Poirot.

Über die Bedingungen der Sprachentwickelung.

(Schluss.)

III.

Die Lehre vom Bedeutungswandel ist anfangs hauptsächlich von logischen Anschauungen beherrscht worden, vermutlich deshalb, weil sie vorwiegend aus lexikalischen Arbeiten hervorging. Es erwies sich z. B. dass ein Wort, das zu einer bestimmten Zeit eine gewisse Bedeutung hatte, nach einiger Zeit mit einer anderen Bedeutung auftrat. Verglich man nun die beiden Bedeutungen, so konnte man ihre logischen Verhältnisse feststellen, und durfte dann sagen, dass das Wort eine Begriffserweiterung bzw. -schmälerung erfahren hatte, usw. Als Sichtung des Materials ist diese Behandlungsweise verdienstvoll gewesen; indessen lässt sie den Verlauf der Entwickelung entweder ganz, oder allzu sehr im Dunkel. Die psychologischen Erklärungen bilden daher einen Fortschritt, indem sie den komplizierten Vorgängen nachspüren, die eine Bedeutungsentwickelung voraussetzt, und zeigen, dass mitunter scheinbar (d. h. dem Resultate nach) ähnliche Entwickelungen verschiedene Prozesse darstellen.

Immerhin ist mit diesen Analysen das Studium des Bedeutungswandels noch nicht erschöpft. Man kann nämlich noch

die soziale Verbreitung des Wortes untersuchen. Welche Gruppen der Sprachgemeinschaft haben ein Wort in seinen successiv bezeugten Bedeutungen gebraucht? sind es immer dieselben? sind gewisse Bedeutungen für gewisse Gruppen charakteristisch, und warum? Diese Fragen sind ganz berechtigt; denn gewisse Wörter sind erfahrungsgemäss gewissen Gruppen eigen; und andrerseits kann die Bedeutung des Wortes nie von dem Einzelnen verändert werden: der Bedeutungswandel setzt die Genehmigung der Sprachgruppe voraus.

Das Leben der Wörter ist von einigen Hauptbedingungen abhängig. — Erstens ist der Zusammenhang des Wortes mit der bezeichneten Sache ziemlich lose. Dass die Bezeichnung der Sache durch das Wort rein konventionell ist, ist hier ziemlich belanglos; denn diese Konvention, weil sie allgemein ist, wirkt auf den Einzelnen wie ein Zwang. Wichtiger sind die Verhältnisse bei der Erlernung der Sprache. Für das Kind bezeichnet das Wort meistens nur eine, oder einige Sachen, die es aus eigner Erfahrung kennt; erst im Laufe der Zeit erweitert sich die Bedeutung. Nicht anders ergeht es mit Gruppen, deren Lebensart so eingerichtet ist, dass sie nur mit bestimmten Individuen einer Gattung im Verhältnis stehen: dann wird sich das Gattungswort spezialisieren. So gebraucht die neugriechische Bevölkerung zur Bezeichnung des Pferdes das Wort *alogos,* d. h. »das verstandlose Wesen, das Tier überhaupt« (Bréal, Sémantique[1] § 121), gerade wie das Kind mit dem Worte *Hund* zuerst nur den Haushund meint. — Ausserdem muss beachtet werden, dass der Lernende an seine Aufgabe ohne Voraussetzung herantritt, und dass infolgedessen etwaige versteckte Absichten, konventionelle Anwendungen, die für Eingeweihte ohne weiteres klar sind, ihm verschlossen bleiben müssen; bekommt er keine Belehrung, so wird er dieselben Wörter mit anderen Bedeutungsnüancen anwenden, als seine Sprachlehrer. Dieser Punkt ist von grosser Wichtigkeit für die Entwickelung vieler bildlichen Übertragungen, sowie der verblümten Ausdrücke (Meillet, a. a. O. S. 6).

Ein zweiter wichtiger Umstand ist die Heterogeneität

der Sprachgemeinschaft. Zwischen der heranwachsenden Generation und den vorigen besteht eine Kluft, und die Sprache wird von den Kindern neu geschaffen. Aber auch sonst ist das soziale Milieu nicht einheitlich; es zerfällt in verschiedene Gruppen (Klassen, Gewerbe u. s. w.), die zwar mit einander verkehren, aber ein gesondertes Leben führen, verschiedene Anschauungen haben, und in dem inneren Verkehr eine besondere Sprache anwenden, die mit der Gemeinsprache viele Elemente gemeinsam hat, aber spezifische Züge aufweist. Das Vorhandensein von Standessprachen ist eine bekannte, obwohl erst in den letzten Zeiten gebührend beachtete Erscheinung.

Wie erfolgt nun die Bedeutungsentwickelung? Meillet bemerkt (a. a. o., SS. 9—13), dass es hauptsächlich 3 grundverschiedene Typen giebt.

A. In gewissen Fällen ist der Wandel durch sprachliche Umstände bedingt. Die Syntax, z. B. negativer Sätze, befördert den Übergang gewisser Substantive zu indefiniten Pronominibus: (lat. *homo* frz. *on*, eine Enwickelung, die im germ. und im armenischen genaue Parallelen hat.) Der Übergang vom deutschen *kein* von der positiven zur negativen Bedeutung vollzieht sich jetzt in der frz. Volkssprache für *pas, rien* etc.; das deutsche *aber* und das latein. *magis* >frz. *mais* haben sich unter ähnlichen Verhältnissen von der additiven zur adversativen Bedeutung verschoben. Grammatische Kategorien (Geschlecht, Aktionsart u. s. w.) können solche Veränderungen herbeiführen. — Diese Prozesse erscheinen in vielen Sprachen, und ihre Allgemeinheit beruht auf ihrem rein psychologischen bzw. logischen Charakter. Indessen ist die Anzahl dieser Entwickelungen ziemlich gering.

B. Der Wandel der Bedeutung kann einer Veränderung der Sache selbst entsprechen. So bezeichnet das Wort *Feder* ein stählernes Ding, statt der früher gebrauchten Vogelfeder. Der charakteristische Zug solcher Entwickelungen ist, dass sie sich über die ganze Sprachgruppe verbeiten. Diese Art des Bedeutungswandels hat in den letzten Zeiten die Auf-

merksamkeit vieler Sprachforscher auf sich gezogen [1]). — Eigentlich würde man erwarten, dass die neue Sache ein neues Wort zu Tage förderte. Dies geschieht auch mitunter: die Erfinder schaffen gern neue Wörter (oder Komposita aus fertigen Wörtern). Der Wortvorrat ist aber, obgleich theoretisch ausdehnungsfähig, in der Wirklichkeit beschränkt: daher wendet man öfters die alten Wörter auf die neuen Verhältnisse an.

Diese Übertragung wird dadurch erleichtert, dass die Veränderung in den meisten Fällen nur gering ist. Von den Begriffen oder Vorstellungen, die mit dem Worte vereinigt waren, bleibt daher eine genügende Anzahl übrig, um die Anknüpfung zu ermöglichen, und jede Dunkelheit im Sprachgebrauche auszuschliessen. Mit dem Worte »Sache» muss man nämlich nicht nur die Produkte menschlicher Industrie, sondern auch die Einrichtungen u. s. w., verstehen. Wenn das idg. Wort **pətēr*, das von Haus aus den Inhaber einer gewissen juristischen Stellung (Haupt der Familie) bezeichnet, allmählich, durch die Auflösung der ursprünglichen Verhältnisse, auf den Erzeuger der Kinder beschränkt worden ist, so ist dieser Wandel der Entwickelung *Wand*-geflochtene Wand ⟩*Wand*-Mauer gleichzustellen.

In dieser Hinsicht kann man schon sagen, dass der Bedeutungswandel von sozialen Faktoren abhängt, die er wiederspiegelt. Die hierher gehörigen Wörter bezeichnen nur solche Sachen, die in dem Bereich der menschlichen Wirksamkeit stehen: gesellschaftliche Einrichtungen und Verhältnisse, oder Erzeugnisse der Technik, welch letztere auch eine gesellschaftliche Erscheinung ist. Wörter, welche z. B. Naturkräfte bezeichnen (Wind, Regen, u. s. w.) sind solchen Wandlungen nicht ausgesetzt.

C. Meistens nimmt aber ein Wort eine neue Bedeutung an, ohne dass die früher bezeichnete Sache sich verändert hätte. In diesem Falle lebt die ältere Bedeutung neben der neuen fort; das Resultat ist, anstatt einer Veränderung, eine

---

[1]) Es sei hier z. B. auf Meringers Aufsätze in den Idg. Forsch., unter dem Titel »Wörter und Sachen», hingewiesen.

Spaltung der Bedeutung. Beispiele können natürlich massenhaft angeführt werden; wichtiger aber als die Anhäufung von Belegen ist die Analyse eines Falles. Nehmen wir also das frz. Wort *maréchal* (Meillet, a. a. o., S. 30). Ursprünglich ist *marahskalk* nur »Pferdeknecht». Jetzt bedeutet es entweder die höchste Stufe der militärischen Hierarchie, oder ein niedriges Handverk (*maréchal-ferrant*, Hufschmied). Natürlich muss man von einer Sachlage ausgehen, wo die Pferde des vornehmen Germanen von einem Mann der Gefolgschaft gepflegt wurden. Bei den Heerführern aber, und jedenfalls später bei den Königen, als der Hofstaat sehr gross wurde, trat eine Spaltung der Tätigkeit ein. Einem der Leute des Königs blieb die Aufsicht über die Pferde anvertraut, und dieser hiess, für den König und die höhere Gefolgschaft, auch fernerhin »der Pferdeknecht». Die wirkliche Arbeit fiel aber eigentlichen Stallknechten zu, die für die übrige Dienerschaft die »Pferdeknechte» waren. Die Spaltung der Bedeutung ist hier die Folge einer Trennung der Tätigkeiten. Wichtig ist aber, das jede von den beiden Bedeutungen einer Gruppe eigen ist: in dem inneren, täglichen Verkehr verstanden die höheren Hofkreise unter *marahskalk* nur den vornehmen Stallaufseher, die Diener nur die Stallknechte. Hier tritt der Einfluss der gesellschaftlichen Ungleichartigkeit klar zu Tage. Ohne die Trennung der Gruppen am Hofe, die ihrerseits auf soziale Ursachen zurückgeht, sieht man nicht ein, wie die ursprüngliche Bedeutung von *marahskalk* sich hätte spalten können.

Das Vorhandensein vieler Gruppen ist für den Bedeutungswandel von grosser Tragweite. Da die Beschäftigungen, und daher die Anschauungen der Gruppen auseinander gehen, wird derselbe Begriff für Leute verschiedener Gruppen verschiedene Nüancen annehmen. Es sind dann zwei Möglichkeiten offen:

1:o, entweder wird ein und dasselbe Wort »Spezialisierungen» erfahren, d. h. es wird verschiedene Sachen bezeichnen. Für diese Fälle kann man eine Regel aufstellen: gehört ein Wort zur Sprache mehrerer Gruppen, so wird es in-

nerhalb jeder Gruppe eine bestimmte, spezifische Nüancierung bekommen; und umgekehrt: hat ein Wort gleichzeitig mehrere Bedeutungen, so ist jede von diesen in der Sprache einer bestimmten Gruppe zu Hause. Das Wort *Operation* liefert ein treffendes Beispiel dafür. (Bréal, *Sémantique*, ap. Meillet a. a. O. S. 13). Wenn ich den folgenden Satz höre: »Es war eine schwierige Operation; ich habe sie aber gut ausgeführt», so weiss ich nicht, wovon die Rede ist, und muss mich näher erkundigen, ausser wenn ich den Stand des Sprechenden kenne. Ist es ein Arzt, so bin ich sicher, dass eine chirurgische Operation gemeint ist; denn diese Bedeutung ist die einzige, die für einen Arzt *ohne weitere Bestimmung* gilt; ist es ein Offizier, so sprach er gewiss von einer militärischen Übung u. s. w.

2:o, oder dieselbe Sache wird durch mehrere Wörter ausgedrückt werden. Dann gilt auch hier die Regel: ursprünglich ist jeder Ausdruck auf eine Gruppe beschränkt. — Wie Schuchardt (Meillet, a. a. o. p. 111) bemerkt,[1]) wird ein Sklave den Begriff »ich muss» durch *mihi ministerium est* ausdrücken, während sein Herr ein *mihi calet* dafür gebraucht.

Die Grenzen der sozialen Gruppen sind bekanntlich nicht scharf gezogen; allerlei Kreuzungen und Berührungen finden statt. Dieselbe Person kann mehreren Gruppen angehören; andererseits sind die Gruppen offen, und verkehren mit einander. Der Verkehr, besonders unter ähnlichen Gruppen, erstreckt sich sogar über die Grenzen der Sprachgemeinschaft. Diese komplizierten Verhältnisse ermöglichen allerlei Übergänge von Menschen, Sachen und Wörtern. Was die Wörter betrifft, so ist diese Erscheinung unter dem Namen »Entlehnung» wohl bekannt; ihr Umfang ist aber erst in der letzten Zeit richtiger anerkannt worden.

1:o. Es können zwischen ähnlichen Gruppen verschiedener Sprachen Wortentlehnungen vorkommen. Man hat nämlich gute Gründe zu vermuten, dass die Übernahme fremder

---

[1]) Schuchardts Arbeit (Gabe an Mussafia, 1905) steht mir augenblicklich nicht zur Verfügung, und Meillet citiert nicht die Seitenzahl.

Wörter durch einzelne Gruppen übermittelt wird, und zuerst dem Wortvorrat dieser Gruppen eigen ist: das Eindringen englischer Sportausdrücke in die kontinentalen Sprachen ist in dieser Hinsicht sehr lehrreich. Es ist hier gleichgültig, ob das entlehnte Wort seine fremde Lautform behält (engl. *jockey*, *lawntennis* u. s. w.) oder übersetzt wird (lat. *misericordia* got. *armahairtitha*, deutsch *Fernsprecher* neben *Telephon*). Eine Folge dieser Entlehnungen ist, dass der Wortvorrat ähnlicher Gruppen grosse Übereinstimmungen aufweist.

2:o. Es können aber auch Entlehnungen innerhalb einer Sprache, nämlich zwischen verschiedenen Gruppen vorkommen. Diese Erscheinung ist sehr häufig, aber manchmal schwer festzustellen. Fremde Lehnwörter verraten meistens ihren Ursprung vom Standpunkte der Laut- oder Wortbildungslehre aus; ein einheimisches Wort kann aber echtes Erbgut sein, und muss trotzdem als Lehnwort betrachtet werden, wenn es eine Zeit lang nur von einer Gruppe gebraucht worden ist, und später in die Sprache anderer Gruppen aufgenommen wurde. In diesem Falle giebt nur die Geschichte des Wortes eine Auskunft. Diese Erscheinung, welche die sprachlichen Probleme bedeutend verwickelter gestaltet, ist erst neuerdings beachtet worden. So z. B. ist das frz. *pondre* der regelrechte Vertreter von lat. *ponere;* die Einschränkung der Bedeutung von »legen» zu »Eier legen» zeigt immerhin, dass das Wort ursprünglich nur in der Bauernsprache fortgelebt hat, und dass die anderen Gruppen es später aus dem Munde der Bauern gelernt haben.

Die Entlehnungen innerhalb einer Sprache sind zweierlei Natur:

a) entweder geht ein Wort von der Gemeinsprache in die Spezialsprache einer Gruppe über;

b) oder die Gemeinsprache nimmt ein Wort von einer Spezialsprache auf. Im ersteren Falle bedingt der Übergang einen Bedeutungswandel, was in den technischen Sprachen am deutlichsten hervortritt (»Kopf» des Nagels, »Hals» der Kanne u. s. w.). Im zweiten Fall kann zwar das übernommene Wort seine Bedeutung beibehalten, und wird dann als rein technisches

Wort empfunden. Wie Meillet bemerkt, ist es jedoch nicht das Gewöhnliche, sondern die Entlehnung hat eine Veränderung der Bedeutung zur Folge. So bedeutet *arriver* in der Seemannsprache »ans Land stossen», in die Gemeinsprache aufgenommen bedeutet es nur »ankommen».

Der Übergang von der Gemeinsprache zur Spezialsprache bietet keine Schwierigkeiten, und die Tätigkeit der Gruppe als solcher tritt als Anlass deutlich hervor, während der psychologische Vorgang klar ist. Dunkler sind dagegen die Verhältnisse bei der Entlehnung von der Spezialsprache in die Gemeinsprache.

Zwar ist der psychologische Prozess an sich noch ziemlich einfach. Die Bedeutung besteht aus einem Vorstellungskomplex. In der Spezialsprache wird ein Teil dieses Komplexes, und gerade der spezifische, dem Sprechenden immer (oder meistens) durch die Situation vergegenwärtigt, sogar wenn er nicht ausgedrückt ist. Unter Seeleuten wird also *arriver* immer ohne weiteres die Vorstellung des Strandes hervorrufen. Spricht der Seemann aber mit Menschen von anderen Gruppen, so haben diese beim Anhören des Wortes *arriver* nicht dieselbe Vorstellung. Oder, wenn gerade in diesem Gespräch der Zusammenhang noch eine dunkle Erinnerung an den etymologischen Wert des Wortes erweckte, so verschwindet diese schnell beim Wiederholen unter nicht Fachleuten (vgl. die Ausführungen oben S. 45), und von *arriver* bleibt nur der Hauptbegriff des Ankommens für den Sprechenden bestehen. — Weit schwieriger ist aber die andere Frage: aus welchem Anlass entlehnt die Gemeinsprache aus den Spezialsprachen? Eine Antwort lässt sich nur nach einer Analyse von klaren Fällen geben.

Je enger nun der Ausgangspunkt ist, desto deutlicher treten die Ursachen hervor. Ich habe oben (S. 21) das Beispiel von *boycott* genommen. Das Wort *hooligane*, das während der letzten Jahre so rasche Verbreitung in Russland gefunden hat, kann als Seitenstück angeführt werden. Das Wort ist bekanntlich englisch, und wurde von den russischen Hofkreisen (man sagt sogar ursprünglich von der

kaiserlichen Familie) zur Bezeichnung des Pöbels gebraucht. Der Anlass zur Aufnahme muss hier in der hervorragenden Stellung der kleinen Gruppe gesucht werden, die das Wort zuerst anwendete. — Die nicht wenigen Ausdrücke, die aus der Jägersprache herstammen, sind meistens von vornehmen Kreisen ausgegangen, deren Sitten (die Sprache nicht ausgenommen) die niedrigeren Klassen so gern nachahmen. Aus ähnlichen Gründen erklärt sich die Verbreitung militärischer Ausdrücke. — Kurz und gut, in allen Fällen, wo die Geschichte eines Wortes sicher festgestellt werden kann, wird man merken, das die Gruppe, aus deren Wortvorrat es entlehnt wurde, zur Zeit der Entlehnung eine in gewisser Hinsicht dominierende Stellung einnahm. Diese hervorragende Stellung kann sie einem Zufall verdanken: so erklärt sich der Erfolg des Wortes *boycott*. Sie kann aber dauernd sein, und mancherlei Ursachen haben. Bald ist es die Machtstellung, oder das politische Ansehen, oder die privilegierte Stellung; bald ist es die numerische Überlegenh eit(was besonders für die Bauernklasse zutreffen dürfte); bald sind es ideelle Gründe: die romantische Glorie, die den weitgereisten Seemann umgiebt, oder die Überlegenheit der Bildung. Wenn der theologische und scholastische Wortvorrat, die astrologische Terminologie, die medizinischen Ausdrücke so zahlreiche Spuren in den europäischen Sprachen hinterlassen haben, so lässt sich dieser Umstand nur durch das grosse Ansehen erklären, das die betreffenden Gruppen in der mittelalterlichen Gesellschaft genossen haben.

Wie sich diese Grundsätze auf das Studium des Bedeutungswandels anwenden lassen, wird der Leser in Meillets Aufsatz, oder in den dort angeführten Arbeiten finden können. Ich habe hier nur die Hauptgedanken formulieren, und, wo es nötig erschien, begründen wollen. — Zum Schluss ein Wort. Viele von den oben vorgetragenen Gedanken sind eigentlich nicht neu; man wird sie in früheren Arbeiten hier und dort wiederfinden. Man kann aber nicht leugnen, dass sie nicht zu leitenden Grundsätzen erhoben worden waren. Die Forderung darf man jetzt stellen, dass die künftigen For-

schungen es nicht bei der theoretischer Anerkennung dieser Ideen bewenden lassen möge. Ist das System in seinen Grundlinien richtig, so muss es konsequent verfolgt werden. Für alle Wörter kann es noch nicht gelingen, weil das Material dazu fehlt; es ist aber schon viel gewonnen, wenn man weiss, wohin man die Forschung zu richten hat.

J. Poirot.

Besprechungen.

Richard Schubert, *Probleme der historischen französischen Formenlehre.* Erster Teil. (Romanische Studien, veröffentlicht von Emil Ebering. Heft VII). Berlin, E. Ebering, 1907. 71 pp. in-8°.

Dans cet ouvrage M. Schubert a tâché d'expliquer quelques points obscurs de la conjugaison des langues romanes, notamment de l'ancien français. Comme ses conclusions sont toujours dignes d'intérêt, même si elles ne sont pas toutes convaincantes, je n'hésite pas à les résumer ici brièvement. Je dirai ensuite quelques mots de celles de ses hypothèses qui me semblent mal fondées.

I. L'-*s* paragogique de la 1:ère pers. sing. du prés. de l'ind. (*sui-s*, etc.), qui n'apparaît que vers le milieu du XIII:e siècle, est un signe purement graphique. Comme il se rencontre d'abord après *n, r* et *ui* (*entens, dors, suis,* etc.), il faut croire que son apparition résulte d'une confusion entre le présent et le parfait des verbes en *-indre, -rdre (-rdoir)* et *-uire* (*peing-peins, art-ars, dui-duis,* etc.), confusion qui facilitait la naissance et l'extension des parfaits analogiques faibles en *-i* (*peigni, ardi, duisi,* etc.). Les anciens présents en *-s* (*puis, fenis,* etc.) ont naturellement contribué à fixer l'emploi graphique de *-s* comme désinence caractéristique de la 1:ère pers. du sing. toutes les fois que les deux autres personnes du sing. avaient *-s* et *-t* (*doi-s, doi-s, doi-t,* — mais *ai, as, a; avrai, avras, avra; jure, jures, jure;* etc.). M. Schubert allègue contre l'hypothèse le plus généralement adoptée, qui veut que l'-*s* de la 1:ère pers. sing. du prés. provienne exclusivement des anciennes formes *puis, fenis,* etc., le fait que dans ces derniers verbes, excepté *doins,* l'-*s* est précédé d'une voyelle, tandis que dans les nouveaux présents en *-s* cette désinence est le plus souvent précédée d'une consonne (*n, r*).

II. L'-*s* paragogique de la 2:e pers. sing. de l'impér. n'a pas été ajouté par analogie avec la forme correspondante de l'ind., puisque les verbes de la conjugaison en *-er* (y compris l'impér. *va*) ne l'ont pas. Il a plutôt été ajouté comme simple signe graphique sous l'influence de la 1:ère pers. sing. du prés. de l'ind. des verbes en *-oir, -re* et *-ir*, qui avaient adopté cette même désinence graphique. (Voy. le chapitre précédent). De même, les subjonctifs *aies, soies, saches, veuilles* ont, employés comme impératifs, perdu leur *-s* par analogie avec la 1:ère pers. sing. du prés. du subj.

III. L'-*e* paragogique de la 1:ère pers. sing. du prés. de l'ind. des verbes en *-er* n'est pas dû uniquement à l'influence des verbes du type *semble*. Il date de l'époque où l'-*s* et le *-t* finals n'étaient déjà plus prononcés, de sorte qu'on avait au sing. du prés. de l'ind. d'une part *ser(f), ser(s), ser(t)*, d'autre part *jur, jure(s), jure*. La forme *jur*, qui détruisait la bonne proportionnalité, a alors été changée en *jure*. Et c'est alors seulement que les nouveaux subjonctifs en *-e (jure)* ont pu s'implanter.

IV. Les formes *doing, doigne* (*daing, daigne*, etc.) et *donc, donge* sont dues à l'influence analogique de *praing, praigne* (dialectes de l'est) et de *prenc, prenge* (dialectes de l'ouest), tandis que les formes du nord-est *prent, prende* différaient trop des formes correspondantes du verbe *doner* pour pouvoir les changer en **dont*, **donde*. L'influence analogique de *prendre* sur *doner* s'explique par le sens opposé des deux verbes.

V. Les futurs *donrai, darrai, dondrai* sont également dus à l'influence de *prendre: panrai, parrai* (dial. de l'est) et *prendrai*.

VI. Les subjonctifs *doinst* et *doint* sont des formes contaminées: *dont* + *doinse* (cette forme est expliquée au chap. X) et *dont* + *doigne*. *Doinst* a ensuite amené *voist* et *estoist* (pour *voise* et *estoise*).

VII. Le présent *vai* («je vais») remonte à *v a i o, formé d'après v e n i o (sens opposé!). Le subjonctif *alt* est normal; *aille* et *alge* (dial. de l'ouest) ont été créés par analogie avec *vaigne* et *venge*. Ensuite la désinence *-ge* a été introduite dans *parler*: *parolge* (pour *parolt*).

VIII. En provençal et en italien *anar* et *andare* ont été aussi influencés par *venir* et *venire*. Ainsi prov. *anga (enga)* a été formé d'après *venga*, prov. *vauc* d'après *venc* et it. *vago* d'après *vengo*. *Vauc* a ensuite fait naître *fauc* et *estauc*.

IX. De même que *venir* a influencé *aler*, *gesir* a transformé analogiquement certaines formes de *ester*, de *seoir* et de *cheoir*: *estace (jace), estisoie (gisoie), esteü (geü), estiu (giu), estisant (gisant), siech siec siez* et *chiech chiec chiez (*giech *giec *giez)*. En proven-

çal, *jac* (<jacui et jacuit) a fait naître *estec*, qui a, à son tour, produit *anec*.

X. C'est également à *gesir* que sont dus *estois* et *estoise*, formés d'après *gis* et *gise*. *Estois*, *estoise* ont ensuite fait naître *vois*, *voise* et **dois*, **doise*. *Doins* et *doinse* sont des contaminations de *don* + **dois* et de *don* + **doise*.

XI. Les formes **vo*, **esto*, **do* et *vont*, *estont*, ** dont* s'expliquent de la manière suivante: sous l'influence de stare, vadere est devenu *vare, d'où *vao et *vaunt; ces dernières formes ont à leur tour changé do, sto et dant, stant en *dao, *stao, *daunt, *staunt.

XII. Une fois *vao, *stao *dao donnés, on a transformé la 2:e et la 3:e pers. du sing. en *vais, *stais, *dais et *vait, *stait, *dait, d'où en ancien français les formes si communes *vais*, *vait* et *estait*. Par contre, *ves*, *vet* remontent à *vas, *vat, calqués sur stas, stat et das, dat. *Vas*, *va(t)* et *veis*, *veit* sont des contiminations de *vais*, *vait* et de *ves*, *vet*. La 1:ère pers. *vais* date de l'époque où *oi* s'était changé en *ai* *(e)* dans le dialecte de Paris. *Je va(s)* est à expliquer comme *je jure* (voy. ci-dessus, chap. III).

XIII. A l'ouest et au sud du domaine français on trouve *vienc-vienge*, *tienc-tienge*, *mainc-mainge*, etc., tandis qu'ailleurs ces formes présentent un *n* mouillé. Or, les verbes en *-indre* ont des formes doubles: en *-c*, *-ge* *(planc*, *plange)*, formations normales, et en *-ing*, *-igne* *(plaing*, *plaigne)*, formations nées sous l'influence des formes à thème régulièrement mouillé (*plaindre*, etc.). De là aussi concurrence entre *ving*, *vigne* et *venc*, *venge*. La diphtongue *ie* des formes *vienc*, *vienge*, etc. provient du thème régulier *vien-* (*viens*, *vient*, etc.). De même, on a en provençal *venc-venga*, en italien *vengo-venga*.

XIV. Les formes *prenons*, *praing-praigne* et *prenc-prenge* sont dues à l'influence de *manons*, *maing-maigne* et *ma(i)nc-ma(i)nge*. Que le nord-est ait conservé *prendons*, *prent*, *prende*, c'est ce qui s'explique par le fait que *manoir* y était moins propre à exercer une influence sur *prendre*, son futur y différant de celui de *prendre*: *manrai*, mais *prendrai*. L'inf. *maindre* ne provient pas d'un *manĕre; il doit son existence aux verbes en *-aindre* (*plaindre*, etc.).

XV. *Taing-taigne* et *vaing-vaigne* ont subi l'influence analogique de *praing-praigne*. Les 1:ères pers. *vien(s)* et *tien(s)* sont à expliquer comme *jure* (chap. III). Le thème *vien-* s'est aussi introduit dans le prés. du subj., dont la forme normale était *vigne*, et dans le futur.

XVI. Les parfaits *prins*, *print*, *prinrent*, *prindrent*, dont la

nasale se prononçait, ont été créés par analogie avec *vin(s),* etc. à une époque où l'-*s* de *pris* s'était déjà amui.

XVII. Les subjonctifs *defenge*, *entenge*, etc. d'un côté et *defegne*, *entegne*, etc. de l'autre sont formés par analogie avec *prenge* et *pregne* dans les domaines où *prende* existait à côté de ces formes.

XVIII et XIX. La désinence picarde *-ch (-c)* et lorraine *-z* de la 1:ère pers. sing. du prés. de l'ind. (*sench, senz*, etc.) est due aux présents *siech, siez* et *chiech, chiez*, dont on a parlé ci-dessus (chap. IX), et qui existaient, en picard et en lorrain, à côté des formes régulières *siet* et *chiet*. La désinence *-ch, -z* figurait d'abord dans les verbes dont le thème se terminait par une explosive dentale (*part-*, *defend-*, etc.), mais fut, après l'amuissement de la finale, introduite dans d'autres verbes (*ainch, criench*, etc.). Les subjonctifs correspondants en *-che, -ce* (*senche, sence*, etc.) sont des formations postérieures, tirées de la 1:ère pers. sing. du prés de l'ind.

XX. La désinence picarde *-ch (-c)*, lorraine *-z* de la 1:ère pers. sing. du parfait (*vinch, vinz,* etc.) est un simple signe graphique provenant de la même personne du prés. (voy. chap. XVIII et XIX) et correspondant à l'-*s* de *vins*. Elle s'est aussi introduite dans l'impératif (cf. chap. II). Les formes avec *-ng* (*deving*, etc.) sont dues à une confusion graphique entre *-n* et *-ng* (*n* mouillé), devenu nasale dentale (cf. *aing, ung,* etc.).

Comme on peut le voir par ce résumé condensé, M. Schubert s'attaque avec beaucoup de hardiesse aux problèmes les plus difficiles de la morphologie de la conjugaison française, et il se tire d'affaire d'une façon fort honorable. S'il ne convainc pas toujours, son raisonnement n'est jamais à dédaigner. Il faut surtout le louer d'avoir fait clairement ressortir le caractère purement graphique de certaines désinences qui ont donné du fil à retordre aux plus éminents romanistes. Il a aussi très bien fait de chercher le point de départ de l'influence analogique dans des verbes à sens opposé (*doner* — *prendre*, *ester* — *gesir*, v a d e r e — s t a r e), et ses limitations dialectales de certains faits morphologiques ont beaucoup contribué à simplifier les hypothèses. J'ajouterai ci-dessous quelques observations critiques concernant quelques-unes de ses conclusions.

Chap. II. L'hypothèse de M. Schubert concernant l'-*s* paragogique de l'impératif est certainement fort ingénieuse et suffit à tout expliquer. Seulement, il m'est tout à fait impossible de comprendre comment la 2:e pers. sing. de l'impér. aurait pu être influencée, même graphiquement, par la *première* personne de l'ind. ou du subj., à l'exclusion de la *seconde*. Quel aurait été le lien

psychologique nécessaire unissant l'impér. *voi(s)* à *je voi(s)*, et non à *tu vois*, où l'idée de «personne à laquelle on s'adresse» était le point de départ commun?[1]) Quant aux preuves linguistiques alléguées par M. S. contre une influence analogique partant de la 2:e pers. du sing., elles ne me paraissent nullement convaincantes. L'auteur semble avoir oublié qu'à partir du XIV:e siècle l'-*s* s'ajoutait souvent aussi à l'impératif des verbes en -*er*, inclus l'impér. *va* (voy. Brunot, *Hist. de la langue franç.* II, p. 327 s.) et que même la langue moderne a gardé des traces de cet -*s* paragogique (*donnes-en, portes-y, vas-y*). Je regarde la victoire définitive des formes sans -*s* comme due probablement à l'influence analogique des substantifs et adjectifs masculins en -*e*: de très bonne heure déjà il y avait une hésitation continuelle entre -*e* et -*es* au cas-sujet sing. (*sire-sires* d'une part, *messages-message* de l'autre), laquelle se termina en faveur de -*e* (avec quelques exceptions: *Charles*, etc.). On comprend donc aisément que l'emploi de -*s* après l'*e* féminin de l'impératif a été beaucoup plus arbitraire et beaucoup moins stable qu'après d'autres phonèmes. Que l'indicatif et le subjonctif aient gardé la désinence -*s*, c'est ce qui s'explique par le fait que -*s* était le signe caractéristique de toutes les deuxièmes personnes du sing., excepté précisément celle de l'impératif. Les impératifs *aie, veuille, sache* ont naturellement subi l'influence de l'impératif des verbes en -*er*. La contraction de *soies* en *sois*, qui se retrouve aussi au subjonctif comme tel, n'a rien à faire avec l'addition paragogique d'un -*s* à l'impératif. Si, au contraire, la désinence picarde -*ch*, lorraine -*z* s'est introduite dans l'impératif, comme le dit M. S. au chap. XX (je ne suis pas en état de vérifier son assertion), il paraît y avoir, en effet, une influence analogique sporadique de la 1:ère pers. sing. du prés. de l'ind., que je ne saurais expliquer.

Chap. III. Quand M. S. dit que l'-*e* paragogique de la 1:ère pers. sing. du prés. de l'ind. n'apparaît que vers la même époque (milieu du XIII:e siècle) où l'-*s* final ne se prononçait plus, il se trompe singulièrement. L'-*e* paragogique se rencontre dès le XII:e siècle.[2]) Il faut donc attribuer aux verbes du type *semble* une beaucoup plus grande influence sur les autres verbes de la conjugaison en -*er* que ne le fait M. S. Quant aux nouveaux subjonctifs en -*e*, -*es*, -*e* de la conjugaison en -*er*, je ne saisis pas bien ce qu'ils auraient eu à faire avec l'-*e* paragogique de la 1:ère pers sing. du prés. de l'ind. Je persiste à regarder ces subjonctifs

---

[1]) Cf. la substitution de l'ind. à l'impér. à la 2:e pers. du pluriel.

[2]) Aux exemples cités par d'autres j'ajoute *prie* : -*ie* Con. de Béth. VI, 2, 7 (éd. Wallensköld).

comme produits analogiquement sous l'influence des subjonctifs des verbes des autres conjugaisons et des verbes du type *sembler*.

Chap. V. Si les futurs *darrai* et *dondrai* sont sans doute dus à l'influence du verbe *prendre*, l'influence de *prendre* me semble moins évidente pour *donrai*, source de *darrai* et de *dondrai*. Il ne faut pas oublier que les formes contractées et assimilées *donrai dorrai* et *menrai merrai* sont très anciennes (*durai* Alex. 45 d) et qu'il est difficile de les séparer de *jurrai*, *demorrai*, etc. Il paraît que dans tous ces cas, où une liquide précède la contrefinale, la disparition de cette contrefinale, dès le XI:e siècle au moins, est un fait normal [1]), contrecarré seulement par l'influence d'autres formes des mêmes verbes. Si quelques futurs et conditionnels étaient particulièrement souvent employés, comme cela a dû être le cas pour ceux de *doner* et de *mener*, ils subsistaient naturellement dans leur forme contractée plus longtemps que les futurs et conditionnels contractés de verbes comme *saner* et *finer*. Ce serait donc une syncope de la contrefinale analogue à celle qui a eu lieu plus tard après *r* devant certaines consonnes, p. ex. dans *serment*, *larcin*, *persil*, *parvis*, etc. Par conséquent, la forme *donerai* est une formation analogique postérieure; cf. *Auberee*, éd. Ebeling, Intr. p. 158.

Chap. XI. Je me demande si on a vraiment besoin de recourir à *v a o pour expliquer *s t a o et *d a o. Étant donné que les 1:ères personnes s t o et d o différaient, par le manque de la voyelle thématique *-a-*, des autres personnes du présent, la création spontanée des formes *s t a o et *d a o ne me semble nullement improbable. *V a o pourrait donc avoir été calqué directement sur *s t a o (cf. le *Grundriss* de Gröber, I², p. 478).

Chap. XII. Les formes *veis*, *veit*, que mentionne M. S., ne sont-elles pas tout simplement des graphies de l'est (*ei* < *a* latin libre) pour *ves*, *vet*? Sans cela, on devrait donc aussi trouver * *vois* et * *voit*.

Espérons que la suite promise de l'ouvrage si suggestif de M. Schubert ne se fera pas trop attendre!

A. Wallensköld.

---

[1]) Cf. Nyrop, *Gramm. hist.* II. § 205, 2° et 3°.

C. G. Morén, *Tyskt konstruktionslexikon* för korrespondens, temaskrifning och konversation. Med svenskt-tyskt bihang. Andra upplagan. Stockholm, Fr. Skoglunds förlag, 1905. 792+247 S. 8:o. Preis gbd. 14 Kronen.

Moréns verdienstvolles, allgemein bekanntes deutsch-schwedisches Konstruktionswörterbuch, dessen erste Auflage im Jahre 1889 erschien, liegt seit anderthalb Jahren in zweiter Auflage vor. Bei der Ausarbeitung der neuen Auflage, die im Vergleich zur ersten Auflage um 140 Seiten erweitert ist, hat ein akademisch gebildeter Deutscher, der Lektor an der Universität Uppsala Dr. Ernst A. Meyer, dem Herausgeber als Mitarbeiter zur Seite gestanden. Wie aus einigen Stichproben leicht ersichtlich, sind in einer grossen Menge von Artikeln neue Beispiele hinzugefügt worden, die nach Angabe des Herausgebers teils aus der modernen deutschen Litteratur, teils aus neueren Wörterbüchern und Spezialwerken gesammelt worden sind. Ausserdem sind viele Artikel hinzugekommen betreffs Wörter, deren Konstruktion in der ersten Auflage überhaupt nicht angegeben war.

Was man an der ersten Auflage des Morénschen Konstruktionslexikons vor allem auszusetzen hatte, war, dass dem Umstand nicht genügend Rechnung getragen wurde, ob eine gewisse Konstruktion, ein gewisser Ausdruck auch in der jetzigen Sprache üblich oder etwa nur einem älteren Sprachgebrauch eigen ist. Denn dem Benutzer eines solchen Werkes muss es natürlich wünschenswert sein, in erster Linie auf die im jetzigen Sprachgebrauch zulässigen und guten Ausdrücke hingewiesen und andererseits, soweit der Plan des Werkes es gestattet, vor jetzt weniger gebräuchlichen oder jedenfalls nicht für alle Stilgattungen empfehlenswerten Ausdrücken gewarnt zu werden.

Die Mängel, die in dieser Beziehung der ersten Auflage anhafteten, hat der Herausgeber in der neuen Auflage dadurch zu entfernen versucht, dass Ausdrücke der letzteren Art häufig durch hinzugefügte geeignete Vermerke gekennzeichnet sind.[1]) Auch sind in der neuen Auflage betreffs einiger Wörter, z. B. *speisen,* verschiedene zulässige gleichwertige Varianten vollständiger als in der alten Auflage angegeben.

[1]) Ich lasse hier einige Beispiele folgen: einem ans magere kommen (taga ngn på det ömma) *ungebr.;* in Staub vermengt *ungebr.;* dem grossen Schiffe mit einem Kahne nachschiffen (*nicht gut, besser*: nachfahren, nachsegeln, nachrudern); verwahren Sie sich, dass sie es je erfahren *selten;* er hat die Kinder glauben machen od. *üblicher*: gemacht; welches Schicksal wartet meiner noch *gehobene Sprache für* welches Schicksal steht mir noch bevor?: die Nachtkost rüsten *poetisch;* ich schaue auf dich (jag följer ditt exempel) *biblisch*: da taten sie sich trennen *folkspr.* — Alle diese Ausdrücke empfiehlt die 1. Aufl. unbedingt.

Die Brauchbarkeit des Werkes wäre natürlich wesentlich erhöht worden, wenn Angaben der erwähnten Art noch häufiger vorgekommen wären; im ersten Drittel des Buches finden sie sich überhaupt nur selten. Ich verkenne nicht die grossen Schwierigkeiten, die mit einer konsequenten Durchführung eines solchen Planes verbunden gewesen wären. Wenigstens hätte man aber erwartet, dass das in dem ausgezeichneten schwedisch-deutschen Konstruktionslexikon von Morén (1901, 404 S.) sowie das in Pauls klassischem Wörterbuch enthaltene reichhaltige diesbezügliche Material vollständiger, als was jetzt der Fall ist, verwertet worden wäre. [1])

Andererseits fragt es sich, ob es die Aufgabe eines lediglich praktische Zwecke verfolgenden Wörterbuches wie des vorliegenden sein soll, auch Konstruktionen und Wortanwendungen zu verzeichnen, die, obgleich etwa bei den klassischen Schriftstellern vorkommend, als in der jetzigen Sprache ungebräuchlich zu bezeichnen sind. Vor gewissen solchen Ausdrücken, zu deren Anwendung der Benutzer des Wörterbuches sonst leicht verleitet werden könnte, mag das Konstruktionslexikon warnen; im allgemeinen gehören wohl aber solche Ausdrücke richtiger in ein ausführliches Wörterbuch des gewöhnlichen Typus. Ich verstehe noch, dass hierhergehörige Ausdrücke, die schon in der ersten Auflage vorkamen, auch in der zweiten unter Hinzufügung eines warnenden Vermerkes stehen geblieben sind. Schwieriger verständlich ist aber, weshalb in der zweiten Auflage eine Menge neuer Ausdrücke hinzugekommen sind, von denen der Herausgeber nichts weiteres zu sagen hat, als dass sie ungebräuchlich sind. [2])

Was überhaupt die methodische Ausarbeitung der Artikel des Morénschen Konstruktionswörterbuches betrifft, scheint es dem Herausgeber daran gelegen zu haben, die Beispiele, die er in sei-

---

[1]) Einige Fälle, die mir beim Durchlesen der Seiten 152—3 in Moréns schwedisch-deutschem Konstruktionslexikon aufgefallen sind, mögen als Beispiele dienen: unter *hvila* wird nicht nur *ausruhen*, sondern auch *sich ausruhen (ruhe dich hier ein wenig aus)* angeführt; unter *hyckla* nicht nur *einem Freundschaft heucheln*, sondern daneben als besserer Ausdruck *für einen F. h.;* unter *håll* sowohl *in welcher Richtung muss man gehen*, als *in welche R. m. m. g.;* unter *hålla* wird der Unterschied zwischen *einen am Arme* und *einen beim Arme halten* angegeben. In den drei ersteren Fällen findet sich in Moréns deutsch-schwedischem Wb.[2] nur die oben zuerst aufgeführte Konstruktion, und im letzten Falle ist der Unterschied zwischen den zwei Ausdrücken nicht angegeben. — Vgl. noch z. B. die Artikel *profva*, *putsa*, *påminna, rasa* im ersteren Wörterbuch mit den Artikeln *anpassen, erproben*, *putzen, gemahnen, auswüten* im letzteren Wörterbuch.

[2]) Solche Ausdrücke sind: *luftiger Mensch; er machte ihn fallen; die Hecke stiehlt mir ihn* (skymmer bort honom); *ich gab dem Käufer das Wort;* vgl. noch die Artikel *Leib*, *lüften*, *machen*, *sinnen*, *zutun, Wasser* usw.

nen verschiedenen reichlich fliessenden Quellen vorgefunden hat, so vollständig wie möglich zu verzeichnen. Eine strenge, planmässige Sichtung wäre m. E. hier am Platze gewesen und hätte den Umfang des Werkes erheblich vermindert, ohne dessen Brauchbarkeit zu beeinträchtigen. Wie die längeren Artikel jetzt abgefasst sind, wirkt die Menge der angehäuften Beispiele oft nur verwirrend und ermüdend auf den Leser, besonders wenn, wie allgemein der Fall ist, genau dieselbe Anwendung einer Konstruktion durch mehrere Beispiele beleuchtet wird. Die Aufstellung des Artikels *jammern*, der von mittlerem Umfang ist, mag das Gesagte näher veranschaulichen. Zur Erhellung der Anwendung des Akk. und des Gen. bei diesem Verbum würden folgende in das Wörterbuch aufgenommene typische Beispiele vollkommen genügen: 1) der Mensch jammert mich; [ihn jammerte der Arme;] 2) sein Elend jammerte mich; 3) es jammert mich sein Leiden; 4) es jammerte mich, ihn unglücklich zu wissen; [5) es jammert mich, dass . . .]; 6) mich jammert seiner (od. es jammert mich seiner, seines Unglücks). Neben diesen Beispielen finden sich aber als ganz unnötige Varianten von 1): du jammerst mich; er jammert einen; das Volk jammerte ihn; als Variante von 2): das jammert mich; als Varianten von 6): mich jammert (oder es j. m.) des Menschen; ihn jammerte des Volkes. [1])

Auch aus einem anderen Gesichtspunkt hätten zahlreiche Beispiele ohne Nachteil aus den Verzeichnissen ausgeschlossen werden können. Es kommt nämlich sehr oft vor, dass ganz dieselbe Konstruktion in zwei verschiedenen Artikeln angeführt wird. Unter *Befehl*, *Kraft*, *Stimme*, *Grab*, *sehnen* finden sich die Beispiele: den Befehl zum Angriff geben; mit voller Kraft sich einem Unternehmen widmen; mit gedämpfter, starker Stimme schreien; im Grabe keine Ruhe finden; nach Ruhe sich sehnend, das Sehnen nach Ruhe (neben anderen Beispielen mit *nach*, z. B. sie sehnt sich nach dem Tode). Da nun diese Präpositionsausdrücke einmal in den genannten Artikeln angeführt sind, wo der Benutzer des Wörterbuches sie zunächst suchen wird, ist es ganz überflüssig, dieselben, wie der Herausgeber es getan hat, nochmals unter *Rückzug*, *rudern*, *rufen*, *Ruhe* zu wiederholen (den Befehl zum Rückzuge geben; mit voller Kraft rudern; mit voller Stimme rufen; Ruhe im Grabe finden; ich sehne mich sehr nach Ruhe). Wenn einmal die Konstruktion *Befehl zu etwas geben* unter *Rückzug* aufgenommen wird, hätte sie mit eben demselben Rechte auch unter *Angriff*, *Aufbruch*, *Rückmarsch* etc. aufgenommen werden

---

[1]) Nach Pauls Wb. war übrigens die Konstruktion mit Gen. nur bis ins 18. Jahrh. üblich.

müssen, was aber nicht geschehen ist und auch ganz überflüssig gewesen wäre. Und in derselben Weise hätte die konsequente Durchführung des Systems erheischt, dass der Ausdruck *mit voller* (*starker*) *Stimme* nicht nur unter *rufen*, sondern auch z. B. unter *sagen, schreien, sprechen* vorgekommen wäre, und dass ebenfalls der Ausdruck *mit voller Kraft* nicht nur unter *rudern*, sondern auch z. B. unter *schlagen, widmen* (siehe das Beispiel oben), der Ausdruck *sich nach etwas sehnen* nicht nur unter *Ruhe*, sondern auch unter *Tod* aufgenommen worden wäre.

Ein weiterer Übelstand, der mit der ohne einen bestimmten Plan ausgeführten Anhäufung des aus verschiedenen Quellen herrührenden Beispielmaterials zusammenhängt, besteht darin, dass die Beispiele, die in einem Artikel unter derselben Präposition oder in dem mit *Anm.* bezeichneten Abschnitt zusammengebracht sind, oft nicht gut geordnet sind, indem alle zusammengehörigen Beispiele nicht nach einander folgen, sondern durch andere dazwischen eingeschobene getrennt sind. Die Vorteile einer in allen Einzelheiten streng systematischen Gruppierung hätten wohl der darauf verwendeten grossen Arbeit nicht entsprochen; jedenfalls wäre es aber wünschenswert gewesen, dass die zahlreichen in dieser Hinsicht hervortretenden g r ö b e r e n Verstösse beseitigt worden wären. Nur ein Beispiel sei hier angeführt. In den 38 Ausdrücken, die im Artikel *kommen* unter *auf* angeführt sind, lassen sich ungefähr 10 verschiedene Bedeutungsnuancen unterscheiden, die ich hier mit 1—10 bezeichne. Diese Beispiele sind aber im Wörterbuch in einer ganz planlosen Reihenfolge aufgeführt, was aus folgender schematischen Übersicht hervorgehen dürfte: 1 (auf eine Anhöhe, auf das Rathaus k.); 4 (auf die Nachwelt k.); 1 (auf den Thron k.); 3 (auf einen Einfall k., um wieder auf die Sache zu k.); 10 (auf diesem Wege bin ich hierher gekommen); 4 (dies Gedicht ist nicht auf uns gekommen); 1 (das kommt auf die Rechnung); 5; 3 (ich kam auf diese Idee); 6; 1; 3 (im Gespräche auf etw. k.); 2; 8 (es kommt so und soviel auf jeden); 7; 2; 1 (wieder auf den Weg k.); 9; 8 (auf zehn Gemeine kommt ein Unteroffizier).

Schliesslich ist zu bemerken, dass die mit *Anm.* bezeichneten Abschnitte, wo Beispiele ohne Präposition angeführt sind, in den längeren Artikeln einen so grossen Umfang haben, dass eine Verteilung des darin enthaltenen Stoffes auf verschiedene besonders bezeichnete Punkte angemessen gewesen wäre. Auch einem Philologen von Fach, geschweige denn einem weniger geübten Benutzer des Wörterbuches, wird es keine leichte Sache sein, sich in einem solchen ohne Unterabteilungen aufgestellten Abschnitt zurecht zu finden, wenn derselbe, wie z. B. in den Artikeln *denken, ganz, irgend, kommen*, eine bis zwei Spalten umfasst.

Als Schlussurteil lässt sich also sagen, dass das Morénsche Konstruktionslexikon eine ausserordentlich reiche und wertvolle Materialsammlung bietet, deren methodische Anordnung aber vieles zu wünschen übrig lässt. Dem kundigen Leser, der mit der nötigen Einsicht dieses Werk benutzt, bildet es, zumal in seiner neuen verbesserten Gestaltung, eine wahre Fundgrube deutscher Konstruktionen und Wortanwendungen, und dem Lehrer der deutschen Sprache sowie einem jeden, der diese Sprache schriftlich anzuwenden hat, ist es ein unentbehrliches Hilfsmittel.

I. Uschakoff.

Marius Kristensen, *Nydansk.* En kort sproglig-geografisk fræmstilling. Småskrifter udg. af Selskab for germansk filologi nr. 12. København 1906.

Marius Kristensen ist einer der vielseitigsten Forscher auf dem Gebiete der nordischen Sprachen. Teils in eigenen Arbeiten, teils in Rezensionen hat er ein feines Verständnis für Fragen aus dem Gebiete der Sprachphilosophie, der Lautgeschichte, der Wortkunde, der Metrik und vor Allem der Dialektologie gezeigt. Seine eingehende Kenntnis der dänischen Dialekte hat Kristensen in dem trefflichen Werke ‚Kort over de danske folkemål med forklaringer' verwertet, welches von ihm und V. Bennike herausgegeben wird.

Die Beschäftigung mit diesem gross angelegten Werke machte es zu einer verhältnismässig leichten Aufgabe für Kristensen eine Übersicht über die neudänischen Dialekte zu schreiben. Dieser Gegenstand wird in dem vorliegenden Buche in den Kapiteln IV De danske hoveddialekter, V Andre skellinier indenfor området, VI De jyske mål, VII Ømålene, VIII Bornholmsk og Amagermål, behandelt.

Diese Kapitel enthalten eine Fülle von Detailangaben, welche hier nicht wiedergegeben werden können. Daneben werden aber auch Fragen von allgemeinem Interesse besprochen. Im Kap. V wird gezeigt, dass die Einteilung der Dialekte in jütländische, inseldänische und schonische (der Dialekt von Bornholm gehört hierher) von anderen Scheidelinien durchkreutzt wird, und Kristensen bemerkt (S. 52), dass diese Scheidelinien im Ganzen mit einander parallel verlaufen. In den nördlichen Teilen des dänischen Sprachgebietes gehen sie in der Richtung NW—SE, in den südlichen in der Richtung W—E. Kristensen hält es für möglich, dass diese Scheidelinien in der Zeit wurzeln, wo das

Land zuerst bevölkert wurde, und gleichsam den Wellenschlag des eindringenden Völkerstroms abspiegeln.

Die Kapitel IV—VIII nehmen mehr als die Hälfte des Buches in Anspruch und sind insofern die wichtigsten, als die Darstellung hier mehr als in den übrigen Kapiteln auf selbständigen Beobachtungen und Forschungen des Verfassers fusst. Die Kapitel I De nordiske nutidssprog, II Det danske rigssprog, III Rigssprog og almuesmål bilden so zu sagen den Rahmen, in welchen die Behandlung der dänischen Dialekte eingefügt wird. Das erste Kapitel enthält eine Übersicht über das ganze Gebiet der nordischen Sprachen. Auch das in Finland gesprochene Schwedisch wird hier berücksichtigt. Für uns interessant ist die Bemerkung (S. 15), dass unser Schwedisch den Dänen leichter verständlich ist als das Reichsschwedische. Die Einwirkung der politischen Trennung von Schweden auf die Gestaltung unserer Sprache ist vielleicht zu sehr unterstrichen worden (S. 5). Über diese Frage siehe N o r d e n s t r e n g, Finländsk svenska på 1700-talet, in ‚Skrifter utgifna af Svenska Litteratursällskapet i Finland‘ LVI S. 20 ff.

S. 15 wird gesagt, dass das Finnisch-schwedische abweichend von allen anderen nordischen Sprachen aber übereinstimmend mit dem Finnischen in gewissen Verbindungen postkonsonantische lange Konsonanten habe *(kantt, danss)*. Es sieht beinahe aus, als ob K r i s t e n s e n hier einen Einfluss des Finnischen auf das Schwedische spüren wollte. Dies ist leicht begreiflich, da J e s p e r s e n, Fonetik 520 Fussnote, ausdrücklich sagt, dass hier eine nach finnischem Muster eingetretene Dehnung vorliege, wobei er mich (Nystavaren IV 134 f.) als Gewährsmann zitiert. Hierzu möchte ich bemerken, dass ich zwar die seit K o r s s t r ö m (Sv. landsm. VI Smärre meddelanden S. L) bekannte Thatsache, dass postkonsonantische Konsonantlängen im finländischen Schwedisch vorkommen, hervorgehoben habe, aber dass diese Erscheinung auf dem Einfluss des Finnischen beruhe, habe ich nicht behauptet, sondern im Gegenteil betont, dass uns die im Finnischen sehr häufigen postkonsonantischen k u r z e n Konsonanten in gewissen Kombinationen (z. B. in fi. *härkä, lintu*) Schwierigkeiten machen. Dass die finländische Aussprache *forss, bortt* etc. ein Archaismus ist, hat prof. K o c k in ‚Skandinavisches Archiv‘ I 54 ff. gezeigt. Gleich nach dem Erscheinen meines Aufsatzes in Nystavaren hat prof. K o c k die Freundlichkeit gehabt, mich brieflich darauf aufmerksam zu machen.

Aus dem Wortlaut in K r i s t e n s e n s Darstellung geht — wie gesagt — nicht mit Bestimmtheit hervor, dass er sich von J e s p e r s e n hätte irre führen lassen. Ich habe jedoch diese Gelegen-

heit benützen wollen, um einer Meinung entgegenzutreten, welche um sich zu greifen scheint, und die ich für falsch halten muss.

Ich schliesse mit dem Wunsch, dass Kristensens treffliches Buch viele Leser finden möchte.

Hugo Pipping.

Wilhelm Viëtor, *A. Shakespeare Phonology,* XVI + 290 S., und *A. Shakespeare Reader,* XII + 179 S. Marburg, N. G. Elwert (London, David Nutt; New York, Lemcke & Buechner), 1906.

Prof. Viëtor, dessen »Elemente der Phonetik» eine Reihe wertvoller Exkurse über die Entwickelung der englischen Laute in den letzten Jahrhunderten enthält, hat in den vorliegenden Werken eine zusammenfassende Darstellung der Aussprache Shakespeares zu geben versucht; die »Shakespeare Phonology» giebt die theoretischen und historischen Darlegungen und das Beweismaterial des Verfassers, der »Shakespeare Reader» ist ein ausführliches Lesebuch, wo die Textauszüge in der originalen Rechtschreibung und in phonetischer Transskription einander gegenüberstehen. Der Verfasser hebt hervor, dass im Zeitalter Shakespeares verschiedene Aussprachen vorhanden waren; vor allem gab es einen konservativeren und einen radikaleren Ausssprachetypus, wie aus den einander in wichtigen Punkten widersprechenden Ausführungen beinahe gleichzeitiger phonetischer Autoritäten zur Genüge hervorgeht. Viëtor ist bemüht, die individuelle Aussprache des Dichters soweit möglich zu ermitteln und benutzt dabei als Hauptquelle die Reime der von Shakespeare selber herausgegebenen Gedichte, wobei er vor allem Venus und Adonis, Lucrece und die Sonette berücksichtigt. Er untersucht genau jeden Reim und giebt einen ausführlichen Reimindex zu den Gedichten, der den grössten Teil der »Shakespeare Phonology» ausfüllt. Auch die Reime der Dramen bleiben nicht unbeachtet; doch betont der Verfasser mit Recht die vielen textkritischen Schwierigkeiten u. s. w., die auf diesem Gebiete zur Vorsicht mahnen. Dass ein ausgiebiger Gebrauch von den Lautbeschreibungen der frühneuenglischen Phonetiker gemacht wird, versteht sich bei dem Verfasser, einem der hervorragendsten Kenner auf diesem Gebiete, von selbst. Wo es sich, wie hier der Fall ist, um eine Unzahl von Einzelfragen und Problemen handelt, werden wohl manche Leser in einem oder dem anderen Punkte dem Verf. nicht beistimmen können; auch in methodologischer Hinsicht muss man sich fragen, ob der Verf. doch nicht die Bedeutung der Reime für die Feststellung der Aussprache ein wenig überschätzt. Wie sich aber auch damit verhalten mag, trägt die gründliche und umsichtige Arbeit Viëtors in hohem Grade zur Klärung

eines schwierigen Teils der englischen Lautgeschichte bei und bietet nicht nur dem Fachmann sondern auch dem litterarisch gebildeten Publikum, das sich für die Frage, wie Shakespeares Werke im Munde des Dichters gelautet haben mögen, interessiert, reiche und vielseitige Belehrung.

U. Lindelöf.

Die schriftlichen Maturitätsproben im Frühjahr 1907.

Anm. *l.* = laudatur, *c.* = cum laude appr., *a.* = approbatur, *i.* = improbatur

Name der Schule	Deutsch				Summe Skribenten	Französisch				Summe Skribenten
	l.	c.	a.	i.		l.	c.	a.	i.	
H:fors: Svenska normallyceum .	3	2	—	—	5	—	—	—	—	—
» Svenska reallyceum [1] .	3	1	12	5	21	—	—	—	—	—
» Suomal. realilyseo [2] . .	3	9	13	4	29	—	—	—	—	—
» Nya svenska läroverket [3]	2	5	8	1	16	—	—	—	—	—
» Läroverket f. gossar o. flickor [4]	3	5	7	—	15	—	—	—	—	—
» Nya svenska samskolan	5	10	5	1	21	—	—	—	—	—
» Suomalainen yhteiskoulu	6	6	3	—	15	—	1	—	—	1
» Uusi yhteiskoulu [5] . .	3	8	8	—	19	—	—	—	—	—
» Priv. svenska flickskolan	3	1	—	—	4	1	2	4	—	7
» Sv. priv. lärov. f. flickor [6]	1	3	1	2	7	—	—	—	—	—
Borgå: Lyceum	—	3	1	—	4	—	—	—	—	—
» Suomal. yhteiskoulu [7] .	—	6	9	4	19	—	—	—	—	—
Tavastehus: Suom. jatkoluokat [8]	1	3	3	1	8	—	—	—	—	—
Tammerfors: Realilyseo [9] . . .	6	10	6	1	23	—	—	—	—	—
» Sv. samskolan [10] .	3	1	4	—	8	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu [11]	5	5	5	2	17	—	—	—	—	—
» Suom. tyttökoulu [12].	5	5	5	2	17	—	—	—	—	—
Åbo: Suom. klass. lyseo . . .	—	—	1	—	1	—	—	—	—	—
» Suom. realilyseo	4	11	6	1	22	—	—	—	—	—

Name der Schule	Deutsch				Summe Skribenten	Französisch				Summe Skribenten
	l.	c.	a.	i.		l.	c.	a.	i.	
Åbo: Sv. reallyceum	3	6	4	—	13	—	—	—	—	—
» Sv. samskolan	2	3	3	1	9	—	—	—	—	—
» Heurlinska skolan [13] . .	4	5	1	—	10	—	—	—	—	—
» Suom. jatko-opisto . . .	4	1	2	—	7	—	1	1	—	2
Mariehamn: Fortsättningsklasserna.	—	2	1	2	5	—	—	—	—	—
Nystad: Yhteislyseo.	1	4	2	—	7	—	—	—	—	—
Raumo: Yhteislyseo.	1	3	5	2	11	—	—	—	—	—
Björneborg: Sv. samskolan . .	2	4	—	—	6	—	—	—	—	—
Lahtis: Yhteiskoulu.	2	8	3	—	13	—	—	—	—	—
Kotka: Sv. samskolan [14] . . .	4	2	1	—	7	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu [15]. .	4	3	6	—	13	—	—	—	—	—
Fredrikshamn: Suom. yhteiskoulu.	1	2	3	—	6	—	—	—	—	—
Willmanstrand: Suom. yhteiskoulu.	2	3	5	1	11	—	—	—	—	—
Wiborg: Svenska lyceum . . .	4	5	—	—	9	—	—	—	—	—
» Suom. klass. lyseo . .	—	1	1	—	2	—	—	—	—	—
» Suom. realilyseo. . .	8	2	1	—	11	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu . .	2	6	3	—	11	—	—	—	—	—
» Sv. fruntimmersskolan .	2	—	1	—	3	—	—	1	—	1
» Suom. jatko-opisto . .	1	3	4	4	12	—	—	—	—	—
Nyslott: Realilyseo	3	6	—	—	9	—	—	—	—	—
Sordavala: Realilyseo	3	6	1	—	10	—	—	—	—	—
Kuopio: Klassillinen lyseo . .	—	1	1	—	2	—	—	—	—	—
» Priv. sv. reallyceum [16] .	1	1	2	6	10	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu [17] .	5	10	4	3	22	—	—	—	—	—
Idensalmi: Suom. yhteiskoulu .	1	3	3	—	7	—	—	—	—	—
Nurmes: Yhteiskoulu	2	2	3	—	7	—	—	—	—	—
Jyväskylä: Lyseo.	1	2	6	—	9	—	—	—	—	—
Kristinestad: Samskolan [18] . .	—	2	2	—	4	—	—	—	—	—

Name der Schule	Deutsch				Summe Skribenten	Französisch				Summe Skribenten
	l.	c.	a.	i.		l.	c.	a.	i.	
Wasa: Svenska lyceum . . .	—	2	2	—	4	—	—	—	—	—
» Realilyseo[19].	8	11	7	—	26	—	—	—	—	—
» Fruntimmersskolan . .	3	2	—	—	5	—	1	1	—	2
Jakobstad: Realläroverket[20] . .	2	2	—	—	4	—	—	—	—	—
Gamlakarleby: Sv. samskolan[21].	1	5	3	—	9	—	—	—	—	—
» Suom. yhteiskoulu[22]	1	3	5	1	10	—	—	—	—	—
Uleåborg: Sv. lyceum	5	7	2	—	14	—	1	1	—	2
» Suom. lyseo. . . .	1	5	2	1	9	—	—	—	—	—
» Suom. jatko opisto[23].	1	2	3	1	7	—	—	—	—	—
Kemi: Suom. yhteiskoulu. . .	—	1	9	2	12	—	—	—	—	—
Summa	141	230	198	48	617	1	6	8	—	15

[1] Darunter 1 Privatist (*i*). — [2] 3 Privatisten (1 *c*, 1 *a*, 1 *i*). — [3] 3 Privatisten (1 *c*, 2 *a*). — [4] 2 Privatisten (1 *c*, 1 *a*). —. [5] 1 Privatist (*a*) — [6] 3 Privatisten (1 *c*, 1 *a*, 1 *i*). — [7] 3 Privatisten (alle *a*). — [8] 2 Privatisten (1 *a*, 1 *i*) — [9] 3 Privatisten (1 *c*, 2 *a*). -- [10] 1 Privatist (*a*). -- [11] 4 Privatisten (3 *a*, 1 *i*). — [12] 4 Privatisten (1 *c*, 2 *a*, 1 *i*). — [13] 2 Privatisten (1 *l*, 1 *c*). — [14] 1 Privatist (*a*). — [15] 1 Privatist (*a*). — [16] 1 Privatist (*i*) — [17] 3 Privatisten (1 *a*, 2 *i*). — [18] 1 Privatist (*a*). — [19] 6 Privatisten (3 *l*, 2 *c*, 1 *a*). — [20] 1 Privatist (*l*). — [21] 2 Privatisten (1 *c*, 1 *a*). — [22] 1 Privatist (*a*). — [23] 1 Privatist (*c*).

Es folgen einige auf das oben mitgeteilte Material gegründete statistische Ergebnisse betreffend die d e u t s c h e n Skripta.

Der Prozent der Improbierten beträgt für das ganze Land 7,78. Von den 48 Improbierten wurden 29 ausserdem in anderen Fächern improbiert.

Wenn die Note »laudatur» = 3 Points, »cum laude» = 2» »approbatur» = 1 und »improbatur» = 0 gesetzt wird, beträgt die durchschnittliche Pointzahl jedes Skribenten für das ganze Land 1,75. — Für die einzelnen Schulen — wobei die Privatisten nicht mitgezählt und nur diejenigen Schulen in Betracht gezogen werden sollen, die wenigstens zehn eigene Schüler zählen — gestaltet sich diese Zahl für jeden Skribenten folgendermassen: Wiborg suom. realilyseo 2,64; Uleåborg sv. lyceum 2,21; H:fors suom. yhteiskoulu 2,20; Sordavala realilyseo 2,20; Tammerfors suom. yhteiskoulu 2,08; Tammerfors realilyseo, 2,00; Tammerfors

suom. tyttökoulu 2,00; Kuopio suom. yhteiskoulu 2,00; Wasa realilyseo 1,95; Åbo sv. reallyceum 1,92; Lahtis yhteiskoulu 1,92; Kotka suom. yhteiskoulu 1,92; Nya sv. samskolan 1,90; Wiborg suom. yhteiskoulu 1,90; Åbo suom. realilyseo 1,86; H:fors uusi yhteiskoulu 1,78: H:fors lärov. f. gossar o. flickor 1,77; Wilimanstrand suom. yhteiskoulu 1,55; Nya sv. läroverket, 1,54; H:fors suom realilyseo 1,42; Raumo yhteislyseo 1,27; H:fors sv. reallyceum 1,15; Borgå suom. yhteiskoulu 1,13; Wiborg suom. jatkoopisto 1,08; Kemi suom. yhteiskoulu 0,92. — Für die Schüler der schwedischen Schulen (hier und im folgenden werden die Privatisten mitgezählt) — i. G. 213, wovon 18 improb. — beträgt die durchschnittliche Pointzahl 1,81; für diejenigen der finnischen Schulen — i. G. 404, wovon 30 improb. — beträgt diese Zahl 1,72. — Für die männlichen Skribenten — 386, wovon 33 improb. — ist die durchschnittliche Pointzahl 1,69; für die weiblichen Skribenten — 231, wovon 15 improb. — ist dieselbe 1,85.

U. L.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 9. Februar 1907, bei welcher Sitzung der Vorstand und 12 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll vom 8. Dezember wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Vorsitzende erwähnte als einen Gewinn für die neusprachlichen Studien bei uns die Ernennung Dr. *U. Lindelöfs* zum a. o. Professor der englischen Philologie, wodurch auch dieser Zweig der modernen Sprachwissenschaft durch eine Professur an unserer Universität vertreten sei und überbrachte Professor Lindelöf, der anwesend war, die Glückwünsche des Vereins.

§ 3.

Der Bericht der Revisoren für das Jahr 1906 wurde verlesen:

Der Bericht der Revisoren

über die Kassenverwaltung des Neuphilologischen Vereins für die Periode 1. Januar 1906—1. Januar 1907.

Einnahmen:

Abonnements der Neuphil. Mitteil.	Fmk	241:	60
Jahresabgaben der Mitglieder	»	583:	—
Von der Universität für die N. M. angewiesen .	»	500:	—
Verkaufte ältere Jahrgänge der Neuphil. Mitteil. .	»	12:	—
Verkaufte Exemplare der »Mémoires» T. I—IV.	»	292:	95
Zinsen	»	67:	65
Summe	Fmk	1697:	20
In der Kasse den 1. Januar 1906	»	3263:	34
Summe	Fmk	4960:	54

Ausgaben:

Druckkosten der Neuphil. Mitteil. (Nr. 7/8 1905).	Fmk	175:	—
» » » » (Nr. 1/4 1906).	»	421:	04
» » »Mémoires» T. IV	»	2190:	90
Distribution der Publikationen	»	148:	35
Andere Druckkosten	»	42:	50
Vefasserhonorare für die Neuphil. Mitteil. . . .	»	333:	75
Anzeigen.	»	81:	30
Porto und Stempelmarken	»	8:	41
Bedienung	»	46:	90
Jahresfest.	»	4:	50
Kranz auf dem Grabe A. Wesselowskys . . .	»	30:	40
Summe	Fmk	3483:	05
In der Kasse d. 1. Januar 1907	»	1477:	49
Summe	Fmk	4960:	54

Helsingfors d. 9. Februar 1907.

Holger Petersen.

Bei der heute bewerkstelligten Revision der Kassenverwaltung haben wir sämmtliche Posten mit den uns vorgelegten Verifikaten übereinstimmend gefunden, und schlagen wir deshalb vor dem Kassenverwalter Decharge zu erteilen.

Helsingfors d. 9. Februar 1907.

Anna Bohnhof. *Oiva Joh. Tallgren.*

Dem Kassenverwalter wurde Decharge erteilt.

§ 4.

Der Vorsitzende teilte mit, der Verein sei in Schriftenaustausch mit den Facultés de Droit et des Lettres d'Aix getreten und habe den ersten Band (1905) ebenso wie drei Lieferungen vom Jahre 1906 der »Annales» dieser Fakultäten erhalten. Ausserdem sei von der Faculté des Lettres de Toulouse folgendes Buch eingesandt worden: Le troubadour Elias de Barjols, édition critique. Publié avec une introduction, des notes et un glossaire par Stanislas Stroúski, Toulouse 1906.

§ 5.

Dr. *H. Pipping* besprach eine von K. Nielsen veröffentlichte Arbeit: »Akcentueringen i Tyrkisk», worin der Verfasser ganz neue Ansichten über den expiratorischen Akzent in der türkischen Sprache vorlegt und einfache, bestimmte Regeln für die Akzentuierung aufstellt. Die Resultate Dr. Nielsens seien ein neuer Beweis nicht nur für den grossen Einfluss, den die Quantität auf die Intensität ausübe, sondern auch für die Abhängigkeit der Intensität von der Qualität der Vokale.

Professor *A. Wallensköld* fand die Ergebnisse des Verfassers sehr interessant; er vermisste nur, dass der Verfasser den musikalischen Akzent gar nicht in Betracht gezogen habe.

Lektor *J. Poirot* meinte, dass sehr grosse Veränderungen in unserer Vorstellung von dem französischen Akzente zu erwarten seien, wenn man mehr Rücksicht auf die Rolle nähme, die die Qualitäts- und Quantitätsverhältnisse dabei spielen. Besonders würde das Parisische dadurch in dieser Hinsicht erhellt werden.

§ 6.

Dr. *T. E. Karsten* gab eine längere Besprechung des grossen Werkes Hirts: Die Indogermanen, ihre Verbreitung, ihre Urheimat und ihre Kultur.

In fidem:

Holger Petersen.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 23 Februar 1907, bei welcher Sitzung der Vorstand und 9 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neue Mitglieder des Vereins wurden vorgeschlagen und gewählt: Stud. phil. *B. E. Hildén.*

§ 3.

Als Mitglieder des Jahresfestkomitées wurden gewählt: Prof. *A. Wallensköld,* Dr. *H. Suolahti,* Mag. phil. *A. Långfors,* Mag. phil. Frl. *H. Engström* und Mag. phil. Frl. *M. Stoltzenberg.*

§ 4.

Professor *A. Wallensköld* hielt folgenden Vortrag: »Du complément du comparatif dans les langues romanes». — Es folgte eine kürzere Diskussion über einige Details, an welcher Prof. Jos. Mandelstam, Dr. H. Suolahti, Lektor J. Poirot, Mag. phil. A. Långfors und Mag. phil. O. J. Tallgren teilnahmen.

In fidem:

Holger Petersen.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 24 März 1907 (Jahresfest), bei welcher Sitzung der Vorstand und 22 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Der Vorsitzende, Prof. *A. Wallensköld* warf in einem Vortrage einen Rückblick auf die Entstehung und die bisherige Thätigkeit des Vereins, der jetzt sein 20-jähriges Jubiläum feiern könnte, woraus Folgendes hier angeführt wird. Vor 20 Jahren, den 15 März

1887 wurde die Gründung eines »neuphilologischen Klubs» von den Herren W. Söderhjelm, G. Biaudet, I. Uschakoff und G. R. W. Zilliacus, die auf die Initiative des erstgenannten zusammengekommen waren, beschlossen. Bei einer kurz darauf gehaltenen allgemeinen konstituierenden Versammlung wurde als das Ziel des neuen Vereins die Förderung der wissenschaftlichen und pädagogischen Studien der »modernen» (germanischen und romanischen) Sprachen näher präzisiert. An die Spitze des Vereins traten: Biaudet als erster Vorsitzender, Söderhjelm als zweiter Vorsitzender und Uschakoff als Schriftführer. Als Ehrenmitglieder wurden schon damals die Professoren C. G. Estlander, F. Gustafsson, O. Donner und C. J. Lindeqvist gewählt, wozu 1890 Professor A. O. Freudenthal und Lektor G. Biaudet noch hinzukamen. Während der verflossenen 20 Jahre haben folgende Personen die verschiedenen Vertrauensposten des Vereins bekleidet: als erster Vorsitzender haben fungiert G. Biaudet (1887—1890), W. Söderhjelm (1890—1902; bei seinem Rücktritt zum Ehrenpräsidenten erwählt) und A. Wallensköld (von 1902), als zweiter Vorsitzender W. Söderhjelm (1887—1890), A. Wallensköld (1890—1902) und H. Palander (Suolahti) (von 1902), als Schriftführer und Kassenverwalter I. Uschakoff (1887—1890), H. Pipping (1890—1891), U. Lindelöf (1891—1900), M. Wasenius (1900—1905) und H. Petersen (von 1905).

Die Zahl der Mitglieder hat immer mehr zugenommen. Im Frühjahr 1887 zählte der Verein nur 16 Mitglieder und im Herbst 1906 117. — Die Sitzungen des Vereins, die alle zwei oder drei Wochen während des Herbst- und Frühjahrssemesters abgehalten und jedesmal durchschnittlich von 15 Mitgliedern besucht worden sind, fanden anfangs in verschiedenen Hôtels und Restaurants, einige Zeit auch in dem Lokal der »Alliance française», seit 1899 aber in dem Gebäude der wissenschaftlichen Vereine statt. Dabei sind sowohl sprachwissenschaftliche als pädagogische Fragen erörtert worden. Das Jahresfest ist am Geburtstage Friedrich Diez', am 15 März gefeiert worden.

Der Verein hat bisher folgende Publikationen herausgegeben: »Mémoires de la Société néo-philologique à Helsingfors Tome I—IV (1893, 1897, 1901 und 1906) und »Neuphilologische Mitteilungen», welche seit 1899 jährlich in 8 Nummern erschienen sind und deren Seitenzahl mit der Zeit mehr als verdoppelt worden ist. 1899 bestand der Jahrgang aus 68, 1906 aus 162 Seiten. — Das wissenschaftliche Studium der modernen Sprachen bei uns hat seit der Gründung des Vereins einen grossen Aufschwung genommen. So ist W. Söderhjelm 1889 zum Dozenten, 1894 zum a. o. Professor und 1898 zum o. Professor an der Universi-

tät ernannt worden. Später folgten als Universitätslehrer: A. Wallensköld (Dozent 1891, a. o. Professor 1905), U. Lindelöf (Dozent 1892, a. o. Professor 1907), T. E. Karsten (Dozent 1897) und H. Palander (Suolahti) (Dozent 1901). Auf diese Thatsachen hat jedoch der Verein als solcher keinen Einfluss haben können. Auf dem pädagogischen Gebiete dagegen hat die Thätigkeit des Vereins vielleicht tiefer eingegriffen, unter anderem durch die Kritik des Berichts des von der Regierung eingesetzten Grammatik-Komitees (1889) und durch die in der Frage von den schriftlichen Übersetzungsübungen in den modernen Sprachen für das Maturitätsexamen veranstaltete Enquête (1906).

Zuletzt sprach Prof. W. die Hoffnung aus, dass eine regere Thätigkeit künftighin dem Verein ermöglichen werde, grössere Resultate zu erreichen.

§ 2.

Professor *U. Lindelöf* hielt einen Vortrag über den englischen Dichter Chaucer.

§ 3.

Es folgte ein geselliges Beisammensein. Beim Souper wurden verschiedene Reden gehalten und humoristische Schilderungen aus dem Vereinsleben in Poesie und Prosa gegeben. Das Fest wurde mit der Aufführung eines kleinen Theaterstücks von Georges Courteline: »Monsieur Badin, scène de la vie de bureau» abgeschlossen.

In fidem:

Holger Petersen.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 6. April 1907, bei welcher Sitzung der erste Vorsitzende, der Schriftführer und 9 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Die Protokolle der beiden letzten Sitzungen wurden verlesen und geschlossen.

§ 2.

Als neue Mitglieder des Vereins wurden vorgeschlagen und gewählt: Fräulein *Alice Frenckell* und Stud. phil. *Uno Cronvall.*

§ 3.

Der Vorsitzende teilte mit, der Verein habe von dem Consistorium Academicum eine Summe von 500 Fmk. als Beitrag zur Bestreitung der Druckkosten der »Neuphil. Mitteilungen» während 1907 erhalten.

§ 4.

Der Vorsitzende erwähnte, der Verein habe von der Universitätsbibliothek zu Upsala folgende Publikation bekommen: Gust. Rydberg, »Zur Geschichte des französischen ə. II. 5. Monosyllaba im Französischen. Demonstrative Komposita, Relativa, Konjunktionen, Adverbien«. Upsala 1907.

§ 5.

Lektor *J. Poirot* gab eine Darstellung eines neuen Prinzips der Einteilung der französischen Vokale. [1])

In fidem:

Holger Petersen.

Eingesandte Litteratur:

Aus dem Verlage *Eduard Avenarius'* in Leipzig:

Teutonia. Arbeiten zur germanischen Philologie, herausgegeben von Dr. phil. *Wilhelm Uhl* ao. Professor an der Albertus-Universität zu Königsberg i Pr.; 6. Heft: Gottfried von Strassburg Tristan. Herausgegeben von *Karl Marold.* Erster Teil: Text. Mit zwei Tafeln. Leipzig 1906. LXVI + 282 S. Preis 10 Mark.

Aus dem Verlage der *Beijerschen Aktiengesellschaft* in Stockholm:

Svensk-Tysk Ordbok af *A. Klint.* 973 S. — Bilaga till Svensk-tysk ordbok af A. Klint: Tysk ordböjning af *A. Klint.* Stockholm 1907.

Aus dem Verlage der Aktiengesellschaft *Helios* in Helsingfors:

Modern English Reader I. A Collection of Tales and Poems by English and American Authors for the use of schools and for private study. Third edition. Helsingfors 250 S. Preis 3 Fmk.

[1]) Siehe Neuph. Mitteil. diese Nummer S. 37.

Aus dem Verlage *G. W. Edlunds* in Helsingfors:

Sketches in Lavender by Jerome K. Jerome. Förkortad upplaga. Med ordlista, utarbetad av *Anna Krook*. Helsingfors 1907. 162+62 S.

Schriftenaustausch.

Modern Language Notes. Vol. XXII. N:o 1. 2. 3. 4. 5.
Maître phonétique 1907. N:o 1/2. 3/4.
Annales des Facultés de Droit et des Lettres d'Aix. Bände 1. 2.
Bibliografia phonetica, herausg. v. Dr. G. Panconcelli-Calzia. 1906. N:o 1. 2. 3. 4. 1907 N:o 1. — *Annotationes phoneticae* 1907 N:o 1.
Virittäjä N:o 1. 2. 3/4.

Mitteilungen.

Im Sommer 1907 werden Ferienkurse angeordnet: 1) von der Universität Lille in Ville de Boulogne-sur-Mer während der Zeit vom 1. bis 28. August; 2) in Versailles vom 5. bis 24, August und vom 2. bis 21. September.

Von Professor *A. Wallensköld* ist erschienen:

Le Conte de la femme chaste convoitée par son beau-frère. Étude de littérature comparée (=Acta Societatis Scientiarum Fennicae. Tom. XXXIV. N:o 1). Helsingfors 1907. 172 S. 4⁰.

Am 22. d. M. wurde folgende von Cand. phil. *Oiva J. Tallgren* verfasste Abhandlung öffentlich verteidigt: La Gaya ó consonantes de Pero Guillén de Segovia. Manuscrito inédito del siglo XV, I. Estudios sobre la Gaya de Segovia. Capítulos de introducción á una edición crítica. Tesis. Helsinki 1907. X + 91 S. 4⁰. — Als Opponent fungierte Professor *A. Wallensköld.*

In *Romania* Bd. XXXVI, 29—35 hat Mag. phil. *A. Långfors* einen Artikel »Li Confrere d'Amours» veröffentlicht. — Von demselben Verfasser findet sich eine Miszelle »Remarques sur le poème des Poignes d'Enfer» im Januar-Februar-Heft der Revue des langues romanes.

In der Zeitschrift für französische Sprache und Literatur Bd. XXXI, 2 u. 4 ist der 4. Band der Mémoires de la Société néophilologique à Helsingfors von *E Herzog* besprochen worden. — In Romania XXXVI, S. 148 f. hat *A. Thomas* den von *A. Långfors* in den Mémoires IV veröffentlichten Aufsatz »Li Ave Maria en roumans par Huon de Roi de Cambrai» besprochen.

NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 5/6

Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk direkt bei der Redaktion, 4: 30 durch die Post und 5 Fmk. durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Prof. A. Wallensköld, Vestra Hamngatan 5) zu senden.

1907

Un drame musical italien du XVII-e siècle, dont l'action se déroule en Finlande

Dans un recueil de petites pièces de théâtre, toutes destinées à former des livrets pour la composition musicale,[1] et toutes provenant du dix-septième siècle, j'ai trouvé, à la Bibliothèque Nationale (ou Vittorio Emanuele) à Rome, un *Drama per musica* avec le titre *Alfo in Finlandia.* Le fait qu'un drame musical italien du XVII:e siècle portait sur sa couverture le nom de notre pays, a suffi pour éveiller ma curiosité, mais j'ai reconnu aussi dans le nom du héros, Alfo, une réminiscence des vieilles traditions sur les rois scandinaves, reproduites surtout par le célèbre Danois Saxo Grammaticus dans son histoire du Danemark. J'ai consacré à cette œuvre singulière une étude dont les résultats peuvent avoir quelque intérêt non pas pour l'appréciation esthétique de ce genre de littérature, mais pour l'histoire des rapports entre la littérature scandinave et celle de l'Italie. Je les exposerai ici en toute brièveté.

[1] On sait pourtant que tout le texte de ces «drames musicaux» ne fut pas chanté; il y avait des «recitativi» et des airs proprement dits.

Pour ce qui est d'abord des renseignements littéraires ou bibliographiques que l'on trouve sur ce petit drame, ils sont à peu près nuls. Le seul ouvrage, en effet, où on en rencontre une mention, est le grand catalogue d'Allaci, édition de 1755, qui donne l'indication suivante: *Alfo in Finlandia. Dramma rappresentato nel Teatro di S. Margherita di Treviso l'anno 1686 — in Trevigi, per Pasqualin da Ponte 1686 in-12. — Poesia d'incerto Autore.* [1] C'est tout, à ce que je sache. Ni le travail de Lisoni sur le théâtre italien du XVII:e s., [2] ni celui d'Arteaga sur «les révolutions dans le théâtre musical italien» [3] ni la grande histoire de la poésie dramatique de Klein [4] n'en disent rien parce qu'ils n'entrent pas en général dans des détails aussi minutieux et que notre pièce sans doute n'a pas été beaucoup connue en dehors du pays où elle a été représentée.

L'exemplaire que j'ai vu semble avoir appartenu à un amateur: il fait partie d'une collection de pièces de ce genre provenant de la bibliothèque d'un certain prince Gabrielli à Rome; ce recueil a éte composé en 1804.

Voici le titre exact de notre pièce:

ALFO IN FINLANDIA. *Drama per musica. Dà* (sic) *rappresentarsi nel Teatro di S. Margherita di Trevigi l'anno 1686. Consacrato all'Illustriss. & Eccell. Sig. M. Antonio Badoaro Dignissimo Podestà e Capitano della medema* (sic) *città. In Trevigi M. DC. LXXXVI. Per Pasqualin da Ponte.*

Il y a deux dédicaces. Dans la première, l'éditeur chante les louanges du magistrat dont le nom vient d'être cité. Voici le début: «Des personnages royaux ne dédaignent pas de se presser dans ce drame. Quelques uns d'amants se font guerriers, d'autres sont guerriers parce qu'ils ne veulent pas d'amants. Ceux-ci pour vaincre les délices de l'amour suivent Mars; ceux-là combattent avec Mars pour

---

[1] Allacci, *Drammaturgia accresciuta e continuata fino all'anno 1755.* Venezia 1755, p. 31.

[2] A. Lisoni, *La drammatica italiana nel secolo XVII.* Parma 1898.

[3] S. Arteaga, *Le rivoluzioni del teatro musicale italiano.* Venezia 1785.

[4] J. L. Klein, *Geschichte des Dramas.* Leipzig 1866 ss.

triompher par les conquêtes d'Amour. Ces sentiments magnanimes et ces résolutions persévérantes ne peuvent être mieux dédiées qu'à Votre Excellence . . . . Heureux maintenant les Danois et les Goths qui, partis de leurs mers glacées, sont arrivés par la placide Adriatique poser leur ancre ici» etc. — L'autre dédicace est adressée au lecteur; elle contient le renseignement que le drame est sorti d'une plume «doctissime», qui pour le moment fait étalage de sa vertu dans un autre climat; que, pour approprier le drame à l'usage d'aujourd'hui, il a fallu le raccourcir un peu, y introduire quelques changements et y ajouter plusieurs ariettes; si par cela il s'est introduit quelque erreur, elle doit être mise sur le compte de celui qui l'a voulu embellir, et non de celui qui lui donna d'abord sa première forme parfaite. Il paraît résulter de ces mots qu'il y a eu auparavant un drame avec le même sujet, dont celui-ci n'est qu'un *rifacimento* arrangé dans un but spécial, c. à. d. pour être exécuté avec la musique. Cet original n'étant mentionné nulle part, il n'a probablement pas été imprimé; ou faut-il peut-être croire que ce que la dédicace dit de la forme intacte du drame, se rapporte à sa source primitive, dont nous ferons connaissance dans la suite?

Maintenant vient un *Argomento*, résumé du noyau historique de l'action ou plutôt de la situation par où débute notre drame. Sivardo, le roi des Goths, a une très belle fille, Alvilda, qui est aussi hostile à l'amour qu'elle suit volontiers le dieu de la guerre; changeant ses vêtements féminins contre une armure masculine, elle se met à creuser la mer gothique. — Alfo, fils du roi danois Sigaro et amoureux d'Alvilda, a été repoussé par elle et jure de la gagner par la force des armes. Avec une puissante armada il la poursuit sur le golfe finlandais, la rejoint et remporte une double victoire, par les armes et par l'amour. — Une des amazones d'Alvilda est Giurita, de naissance royale, et de la Scanie. — Agabarto, fugitif, après avoir violé en Danemark Signe, la sœur d'Alfo, suit, lui aussi, l'escadre d'Alvilda. — En dehors de ces vérités historiques, dit la préface, on s'imagine qu'Agaberto, après avoir passé de la cour des

Danois à celle des Goths pour demander, au nom d'Alfo, la main d'Alvilda, se change d'ambassadeur en amoureux et, oublieux de Signe, prépare une double trahison, de son amour et de sa foi; qu'Alfo, impatient du long retard de son ambassadeur, se rend avec une formidable armée sur la mer gothique et s'approche des côtes du golfe finlandais non loin de la «ville royale», dans laquelle il entre pour gagner Alvilda soit avec des prières soit par force; que Signe, hors d'état de souffrir plus longtemps l'absence de son bienaimé, sous un travestissement masculin s'introduit à la cour des Goths, et y apprend les plans d'Agabarto; «ce qui forme le commencement du drame, qui bâti sur ces vraisemblances et sur d'autres, prend le nom d'*Alfo en Finlande*».

Ainsi, les personnages du drame sont Sivardo, Alvilda, Alfo, Signe (sous le nom de Celindo), Agabarto, Giurita et encore Tirsillo, «domestique universel de la cour», plus le chœur, formé de différentes personnes appartenant à la cour et aux deux armées, et le ballet, formé de statues et de nains. La scène se passe à *Abo*, *métropole de la Finlande*.

Les grands traits de l'action son déjà indiqués dans cette préface, et nous pouvons nous contenter désormais de quelques remarques sur la manière dont elle a été conduite.

Le premier acte se passe d'abord dans un «jardin fleuri» de la cour. Signe-Celindo apprend les peines amoureuses d'Agaberto de la propre bouche de celui-ci et veut se jeter sur son épée. Sivardo fait de son mieux pour persuader à sa fille d'accepter Alfo, mais elle préfère cent fois la mort au mariage. Pourtant elle consent au projet de son père de laisser la chose se résoudre par un combat: si Alfo y remporte la victoire, elle sera à lui. En vain Alfo demande si elle veut qu'il lutte «contre sa propre vie» — ne suffit-il pas qu'elle lise sa victoire dans ses yeux? La scène, qui s'est déjà changée une fois, se transporte maintenant dans la cour du palais, où est rassemblée une foule de monde. Le duel doit commencer, mais un des lutteurs, Alfo, s'évanouit tout d'un coup, probablement parce qu'il lui répugne tant de porter les armes contre Alvilda. Il faut

remettre la décision à une autre fois et se contenter d'un ballet.

Le second acte s'ouvre par un air de Celindo, qui y exprime sa désolation profonde. Survient Agabarto, malheureux lui aussi; il chante un duo avec son amante, qui, sans se faire reconnaître, promet magnanimement de lui procurer le succès. Agabarto découvre à Alfo qu'il aime sans espoir, tout comme son maître, mais feint que l'objet de ses sentiments est Giurita, ce qui provoque des malédictions, à part, de la bouche de Celindo. Mais plus tard Alfo apprend par Tirsillo, qui espionne tous les personnages et écoute leurs monologues les plus intimes, qu'Alvilda et non Giurita est le vrai objet de la passion d'Agabarto. Il communique cette découverte à Alvilda:

L'infidel Agabarto
Hoggi si pensa in Abo
Tentar fatto Sovrano
E de la speme, e de' consigli rei
Tu sola meta sei.

Tous se réunissent dans un même sentiment de courroux contre Agabarto. La scène s'étant changée, on voit sur la place devant le palais Agabarto, que Giurita a fait prisonnier. Le roi charge sa fille du jugement. Alvilda condamne le coupable à être enfermé dans le plus sombre cachot du palais, et elle confie sa surveillance à Tirsillo.

Le troisième acte débute par une scène dans la prison. Celindo y arrive pour visiter le malheureux prisonnier, car ses sentiments à elle ne sont pas changés. Elle lui raconte que Signe est venue à Abo pour demander la mort d'Agaberto à cause de son infidélité, après quoi elle aurait l'intention d'épouser Celindo; cependant, Alvilda a essayé d'obtenir de Signe qu'elle pardonne à son amant. Agabarto, touché, se met à écrire une lettre de repentir à Signe. Alors celle-ci se découvre et s'évanouit. Agabarto à son tour saisit l'occasion pour s'enfuir, tandis que Tirsillo est occupé de Signe. — Survient Giurita, qui lit la lettre d'Agaberto et demande à Celindo, revenu à ses sens: «où est cette Signe»?

Réponse: «elle vit à Abo». Giurita jure de tuer Agaberto. — La scène change; Alfo annonce au roi son intention de partir, puisqu'il n'a plus d'espoir, et il se prépare à recourir à la force: «Je veux que la nouvelle Aurore me voie ceint d'armes devant Abo». En vain Sivardo s'efforce de le tranquilliser, lui faisant croire que tout ira encore bien. — Finalement, on voit une plage baignée du golfe de la Finlande au coucher du soleil. Agabarto et Celindo sont en fuite ensemble, mais Sivardo les rattrappe et les arrête. Tonnerre et éclairs. Le soleil perce les nuages. Au même moment apparaît Alvilda suivie d'Alfo, qui, en poursuivant l'amazone, l'avait rejointe et enlevée. «C'est le dieu Mars, dit Alvilda, qui m'a prise.» Signe se fait reconnaître d'Alfo, qui admire la grande puissance de Cupidon, et Sivardo chante un air final:

Cadino le catene
E in questo dì felice
Con un solo Himeneo
Festeggi Abo giuliva un tanto bene.

Alfo et Signe prononcent encore quelques sentences morales, et la pièce est terminée.

Sans pouvoir prétendre, comme nous l'avons déjà dit, à une appréciation très favorable au point de vue esthétique, cette pièce a pourtant quelques avantages sur la plupart des ouvrages dramatiques du même genre, qui ont été composées en Italie à la même époque. On sait que ces livrets de musique avaient pris assez tôt une tournure ou fantastiquement romantique ou bien fort licencieuse; notre drame, à ce dernier égard, est très pur, et quant au romantisme, il y en a pour sûr, étant donné le sujet; mais cependant les limites du vraisemblable sont assez bien gardées. En tout cas, la composition dramatique est assez défectueuse et les vers sont médiocres.

Passons maintenant aux sources.

L'analyse de la pièce a fait voir à quiconque connaît tant soit peu la vieille littérature scandinave ce que déjà le titre avait laissé soupçonner: que l'auteur a pris son sujet dans des histoires de Saxo. C'est de là que provient en

général la connaissance de la légende d'Hagbart et Signe, si répandue pendant tous les temps et objet de plusieurs remaniements poétiques: et à cette légende est liée intimement dans l'ouvrage du vieil historien danois l'histoire d'Alf ou Alphus et d'Alvilda. Cependant, si notre auteur (ou son modèle immédiat) s'était servi de cette source primitive, on a le droit de supposer qu'il aurait donné plus de place à la légende d'Hagbart et de Signe, raconté avec tant de détails et tant d'émotion par Saxo. Il y a tout lieu de croire que l'idée de cette composition est venue d'un autre ouvrage, qui contient ces deux histoires et qui est écrit en Italie. Je veux dire la célèbre «Histoire de tous les rois goths et suédois», composée par Johannes Magnus, dernier archevêque catholique de la Suède, fugitif de son pays, à Venise en 1540 et publiée par son frère, Olaus Magnus, à Rome en 1554.[1] Mais il est difficile de l'affirmer, étant donné l'état tout à fait fragmentaire dans lequel se présente l'une et l'autre légende dans notre drame. L'*Argomento* historique ne donne aucun appui; c'est là déjà que les deux histoires ont mêlées ensemble: ni dans Saxo ni dans Johannes Magnus Agabarto n'est associé à la flotte d'Alvilda, comme ici. Ce qui parlerait pour Saxo, c'est l'ordre des histoires, car là celle d'Alfo et d'Alvilda est racontée d'abord, tandis que Johannes fait précéder cette histoire par l'aventure tragique d'Hagbart. Mais d'un autre côté, comme il a été déjà dit, l'archevêque suédois raconte cette aventure tout en passant et sans y attacher de l'importance; il avoue franchement qu'il ne connaît pas les faits et renvoie à Saxo. Dans l'histoire danoise, je ne trouve pas la mention d'Åbo, tandis que chez Johannes cette ville est nommée une fois, quoique sans aucune relation avec les événements qui nous intéressent;[2] la ville est appelée «civitas episcopalis».

[1] *Historia Joannis Magni Gothi Sedis Apostolicae legati, Svetiae et Gotiae Primatis ac Archiepiscopi Upsaliensis De omnibus Gothorum Sveonumque Regibus . . . opera Olai Magni Gothi fratris . . . in lucem edita.* Romae 1554.

[2] Dans le chapitre V de la préface, p. 10 de l'édition originale, où il y a une description géographique de la Finlande.

En somme, il est impossible de rien dire avec certitude sur la source dont s'est servi notre auteur ou plutôt celui qui a composé le drame original supposé. Si cela a été Saxo ou Johannes Magnus, peu importe, du reste; l'essentiel est de noter que le sujet provient de la tradition scandinave et que l'auteur en a fait sans doute connaissance dans l'un ou l'autre des ouvrages cités. La première édition de Saxo avait paru à Paris 1514, quarante ans avant la publication de l'histoire de Johannes Magnus; tous les deux étaient extrêmement connus, mais celui-ci le devait être davantage en Italie, qui était en vérité sa seconde patrie. Ce qu'il serait important de pouvoir identifier, cest l'existence du drame original auquel l'éditeur fait allusion dans sa préface.

Faute de moyen de le faire, contentons-nous à présent d'un résumé des deux légendes en question, telles qu'elles ont été reproduites par Johannes Magnus d'après Saxo.

Dans le septième livre de «l'Histoire des rois Goths et Suédois», à commencer par le troisième chapitre, sont racontés les faits suivants: Les princes royaux Heluinus, Hagbartus et Amandus, pour ne pas s'efféminer dans l'inactivité de la cour suédoise, équipent une grande flotte et inquiètent avec elle toute la mer gothique. Les fils du roi danois, Algerus et Alphus, les attaquent, mais les deux partis trouvent bientôt qu'il vaut mieux être amis qu'ennemis, et Hagbart se rend avec les princes danois dans leur pays, pour renforcer encore les nouveaux liens d'amitié. A la cour, il tombe amoureux de Signe, sœur des princes et convoitée par plusieurs prétendants. Un d'eux, prince teutonique, envieux d'Hagbart, opère par des moyens funestes une rupture entre celui-ci et les princes danois. Après avoir vaincu ses agresseurs, Hagbart se rend, dans un habit féminin, à la cour. Ici l'auteur dit qu'il n'a pas appris quel était proprement le but de cette visite; il est vrai, ajoute-t-il, que Saxo Danicus raconte plusieurs «faits téméraires», qu'Hagbart viola la fille du roi, qu'il fut pendu et que Signe, par amour de lui, se fit brûler avec toute sa maison. C'est à peu près

tout ce que dit Johannes Magnus de l'histoire émouvante des deux amants.

Le septième chapitre nous présente Alvilda, fille de Sivardus, roi des Goths. Dès son enfance elle est timide et tenue tellement à l'écart que personne n'a pu voir sa beauté, qui est merveilleuse. Son père la fait garder par des dragons et des serpents, et quiconque essaie de pénétrer chez elle, court le plus grand danger. Cependant Alfus réussit à tuer les monstres et demande la main d'Alvilda, récompense qu'elle-même trouve très justifiée pour une telle prouesse. Le père est prêt à consentir, mais la mère prétend que c'est une honte pour les femmes de se laisser prendre si facilement par les hommes, et qu'elles devraient plutôt suivre l'exemple des femmes de l'antiquité, plus inclines à sacrifier leur vie que leur chasteté. Alvilda trouve qu'elle a raison, et promet de ne jamais s'unir à un homme. Elle change son habit féminin contre les armes et son âme féminine en courage masculin, «et celle qui auparavant était une jeune fille purissime, devient un *viking* et surpasse ou égale les hommes en bravoure.» Elle se rend sur la mer gothique avec sa flotte et arrive dans un port où les vikings se sont rassemblés pour élire un chef. Leur choix tombe sur Alvilda. Sa renommée militaire pénètre jusqu'à Alfus, et il jure de la posséder ou de mourir. Après avoir parcouru toutes les mers, connu tous les dangers et éprouvé toutes les peines amoureuses, il la retrouve enfin dans les recoins extrêmes de la Finlande *(in extremis Fenningiae seu Finlandiae recessibus)* par un temps très froid de l'hiver — non pas applaudissant, à la manière féminine, à l'aspect de l'amant, mais secouant des lances au lieu de faire des signes d'amour, et se défendant d'une façon si entêtée qu'elle semble plutôt combattre pour sa chasteté que pour sa vie. Alfus cependant hisse le signal de trêve, et on arrive à avoir un entretien dans lequel l'ennemie si cruelle se change en une épouse charmante. De cette réunion naît ensuite la princesse Gyritha, seule survivante de la ligne royale.

J'ai signalé déjà le point essentiel où le récit de Johannes

Magnus diffère de celui de Saxo: la façon de raconter l'histoire d'Hagbart et de Signe. Mais il y a d'autres différences sensibles. Ainsi, quand Alfus poursuit le *viking* redoutable sur la mer gothique et jusqu'en Finlande, il ne se doute pas que ce héros est identique à Alvilda. Ses soldats s'étonnent fort des appas singuliers de tous ces jeunes gens contre lesquels ils combattent, mais c'est seulement quand un des amis d'Alfus, nommé Borcarus, a réussi à faire tomber le heaume de la tête d'Alvilda, que l'on s'aperçoit qu'on a affaire à des femmes et qu'on reconnaît leur chef. Borcarus s'écrie que c'est avec des baisers et non pas avec des armes qu'il faudrait combattre désormais, et les ennemies se rangent vite à cet avis. On voit qu'ici aussi notre drame est plus conforme au récit de Johannes Magnus: il ne se sert pas du tout du motif dramatique qu'amène l'ignorance d'Alfo au sujet de son adversaire, mais suit au contraire à peu près les vicissitudes de l'histoire amoureuse telles que Johannes Magnus les expose. Comme le récit de l'archevêque, notre pièce sent plus la renaissance que le moyen âge.

L'autre drame italien avec un sujet scandinave, auquel il a été fait allusion ci-dessus, est la tragédie du Tasse *Il rè Torrismondo*, parue à peu près cent ans avant l'*Alfo*, en 1587. Il a été démontré par un savant danois, M. E. Gigas, que cet ouvrage provient d'un mélange singulier d'éléments grecs et scandinaves, et que c'est le frère de notre Johannes, Olaus Magnus, qui a fourni ces derniers. [1] Son *Historia de gentibus septentrionalibus*, parue un an après l'histoire de son frère et traduite en italien en 1565, a été largement mise à contribution par le grand poète. Mais entre la tragédie de celui-ci et notre drame il n'existe presque aucune ressemblance. Le nom d'Alvilda, qu'on trouve aussi chez le Tasse, ne suffit pas pour constater une influence quelconque; quant à un

---

[1] Voy. E. Gigas, *En nordisk Tragedie af en italiensk Klassiker* (dans le recueil *Litteratur og Historie, Studier og Essays* I. Kjöbenhavn 1898, p. 128 ss).

trait qui paraît identique — l'envoyé changé en amoureux lui-même — il est assez fréquent dans la littérature populaire pour que notre auteur n'ait pas eu besoin de l'emprunter au Tasse.

Mais les deux pièces fournissent ensemble une preuve intéressante de la connaissance de la vieille littérature scandinave en Italie aux XVI-e et XVII-e siècles.

Werner Söderhjelm.

Mittelalterliche Sagenstoffe und byzantinischer Einfluss.

Der berühmte Litterarhistoriker, Prof. H. Schück in Uppsala, stellt in seiner Abhandlung über die Kultur des Mittelalters, welche er für das grosse Werk »Verdenskulturen» geschrieben hat, neue Theorien auf für die Geschichte der Sagenstoffe in der mittelalterlichen Litteratur des Westens. Wir teilen hier, mit des Verf.:s Erlaubnis, den betreffenden Abschnitt in Übersetzung mit.

Die neue epische Dichtung, welche der Periode der Kreuzzüge angehört, steht in grossem Abhängigkeitsverhältnis zum Orient. Die fehlerhafte Weise aber, in welcher der Satz formuliert worden, ist die Ursache, dass diese Tatsache in der letzten Zeit bestritten worden ist.

Um die Mitte des vorigen Jahrhunderts trat der berühmte Orientalist Benfey mit der Behauptung auf, der ganze abendländische Sagenschatz sei von dem Orient oder richtiger von Indien entlehnt. Durch die Parabeln der buddhistischen Prediger waren diese Sagen und Anekdoten einerseits nach der Mongolei und China, andererseits zu den Arabern gedrungen. Darauf waren Sammlungen derselben, oft durch jüdische Zwischenstufen, ins Lateinische übersetzt und durch die christlichen Exempelprediger des Mittelalters über ganz Europa verbreitet worden.

Diese Theorie ist nun durchaus als unrichtig erwiesen. Europa hat ebenso lange wie Indien Sagen gehabt — denn

Sagen sind bei allen Völkern vorhanden — und schon ehe die orientalischen Exempelmagazine im 13. Jahrhundert ins Lateinische übertragen worden waren, verbreiteten die Prediger des Mittelalters dieselben Anekdoten. Dazu kommt noch, abgesehen von dieser Tatsache, dass die Ähnlichkeit der Predigerexempel des Orients mit denen des Abendlandes keineswegs die Ähnlichkeit der eigentlichen Sagen des Orients mit denen des Abendlandes erklärt, denn solche kommen in den Exempeln beinahe nie vor. Die Beziehungen zwischen dem Orient und dem Occident sind also nicht auf diesem Gebiete zu suchen.

Überhaupt dürfte man bezweifeln, dass die direkten Verbindungen besonders lebhaft gewesen seien. In Spanien und Süditalien lebten wohl die Christen und Sarazenen friedlich neben einander, und wenigstens in wissenschaftlicher Hinsicht hat dies recht starke Spuren hinterlassen. In der eigentlichen schönen Litteratur sind dieselben aber verhältnismässig selten. Und in dem heiligen Lande standen die Muselmänner und Christen als Feinde einander gegenüber. Der geistige Austausch zwischen ihnen scheint ein sehr geringer gewesen zu sein.

Es gab aber ein Volk, teils orientalischen, teils abendländischen Ursprungs; und das waren die Byzantiner. Sie waren Christen wie die Franzosen und die Italiener, und im Ganzen waren die bürgerlichen Verhältnisse bei ihnen den europäischen ziemlich gleich. Diejenigen Kreuzfahrer und Pilger, welche sich nach dem Orient einschifften, standen die ganze Zeit in den nächsten Beziehungen zu diesen Griechen und mussten also in hohem Grade von der höheren, trotz ihrer Überlegenheit in gewissen Punkten, doch wesentlich auf derselben Grundlage wie die abendländische ruhenden byzantinischen Kultur beeinflusst werden. Der orientalische Einfluss, den man in der mittelalterlichen Litteratur des Abendlandes hat nachweisen wollen, ist also meines Erachtens fast ausschliesslich ein byzantinischer, und die rein orientalischen Motive, welche aufgenommen worden sind, sind mit aller Wahrscheinlichkeit in der Regel durch byzantinische

Zwischenstufen nach Europa gelangt. Es ist aber äusserst wahrscheinlich, dass die Orientalen Vieles, welchem man orientalischen Ursprung zugeschrieben hat, — z. B. Schiffersagen wie die Reisen Sinbads — den Griechen entlehnt haben. Die Araber waren Karawanenhändler, keine Seeleute, wogegen die Griechen stets, seit der ältesten Zeit ein Seevolk mit Seehandel gewesen ist.

Ein schwacher Einfluss des Orients macht sich schon vor der Zeit der Kreuzzüge bemerkbar; so in der Tiersage, in welcher der Löwe der König unter den Tieren ist, und in der Rolle, die der Orient überhaupt in der älteren epischen Dichtung spielt. Aber zugleich legt diese Dichtung eine erstaunliche Unwissenheit hinsichtlich des Morgenlandes an den Tag. Man braucht kein Gewicht darauf zu legen, dass Karl der Grosse in der Tat nie einen Kreuzzug gegen die Sarazenen in Spanien unternahm, wie es die *Chanson de Roland* berichtet; aber die hier geschilderten Muselmänner sind reine Fantasiefiguren, Teufel in menschlicher Gestalt, die nicht in entferntestem Grade der Wirklichkeit entsprechen. Durch heimkehrende Pilger war das Interesse für die Wunderwelt des Orients geweckt worden, aber irgend welche Kenntnisse von Land, Volk und Kultur besass man nicht. Charakteristisch genug stand man noch im 13. Jahrhundert auf keinem im eigentlichen Sinne höheren Standpunkt, und selbst die Gedichte dieser Zeit verraten dieselbe grobe Unkenntnis der muselmännischen Welt — eine Tatsache, welche deutlich gegen einen lebhafteren Kulturaustausch spricht.

Dagegen zeigt eine andere alte Chanson de geste, *Voyage de Charlemagne,* mit welcher Bewunderung und mit welchem schlecht verborgenem Neid die ungebildeten abendländischen Pilger zu der byzantinischen Kultur emporsahen. Mit dieser Kultur, nicht mit der rein orientalischen, traten sie auch durch die Kreuzzüge in nahe Verbindung, und die Folge war ein starker Einfluss auf die abendländische Epik.

Die byzantinische Litteratur ging zwar nicht verloren; wir besitzen davon eine Menge historischer und theologischer Werke. Aber aus leicht erklärbaren Gründen sind im Ganzen

nur solche Werke erhalten, welche während der türkischen Zeit in den Klöstern eine Freistätte gefunden hatten. Ritterromane und Liebesgeschichten waren keine für die Mönche geeignete Lektüre, und unbedeutende Reste ausgenommen, ist diese Litteratur verloren gegangen. Mit anderen Worten: eben die Litteratur, welche auf die ritterlichen Kreuzfahrer einwirkte, ist verloren -- glücklicherweise aber nicht vollständig, denn durch litteraturhistorische Kombinationen können wir uns ein ziemlich genaues Bild dieser byzantinischen Unterhaltungslitteratur machen.

Aus dem antiken Griechenland hatten die Byzantiner eine Menge von Sagen geerbt, von denen viele sich bis auf uns erhalten haben und als neugriechische Volkssagen aufgezeichnet worden sind. Dergleichen hörten sowohl die Kreuzfahrer als die Vikinger, und sie trugen sie weiter. Als Beispiel kann die bekannte Sage von Theseus angeführt werden, welcher nach Kreta zog um das Untier Minotaurus zu bekämpfen. Auf Zakynthos ist diese Sage als eine neugriechische Volkssage wiedergefunden worden. Dieselbe kehrt aber in dem französischen Tristanroman wieder: der von dem Untier verlangte Tribut von jungen Mädchen und Knaben, der Kampf des Helden gegen das Untier auf einer Insel und schliesslich die verwechselten Segel. In demselben Romane begegnen wir auch vielen anderen griechischen Sagen, der von dem Sohne Pelops', der von Perseus und der von dem Vogel, welcher in den Schoss des Königs einen wunderkleinen Schuh fallen lässt – in dem Tristanromane ein goldenes Frauenhaar — der ihn so entzückt, dass er dessen unbekannte Besitzerin aufzusuchen und sie zum Weibe zu nehmen beschliesst (d. i. die Cendrillon-Sage, zuerst von Aelianus von der griechischen Hetäre Rhodope erzählt).

Eine Sagenart war immer in Griechenland sehr beliebt gewesen — die Schiffersage, wunderbare Erzählungen von den Abenteuern der Seefahrer in fremden Ländern. Schon an der Schwelle der griechischen Litteratur haben wir ein Epos, das wesentlich auf der Grundlage solcher Schiffersagen ruht — die Odyssée — obgleich diese Sagen nunmehr nur

in der Form vorhanden sind, welche sie, nachdem sie mit der Heldendichtung vom Untergange Trojas kombiniert worden sind, erhalten haben. Eine ebenfalls sehr alte Sammlung von Schiffersagen hatte zum Mittelpunkt eine andere epische Tradition: die Sage vom Argonautenzug; diese Reiseschilderung lebte unter allen Perioden der griechischen Litteratur fort, denn noch während der ptolemäischen Zeit trat sie in einer Folge von Reiseromanen auf, teils philosophischen Inhalts, mit einem der volkstümlichen Schiffersage entlehnten Rahmen, teils in Werken, welche mehr den Charakter von Unterhaltungslektüre haben. Der wichtigste war der Roman, welcher von dem Zuge Alexanders des Grossen nach Indien entstand, und den die Tradition ohne Grund Alexanders Waffenbruder Kallisthenes zuschrieb. Diese Reisesagen wanderten aus dem hellenisierten Ägypten nach dem Nachbarlande Arabien über, wo sie in einer späteren Zeit in der bekannten Sammlung »die Reisen des Seemannes Sinbad» auftauchen; der Alexanderroman selbst wurde aus dem Griechischen ins Lateinische übertragen und später fleissig in allen europäischen Kultursprachen bearbeitet.

Aber von der litterarischen Einwirkung eines bestimmten griechischen Romanes abgesehen, hat die rein nationale griechische Schiffersage eine grosse Bedeutung für die Litteratur des 12. Jahrhunderts. Dies ist auch ganz natürlich. Mit solchen Sagen ergötzten nämlich die griechischen Schiffer die Kreuzfahrer, wenn diese auf ihren Schiffen nach dem heiligen Lande fuhren. Nehmen wir ein deutsches Spielmannsgedicht wie Herzog Ernst, so ist dessen ganze letzte Abteilung nur eine Sammlung orientalischer Reiseabenteuer, und in der gesamten Spielmannsdichtung des 12. Jahrhunderts spielt die »Reise» eine hervorragende Rolle.

Aber die Griechen besassen auch einen wirklichen Roman, von dem sich manche Reste aus der spätantiken Zeit erhalten haben. Dieser spätantike Roman lebte in Byzanz während des ganzen Mittelalters fort; die alten Romane wurden abgeschrieben und neue in demselben Stile gedichtet. Der Inhalt ist ziemlich einfach. Zwei junge Leute sehen sich

zufällig und verlieben sich beim ersten Anblick sterblich in einander, aber nicht mit dieser stark sensuellen Liebe, der wir sonst in der lyrischen und elegischen Dichtung begegnen. Ihre Erotik ist, wenn auch nicht keusch, so wenigstens pretiös, farblos und konventionell, ungefähr wie die, der wir in den Pastoralen einer späteren Zeit — den Nachkommen des griechischen Romans — begegnen. Eine gewisse Ähnlichkeit mit der provenzalischen Erotik ist auch zu bemerken; vielleicht ist der griechische Roman nicht ohne Einfluss auf dieselbe gewesen. Von einem ungünstigen Schicksale werden die Liebenden von einander getrennt. Ihn wirft der Zufall hierhin, sie dorthin; sie erleben die sonderbarsten Abenteuer, aber halten getreu an ihrer Liebe fest, bis sie schliesslich glücklich vereinigt werden.

Es war dieser byzantinische Roman von im Harem gefangenen Prinzessinnen, von getreuer Liebe, von Entkleidungen und wunderbaren Reiseabenteuern, welchen die Kreuzfahrer am Ende des 11. Jahrhunderts kennen lernten und den sie nachzubilden suchten. Von diesem griechischen Roman sind auch die Spielmannsgedichte und »Romans» des 12. und 13. Jahrhunderts mehr oder weniger beeinflusst ... So ist Hersog Ernst wesentlich nur eine Umarbeitung griechischer Schiffersagen, und Salmon und Morolt ist eine im Ganzen nur wenig veränderte Bearbeitung eines griechischen, von den Byzantinern allerdings einer jüdischen oder arabischen Volkssage entnommenen Romans. Aber auch im übrigen ist der Schauplatz der Mehrzahl dieser Gedichte Konstantinopel oder der Orient, das Reiseabenteuer spielt eine grosse Rolle, Verkleidungen und Haremsgeschichten sind beliebte Motive, und alle sind sie meines Erachtens mehr oder weniger von dem byzantinischen Romane beeinflusst. In jedem Falle ist es dieser, der der Spielmannsdichtung ihr eigentliches Gepräge verleiht.

Henrik Schück.

Die Vertretung des schwedischen (spirantischen) *γ* im Finnischen.

Das spirantische *γ* (bei Noreen *gh*, *ʒ*) kam im Schwedischen noch c. 1700 vor. Dieser entweder palatale oder velare Laut hat in den alten schwedischen Lehnwörtern des Finnischen eine sehr bunte Vertretung erhalten.

Es entspricht ihm

a. *h* in den Wörtern

1. *maha* venter, alvus, abdomen; Bauch (Renvall)[1] = aschw. maghi; vgl. magha sot, magha värker (Söderwall).

2. *saha* serra; Säge = aschw. sagh; vgl. sagha sägen.

3. *traaha|ta* (lies: *trāhata,* Inf., Stamm: *trāhā*), *rāhata* schleppen, ziehen, mit Mühe nach sich schleppen = aschw. dragha, trahere, ducere. Das Wort, das in Satakunta und Tavastland vorkommt, ist im Finnischen jungen Datums, wie der lange Vokal der ersten Silbe beweist. Es wird kaum früher als c. 1500 entlehnt worden sein.

4. *luha* tribularium, area l. pavimentum triturae; Dreschtenne. Diese Form kommt meines Wissens nur in einigen tavastländischen Dialekten vor. Im Schwedischen lautete das Original loghe «Dreschtenne» und dasselbe ist auf ein älteres loe zurückzuführen. *γ (gh)* kann dialektisch schon c. 1300 in diesem Worte entwickelt worden sein. S. Noreen, Altschw. Gr. § 273, 279. Die verbreiteten finnischen *luva* und *luuva* sind vielleicht auf die alten schwedischen Formen mit *v* zurückzuführen. In der Übersetzung des Neuen Testamentes von Mikael Agricola Luga|nsa Luc. 3:17, Luua|han Weisut ia Ennustoxet 120 a.

---

[1] Die Namen Juslenius, Renvall, Söderwall bedeuten die Wörterbücher von denselben Autoren: Daniel Juslenius, Suomalaisen Sana-Lugun Coetus 1745, Gustavus Renvall, Lexicon Linguæ Finnicæ 1826, K. F. Söderwall Ordbok öfver svenska medeltids-språket 1884–1906. Die altschwedischen Formen habe ich immer nach Söderwall und die Bedeutungen der finnischen Wörter nach Renvall gegeben.

5. ? *vihki|ä*, Praes. *vihi|n* sacro ritu quid sancio e. c. jungo conjuges, inauguro novum templum, consecro sacerdotes novitios etc.; einweihen, ein Ehepaar trauen. *Wihki*, Gen. *wihin* ritus consecrationis; Einweihungs l. Trauungsform. *Wihki-sanat* formula inaugurationis; *on wihillä* est sub consecratione. Auch im Wotischen *vihči* < *vihki*, Imperf., Virittäjä I, S. 149. Das Original ist wohl aschw. wighia (wighilse). Vgl. Thomsen Indflydelse S. 160. Das lautliche Verhältnis der Wörter ist jedoch etwas dunkel. Es wäre im Finnischen eine Form *vīhi*, *vīhin* zu erwarten. Es ist möglich, dass diese frühere Form ihr *k* analogisch nach Formen wie *pyyhin*, *pyyhkiä (pyhkiä)* erhalten hat (*ī* > *i* scheint auf einem finnischen Lautgesetz zu beruhen; vgl. Nom. *riihi*, ~ Part. *rihtä; tuohi (< tōhi)* ~ *tohta* etc. Auch können solche eigentümliche Lauterscheinungen wie *haamu* ~ *hahmo*, *raakila* ~ *rahkila*, *huomata* (< **hōmata)* ~ *hohmata* u. s. w. hier erwähnt werden (Also: *vīki|ä* ~ *vihki|ä*).

b. *v* in den Wörtern

6. *krouvi* caupona, popina; Bierschenke, Krug; *krouvari* caupo; Krüger = aschw. krogher, krogha hus, kroghare. Agricola, Se Wsi Testamenti (1548) Colmeen|krouwi|jn Apost. 28:15.

7. *touvi* rudens in navibus, funis crassior; Tau, Seil, e. c. *ankkuri-touvi*. Vgl. schw. tåg dass.

8. *touvata* sich mit dem Ellbogen durchdrängen, kommen. Dieses Wort kommt nicht in gedruckten lexikalischen Quellen vor. Ich habe es in West-Finnland gehört. In Gesetzübersetzung von Martti (1548) sisälle touauat mahan (lies: sisälle touvaavat maahan) Kaupan asian kaari 6 = schw. (in)tåga.

9. *vuovi*, *vouvi*, *voovi* statera, libra, lanx; Wage; *vuovata*, *vouvata*, *voovata* libro, pondero; wiegen. Vgl. schw. våg, aschw. vagh.

10. *vuovata*, *voovata* (Frekv. *vuovaella*) audeo, periculum facio; wagen = aschw. vagha (auch vogha, zum ersten Mal J. 1509) 1) våga, utsätta för fara, sätta på spel 2) våga, våga företaga, drista sig till. Agricola, Se Wsi Testamenti Vorrede woga.

11. *vuovari, vuoveri, vooveri, suoveri* affinis, levir; Schwager = aschw. svagher (auch swoger, schon im J. 1408).[1]

12. *porvari* incola urbis, juris oppidani, municeps; Bürger = aschw. borghar(e). In den Büchern Agricolas borghari, porghari, burghari. Bei Juslenius Borwari.

13. *Porvoo* die Stadt Borgå = schw. Borgå (< Borghå). Bei Juslenius Borwon caupungi.

c. Es ist verloren gegangen in den Wörtern

14. *hela* (od. *helaa*) festum Finnorum solemne, ante sacra Christiana, tempore verno, noctu circa ignem sacrum (*hela-walkia*) in loco herbido l. nemoroso, cursu lusorio (*hiippa*), potando, saltando etc. celebrari solitum, idque, ut videtur, in honorem dei silvestris *Tapio*, ad promovendum venatum faustum l. ad avertenda mala a feris rapacibus pecudi inferri solita æstate subsequente; nächtliches Frühlingsfest der Altfinnen: unde hodie restat *hela-walkia* ignis non ex silice sed ex lignis duabus vi confricatis elicitus (al. *kitkan walkia*), nec non *hela-tuorstai* dies adscensionis Christi, circa tempus festi pristini incidens; Himmelfährtstag *hela*, *helaa* = aschw. *hälgha*, *helgha*; z. B. *hälgha Thoorsdagh*, *helgha Thorsdagh* = Kristi himmelsfärdsdag; *hälgha kors dagher* etc.

15. *heluntai* (dialektisch auch *helūntai*, *hellūntai*, *helluntai*) festum Pentecostes; Pfingsten. Vgl. agotl. helgudagar Pfingsten, helghudaga vica Schlyter Corpus Juris VII 20:3. Schon bei Agricola Heluntai.

16. *tiu (tivu)* icas, viginti; Stiege. Vgl. aschw. tiughu (tyghu?). Vgl. *riuku* ~ *rivun* (< * *riγun* od. **riuγun*).

17. *Kreu* (< **Kreγu*). Ein in Südwest-Finnland oft vorkommender Gutsname. Vgl. Gregorius.

---

[1] In der älteren finnischen Litteratur habe ich noch ein später verschwundenes schwedisches Lehnwort gefunden: *trūvata*; Agricola Se Wsi Testamenti: aia, wathi, t r u u a, lööpi ia rangaitze; Gesetzübersetzung von Martti, Suomen kielen muistomerkkejä II, S. 5.: Ei mahda yxikän häneldä läniä t r u u a t a eli pytä. Das Original des finnischen Wortes, dem dasselbe der Form und Bedeutung nach entspricht, ist aschw. þruga (auch truffua; truffwa J. 1510).

Sehr oft sind die schwedischen Lehnwörter analogisch dem alten finnischen Stufenwechsel k ~ γ angepasst worden; z. B. *urku* ~ *urun* (oder *urut* ~ *urkujen*), bei Agricola wrgo|illa Rucouskiria 60 a, vrguis in Psaltars Vorrede = aschw. orgha (auch vrgha), orgho leker, viþ vrgho sang etc. Dasselbe kann man auch von den älteren Lehnwörtern der finnischen Sprache konstatieren.

Die meisten im Vorigen aufgezählten Beispiele gehören der Zeit vor 1500 an — es heisst, zu der Zeit, wo das spirantische γ noch sowohl im Schwedischen wie im Finnischen (nämlich in dem südwestlichen Dialekt, der auch wohl die Mehrzahl der Entlehnungen ins Finnische vermittelt hat) vorhanden war. Diese Beispiele können also den Charakter und die Beschaffenheit der damaligen spirantischen Laute beleuchten. Wir dürfen auf Grund des vorliegenden Materials einige interessante Schlussfolgerungen machen.

Das spirantische velare γ des Schwedischen hat auf das finnische Ohr einen verschiedenartigen Eindruck gemacht als der in ähnlichen Fällen vorkommende palatale Laut des Finnischen. Das *h* der finnischen Sprache ist und war zwischen Vokalen stimmhaft. Darum war *h* (neben γ) der einzige Laut, womit man das schwedische γ substituieren konnte. Ein velares γ und spirantisches stimmhaftes *h* (z. B. in den Wörtern *raha*, *tahra*) sind auch einander sehr ähnlich. Die Verschiedenheit der Artikulationsstelle kann hier keine grosse Rolle spielen, der Hauptunterschied liegt darin, dass die Stärke des Luftstromes nicht gleich ist.

Nach einem labialen Laute (labialem *a ŏ ŭ*) war γ im Schwedischen labialisiert. Es ist auch dialektisch schon c. 1350 in ein halbvokalisches *w* verwandelt. S. Noreen Altschw. Gr. § 279. Die finnischen Wörter mit *v (uv)* können entweder auf diejenigen mit *w* oder diejenigen mit γ zurückgehen. Wenn γ auszusetzen ist, können wir im Finnischen eine Entwickelung vom γ zu *v (w)* aufweisen; z. B. *hauvin (< *hauγin ~ hauki)*, *louve (~ loukeen)*, *kauvan (~ kaukana)*, *leuvan (~ leukana)* etc. Eigentümlich ist das Wort *porvari*. Es wäre im Finnischen eigentlich *porari (porāri)*

zu erwarten. Vielleicht ist γ auch in diesem Worte nach einem *o(r)* labialisiert gewesen. Es ist auch zu bemerken, dass das finnische *uv* im Schwedischen mit dem spirantischen γ substituiert ist, nämlich in Ortsnamen *Nagu* und *Sagu* (früher Saghu, Naghu), finnisch *Sauvo*, *Nauvo*. Es ist jedoch hervorzuheben, dass die meisten Fälle mit *v (uv)* ursprünglich niederdeutsche Lehnwörter sind und es spricht für die Formen mit *v*. (Nach der Mitteilung von Prof. H. Pipping).

Die unter c aufgezählten Beispiele sind sehr interessant: dem schwedischen γ entspricht auch im Finnischen die regelmässige Fortsetzung des finnischen γ-Lautes. *hela* und *helā (hellā)* sind mit solchen Formen wie *jalan* und *jalān (jallaan)* des Fusses, bei Agricola ialghan (lies *jalγan*) zu vergleichen; Nom. *helka* (Tavastland) ist analogisch nach *jalka (jalan, jalān : jalka = helan, helān : x; x = helka)* gebildet worden. Ebenso ist *heluntai, helūntai, (hellūntai)* mit solchen Formen wie *alun, alūn (allūn)* nach Agricola alghun (lies: *alγun*) zu vergleichen; das schriftsprachliche *helluntai* (in der früheren Schriftsprache *heluntai*) hat seine geminata *l* durch Volksetymologie erhalten. Es sei auch erwähnt, dass das ursprüngliche finnische γ im Schwedischen durch γ vertreten ist, so in Ortsnamen *Pargas* (früher Parghas); das finnische Original **Parγainen*, **Parγais-* (jetzt lautgesetzlich *Parainen, (Parais-)*.

Auch in den Wörtern *tiu* und *Kreu* ist *v* (< γ) lautgesetzlich verschwunden (*tivu* kommt noch dialektisch vor), wie ich schon früher bewiesen habe. S. Suomen lounaismurteiden äännehistoria II, S. 175.

Heikki Ojansuu.

Besprechungen.

Karl Brugmann und ***August Leskien***. *Zur Kritik der künstlichen Weltsprachen.* Strassburg. Karl J. Trübner. 1907. 38 S.

In dieser Zeit, wo die Begeisterung für die Idee einer künstlichen Weltsprache fast überall in hellen Flammen lodert und die

Zahl ihrer mehr oder weniger kritiklosen Anhänger im steten Zuwachs begriffen ist, hört man recht gerne das nüchterne Urteil des Fachmanns über das Wesen und die Aussichten der internationalen Kunstsprache.

Bekanntlich haben die Philologen — wenn man von einzelnen Ausnahmen, wie dem bekannten Romanisten Hugo Schuchardt, absieht — dem Gedanken an eine künstliche Hilfssprache, wenn auch nicht immer ablehnend so doch interesselos gegenüber gestanden. Um so eifriger haben aber statt dessen die Laien für die Idee Propaganda gemacht und diese hat neuerdings durch den weltbekannten Leipziger Chemieprofessor Wilhelm Ostwald ihren Gipfel erreicht. Von den vielen künstlichen Weltsprachen, die in den letzten Jahrzehnten wie Pilze nach dem Regen aufgewachsen sind, hat das vom Warschauer Arzt Zamenhof fabrizierte Esperanto zur Zeit offenbar den grössten Erfolg. Die Zahl der Anhänger soll sich heute auf einige Millionen belaufen und vom nächsten Jahre ab wird das Esperanto in Frankreich im öffentlichen Unterricht einen Platz finden. Da es also mit der Idee jetzt ernst zu werden scheint und der Gedanke wirklich in Praxis umgesetzt wird, ist es auch Zeit, dass die Philologen aus ihrer Gleichgültigkeit heraustreten — denn sie müssen doch trotz allem hier als Sachverständige betrachtet werden.

So hat denn die Königl. Sächsische Gesellschaft der Wissenschaften zwei von ihren Mitgliedern aufgefordert ein Gutachten in dieser Sache abzugeben und daraus ist die vorliegende Schrift hervorgegangen. Sie zerfällt in zwei Abschnitte: im ersten behandelt Brugmann die neuesten Weltsprachprojekte, im zweiten unterwirft Leskien speziell das Esperanto einer kritischen Betrachtung.

Nachdem Brugmann zuerst darauf hingewiesen, wie das natürlichste Mittel zur internationalen Verständigung — irgend eine von den heutigen Kultursprachen — an der Eifersucht der einzelnen Nationen strandet und wie eine schon vorhandene tote Sprache (das Latein) heutzutage auch keine Aussichten hat zum internationalen Verständigungsmittel erhoben zu werden, geht er zu den künstlichen Sprachen über, von denen man sich jetzt das Heil verspricht. Es fragt sich zunächst, wie der Zweck der Hülfssprache definiert werden soll. Und darauf lautet die Antwort der internationalen Weltsprachendelegation: »Sie muss ebensowohl den Bedürfnissen des täglichen Lebens, wie den Zwecken des Handels und Verkehrs, wie endlich auch den Aufgaben der Wissenschaft zu dienen im Stande sein.« In Bezug auf den ersten Fall hat Ostwald in seiner Broschüre einige Beispiele gegeben, wo die internationale Sprache aus der Verlegenheit helfen würde. Brug-

mann bemerkt dazu, dass in den erwähnten Fällen — es handelt sich um einen Kragenkauf und um eine Erkrankung im fremden Lande — ein viel leichteres Mittel zur gegenseitigen Verständigung als das Esperanto — in der Gebärdensprache besteht. — In der Wissenschaft würde die künstliche Sprache das Übel nicht vermindern, sondern nur vergrössern; denn der Gelehrte hätte doch von der nun einmal existierenden fremdsprachlichen Fachlitteratur Kenntnis zu nehmen und müsste dazu noch die neue Sprache lernen. Dagegen könnte die internationale Sprache auf dem Gebiete des Handels wirklich gute Dienste leisten, obgleich hier zu befürchten wäre, dass der strebsame Kaufmann auch noch die Landessprache lernen wird, wodurch er vor anderen einen Vorsprung erreicht. Insofern die künstliche Sprache auf gewisse engere Sphären, wie etwa gerade die kaufmännische beschränkt bleibt, könnte man sie noch gelten lassen; auch im schriftlichen Verkehr, meint Brugmann, würde sie sich vielleicht nützlich erweisen. Aber über diesen engen Rahmen hinaus dürfte man nicht streben. Im Vergleich mit den heutigen Fremdsprachen fehlt den Kunstsprachen jede Tradition. Würde man auf die Kenntnis der ersteren zu Gunsten der letzteren verzichten, ginge erstens der Bildungswert verloren, der schon in jenen Sprachen selbst steckt, zweitens aber auch der ästhetische Genuss beim Lesen der Litteratur, denn ein Autor, der etwa seine Werke in Esperanto schreiben möchte, würde nie sein Eigenstes und Bestes geben können.

Aber es ist noch eins zu bedenken, sobald die Idee wirklich als in die Praxis umgesetzt gedacht wird. Jeder, der die Sprachgeschichte beobachtet hat, weiss, dass die Sprache immerfort Wandlungen ausgesetzt ist, die einerseits in Entstehung von dialektischen Abweichungen, andererseits in der Aufhebung derselben durch regen Verkehr bestehen. Wenn nun in einem Lande neben der Nationalsprache noch eine andere gesprochen wird, entsteht eine gegenseitige Beeinflussung der beiden, die sog. «Sprachmischung». Ist es nun zu glauben, dass das Esperanto dieses Schicksal vermeiden könnte? Dies kann umsoweniger der Fall sein, da es das Machwerk eines einzelnen Individuums ist und folglich im Sprachschatz, Phrasäologie usw. nicht so fertig ist, dass die verschiedenen Benutzer desselben zu ihm in das richtige Verhältnis eintreten können. Wenn demnach vorauszusehen ist, dass in den verschiedenen Ländern neue Ausdrücke, Bilder usw. in die Weltsprache Eingang finden und diese also der Differenzierung zum Opfer fällt, dann ist auch das Schicksal des Esperanto besiegelt. Denn für die lebendige Fremdsprache findet man die nötige Richtschnur und Norm bei dem Volke wo sie als einheimische Sprache gesprochen wird, die künstliche Sprache schwebt aber in der Luft,

ihr fehlt jede Norm. Es ist demnach vorauszusehen, dass das Esperanto gerade an demselben Hindernis scheitert wie vor zwanzig Jahren das Volapük, mit dessen Geschichte es übrigens auch andere gemeinsame Züge hat.

In der «Kritik des Esperanto» behandelt Leskien in aller Kürze zuerst die Laute, dann die Worte und Wortformen und schliesslich die syntaktischen Verhältnisse und zeigt dabei wie ungeschickt und ganz ohne irgend welche Kenntnisse des Wesens derjenigen Sprachen, aus denen das Material geholt ist, der Warschauer Arzt sein Mixtum compositum bereitet hat. So hat er z. B. ohne irgendwelche zwingende Gründe Lautverbindungen gewählt, die den Deutschen, andere wieder, die den Franzosen und den Engländern höchst unbequem sind. Bei der Regelung des Wortmaterials und der Wortformen herrscht oft eine Willkür, die schwer zu verstehen ist. In den syntaktischen Verhältnissen sind manchmal ganz überflüssige Unterscheidungen erfunden usw. Zum Schluss bemerkt Leskien inbezug auf die vielgepriesene Leichtigkeit des Erlernens dieser Sprache, dass er recht viele Sprachen — darunter auch manche schwierige — erlernt hat, dass aber zu seiner Überraschung das Esperanto ihm sehr schwer wurde.

Im vorhergehenden habe ich den Inhalt der kleinen Broschüre von Brugmann und Leskien in den Hauptzügen wiederzugeben versucht. Die beiden Artikel sind ganz gemeinverständlich in glänzendem Stil geschrieben. Natürlich können alle Für und Wider wegen des geringen Umfangs der Schrift nicht zur Sprache gebracht werden und die Schwächen der künstlichen Sprachen ebenso wie die Angriffe auf dieselben sind oft nur durch die charakteristischsten Züge angedeudet worden. Aber ich denke, dass das was darin vorgebracht wird schon genügt um viele Anhänger des Esperanto zum ernstlichen Nachdenken zu bringen.

Besonders empfehle ich die Schrift auch den Esperantisten in unserem Lande.

H. Suolahti.

Oiva Joh. Tallgren, *La Gaya ó Consonantes de Pero Guillén de Segovia, manuscrito inédito del siglo XV. I. Estudios sobre la Gaya de Segovia. Capítulos de introducción á una edición crítica.* Thèse de doctorat. Helsingfors 1907. X + 92 pag. in - 4°.

Comme le titre de l'ouvrage le dit déjà, nous avons ici affaire à l'introduction d'une édition critique du volumineux dictionnaire des rimes espagnol, composé en 1475 par Pero Guillén de Segovia. Cette introduction n'est cependant pas

complète : il y manque une partie des monographies phonétiques promises et tout le chapitre qui traitera de la conjugaison. Telle qu'elle est, cette introduction suffit pourtant à nous donner une idée claire de la composition de la *Gaya de Segovia* et à nous faire connaître une bonne partie des richesses linguistiques de ce curieux *rimario,* qui, lorsqu'il sera publié en entier, ajoutera notablement à nos connaissances de la prononciation et du lexique de l'espagnol de la seconde moitié du XV:e siècle.

L'ouvrage de M. Tallgren est divisé en six chapitres. Dans le premier, l'auteur nous indique la place de la *Gaya* parmi les œuvres analogues du moyen âge, à commencer par *Lo Donatz proensals* de Uc Faidit (pas: Faiditz). Le second chapitre traite de Pero Guillén et de la date précise de la *Gaya.* Le troisième est consacré à la description minutieuse du ms. qui contient la *Gaya* (ms. Madrid, Bibl. Nac., no. 10065) et de sa copie incomplète (ms. Madrid, Bibl. Nac., no. 12994). Dans le quatrième, l'auteur passe en revue toutes les particularités paléographiques et orthographiques du ms. principal qui peuvent contribuer à la compréhension du texte souvent corrompu. Le cinquième chapitre. le plus important de tous, donne une analyse critique du plan du dictionnaire. M. T., grâce à un examen minutieux des rimes, y montre ce qu'il faut considérer comme appartenant à l'original et ce qu'il faut attribuer au copiste. Le sixième chapitre, enfin, contient une monographie phonétique sur le rôle de *ç* et de *z* dans la *Gaya.*

Tout ce travail est fait très consciencieusement et avec une bonne méthode, et l'auteur s'y montre excellent hispaniste. Malheureusement, le nombre des mots difficiles dont il n'a pas réussi à trouver l'étymologie reste encore considérable, et dans la partie phonologique de son ouvrage il a dû laisser aussi bien des points inexpliqués. Somme toute, la thèse de M. T. est une contribution très importante à l'histoire de l'espagnol, et fait attendre avec impatience la publication de l'édition critique de la *Gaya de Segovia.*

J'ajouterai ci-dessous quelques remarques de détail. — Chap. III, §§ 13—14 : Malgré toute l'attention que l'auteur a apportée à la répartition des cahiers et à l'étude des filigranes, il ne semble pas y avoir pleinement réussi. Ainsi, la feuille 44 n'a pas dû appartenir à un cahier précédent perdu, puisque, dans ce cas, la feuille correspondante ne pourrait guère totalement manquer. Sans avoir vu le ms., je suis porté à croire que la feuille 88, qui est la dernière d'un cahier, est précisément cette feuille correspondante, et que les feuilles 45—87, qui forment plusieurs cahiers, ont été placées dans le pli de la feuille double 44 + 88. J'ajoute que

l'examen des filigranes montre que le premier cahier à partir de la feuille 56 a dû contenir 14 (et non pas 12) feuilles, puisque, sans cela, on aurait un filigrane sur chaque moitié de la feuille double 58 + 65 et que les feuilles doubles 56 + 67 et 59 + 64 resteraient sans filigranes. — Chap. IV, § 44: Je considérerais la distinction entre *u* et *v* comme purement paléographique. — Chap. V, § 5: M. T. dit qùe, dans le *rimario*, Pero Guillén place d'ordinaire *ll* avant *l*. L'inspection de la copie de la *Gaya*, faite par M. T., m'a montré que l'ordre alphabétique de ces deux signes typographiques est le même dans la *Gaya* que dans l'espagnol moderne. — § 6: Je me demande si les signes *s*, *s/n* et *n*, ou peut-être plutôt *s*, *s/u* et *u*, ne servent pas à indiquer de quelque façon l'espèce des mots (*s* = substantif, *u* = verbe) qui font partie du groupe de rimes en question, mais j'avoue m'être heurté, dans mes essais de vérification, à beaucoup de difficultés, même en attribuant à *s* la valeur de tout ce qui n'est pas «verbe». Les nombreuses contradictions, par rapport à ces signes, entre le premier index *(Los Prinçipios)* et le dictionnaire montrent que la signification n'en était nullement claire au copiste du ms. 10065. — § 41: Les formes *laura -e -o* pourraient provenir d'un verbe *laurar*, équivalant à *laurear*. Dans aucun cas labrum (voy. l'*Errata*) n'a pu donner *lauro*, puisque même le groupe roman *br* s'est conservé dans *labrar* (< laborare). — Je doute que operam ait pu donner *hueura*; ce mot pourrait être quelque nom propre. — § 49: *Manojo* remonte à *manuculum; cf. Körting no. 5925. — *Rajar* pourrait venir de *radulare, malgré le port. *rachar*, puisque port. *mocho* < mutilum. — *Pujar* ne saurait, à cause de la voyelle *u*, remonter à un *poddiare fort problématique. — § 50: *Entroxar*, *atroxar* remontent à un lat. vulg. *trussiare, comme fr. *trousser* à *trussare (gr. θύρσος). — § 57: Est-ce que *enuelesar* n'est pas tiré de *velesa* (cf. fr. *empoisonner*)? — § 88b: *Vaïna*, en regard de *vayna*, ne me semble pas pouvoir venir de vagina. — § 112 et note 2: *Moxón* pourrait venir de *muscionem (cat. *moxó*; cf. Körting no. 6403) et désigner quelque espèce d'oiseau, ou plutôt de mustionem (it. *moscione*, ivrogne; cf. Körting no. 6415). [1] — § 119: La bonne prononciation de *requestar* est sans *u* (étym. requaesitare); l'orthographe *recuestar* provient d'une confusion avec *recuesta* < re-costa. — Chap. VI, § 10: L'étym. surdum > *çurdo* me paraît impossible à cause de l'*u* bref du

[1] Cette dernière étymologie m'a été proposée par M. T. lui-même, qui a trouvé dans le *Vocabulista* de Pedro de Alcalá le mot *moxon* traduit par un mot arabe (*'árif a xaréb*) qui désigne un «buveur de vin». Cf. aussi dans le *Dicc.* de l'Académie, 13-e éd., *mojón* 2, «catavinos».

mot latin. Peut-être *çurdo* vient-il de absūrdum (voy. *Zs. f. rom. Phil.*, VII, 125); mais aussi ce dernier mot avait probablement un *u* bref (voy. Marx, *Hülfsb.*[3]) — § 11: Je doute fort du développement scy > *ç* (cf. *faxa* < fascia). Je chercherais donc d'autres étymologies pour *açada, açadón, açolar* (cf. fr. *acier*), *façaleja, haça* et *meço.* — *Torçon* < tortionem. — § 12: Je ne puis croire à *goço* < *gustium (cf. *regoxa* chap. V, § 50). Comme gaudium a donné *gozo* (cf. § 28), on pourrait penser à *guttium, dérivé de gutta. — § 14: *Verguença* a dû subir l'influence du suffixe -ontia; cf. *Sigüença* < Segontia. Verecundia a donné régulièrement *vergonha* en port. — § 24: Je ne crois pas que *çarzo* ait rien à faire avec le verbe *çurzir.* C'est peut-être le mot moderne *zarzo* (Tolh.). — § 37: *Palazin* est probablement le même mot que a. fr. *palasin*, «palatin», ou bien *palasin*, «paralysie».

A. Wallensköld.

Artur Långfors, *Li Regres Nostre Dame, par Huon le Roi de Cambrai, publié d'après tous les manuscrits connus.* Thèse de doctorat. Helsingfors 1907. CXLVII + 212 pag. in-8°.

Jusqu'à présent *Li Regres Nostre Dame* de Huon le Roi de Cambrai n'était guère connu que par les extraits donnés par M. Andresen (*Zs. f. rom. Phil.*, XXII, p. 49 et suiv.) d'après le ms. Paris, Bibl. nat., f. fr. 12471. M. Långfors nous donne maintenant une édition critique du poème (276 strophes) d'après les quinze mss. connus, dont un (Paris, Bibl. nat., f. fr. 24436) n'avait été signalé comme contenant le *Regret* ni par M. Paul Meyer dans les *Notices et Extraits des manuscrits,* XXXIV, 1, p. 248, ni par M. Naetebus dans son ouvrage intitulé *Die nicht-lyrischen Strophenformen des Altfranzösischen.* Parmi les autres mss. il faut mentionner le ms. Rennes, Bibl. munic. 593, que M. Naetebus avait donné à part (XXXVI, 64), tout en supposant qu'il ne s'agissait que du *Regret Nostre Dame.*

Dans la très savante Introduction de son ouvrage M. L. discute d'une manière détaillée différentes questions se rattachant à la publication du poème de Huon le Roi de Cambrai, et je ne puis, pour ma part, qu'approuver les conclusions auxquelles est arrivé M. L. Ainsi, l'éditeur a certainement raison quand il émet l'opinion que les strophes données deux fois par le ms. Paris, Bibl. nat., f. fr. 12471 (= C), d'abord dans le *Regret* et puis dans le *Dit du cors,* ont été empruntées par celui-ci à celui-là et non *vice versa.* Ensuite, M. L. signale le fait intéressant que la légende connue de *L'ange et l'ermite* a été utilisée par Huon le

Roi de Cambrai pour l'histoire de la pauvre femme charitable, qui est contenue dans les strophes 238—267. Enfin, quant à la date de l'ouvrage, M. L. la fixe à «un certain temps après 1244, mais avant 1248» (p. CXLI). Or, comme Geufroi de Paris a compilé le *Regret* pour sa *Bible des .VII. estaz du monde*, il faut, avec l'auteur, admettre que la *Bible* de Geufroi de Paris est postérieure à l'année 1243, date donnée par l'unique [1] manuscrit, et je serais tout porté à applaudir à l'hypothèse très prudemment exprimée par M. L. (p. CXLII, n. 2) que la *Bible* date de 1263 et que la mention de l'année 1243 dans le ms. est due à une simple erreur de copiste («XL» pour «LX»).

Outre la langue de Huon le Roi de Cambrai, M. L. étudie longuement la langue picarde du ms. C, qui a servi de base au texte critique, ainsi que la langue bourguignonne d'un autre ms. important, le ms. Paris, Bibl. nat., nouv. acq. fr. 10034 (D), et il donne en outre, dans sa *Description des manuscrits*, des renseignements détaillés sur le dialecte et la graphie de deux autres mss., le ms. Turin, Bibl. de l'Université LV, 32 (A2), détruit dans le grand incendie qui dévasta cette bibliothèque dans la nuit du 25 au 26 janvier 1904 (dialecte wallon), et le ms. Cheltenham, Bibl. Phillipps 6664 (B4, dialecte messin).

Après le texte critique, il y a, outre des *Notes*, rédigées avec beaucoup de jugement, et un *Glossaire* des mots rares, accompagné d'une *Liste des noms de personnes et de lieux*, un *Appendice* contenant la partie de la *Bible* de Geufroi de Paris que celui-ci a empruntée au *Regret*, à l'exception toutefois des passages déjà publiés par M. Andresen.

Dans ce qui précède, j'ai déjà eu l'occasion de me prononcer sur les mérites de certaines parties de la dissertation de M. L. Il ne me reste qu'à dire que, d'un bout à l'autre, l'ouvrage produit une impression extrêmement favorable. C'est donc une contribution très précieuse aux ouvrages critiques relatifs à la littérature religieuse du moyen âge.

Pour les détails, notamment pour la restitution du texte critique, je ne suis pas toujours de l'avis de l'éditeur, mais il s'agit alors le plus souvent d'alternatives d'égale valeur critique. Ce n'est que fort rarement que M. L. se trompe effectivement ou émet une hypothèse tout-à-fait invraisemblable. J'indiquerai ci-dessous quelques cas erronés ou douteux. [2]

---

[1] M. Suchier vient de signaler (*Zs f. rom. Phil.*, XXXI, 627) un second ms. (incomplet) de la *Bible* de Geufroi de Paris.

[2] Parmi les fautes d'impression ou de plume que j'ai observées je me bornerai à signaler les plus importantes: P. VII, n. 3, lisez: *Rom.*, XVIII, 219. — P. L, n. 1, lisez: Meyer-Lübke, *Gramm.*, II, § 104. — P. LXXXVI,

P. XXVII, l. 7: Dans *ies* il n'y a pas de diphtongaison d'un *e* ouvert en syllabe *fermée*; aussi la forme *ies* n'est-elle pas particulièrement wallonne. Cf. Suchier, *Voy. ton.*, p. 82. — P. LI: La graphie et la prononciation *tramble* se rencontrent, quoique assez rarement, dans des textes picards; voy. H. Haase, *Das Verhalten der pik. und wall. Denkmäler des MA. in Bezug auf a und e vor ged. n* (1880), pp. 17, 20, 28 et 38. — P. LV, l. 9: Fausse étymologie: *claus* ⟨ claves, au lieu de ⟨ clavos; voy. aussi p. LXII, l. 8. — Même page: Le mot *pautre* («étain»), auquel correspond l'it. *peltro* (avec *e* ouvert) et qui s'écrit le plus souvent *peautre* ou *piautre*, ainsi que l'autre mot *pautre* («balle du grain»), dont la graphie *peautre* ou *piautre* est également très commune, semblent bien attester la rime *-au-* (⟨ -ĭl): *-iau-* (⟨ -ĕl-) aussi pour le *Regret*. *Fautrer* doit être un dérivé de *fautre;* cf. Körting, *Lat.-rom. Wb.*[2] no. 3760. — P. LIX-LX: Par une erreur facilement explicable, vu le système graphique peu ordinaire employé dans le *Dictionnaire général*, M. L. attribue à ce dictionnaire les étymologies croccia et parochia avec un *o* fermé. — P. LXI: L'éditeur dit catégoriquement que *goleuse* n'a pas existé. Il y a cependant dans Godefroy un exemple tiré de Rutebuef où *goleuze* rime avec *Tholeuze*. — P. LXIX, l. 14: Le pluriel *fil* (⟨ filii) a originairement un *l* mouillé tout aussi bien que le rég. sing. *fil* (ou *peril*, *escil*). Puisque, en général, un *l* mouillé final devient dental, il n'y a aucune nécessité d'admettre avec M. Foerster (*Cligés*, éd. 1884, p. LXXI) un développement direct filii ⟩ filī ⟩ *fil*. — P. C, l. 3: L'*e* de *melins* provient d'un *o* ouvert (mŏlinum). — P. 35, str. 46, v. 7: Au lieu de *s'ensence* il faut lire *s'en sence*, subj. du verbe *soi sentir; sence* est donc à ranger à côté de *sormonce* 67 9, et de *arge* 52 2. Il faut par conséquent supprimer *ensencier* au Glossaire. — P. 38, str. 52, v. 11: Un subj. analogique *se paigne* (de *soi pener*) est peu probable, et l'on s'attendrait plutôt à la construction *el service Diu*. Il faut lire *se praigne* («s'adonner») ou bien (comme

---

n. 1, l. 2, lisez: PREMIERS. — P. XCII, l. 15, lisez: au cas régime. — P. CXXXII, note, l. 1 d'en bas, lisez: *Rom.* XXXV, 47. — P. 7, var., l. 1 d'en bas, lisez: *B4* (et non: *D4*). — P. 8, var., str. 8, v. 8, ajoutez: cor *F1* (cf. p. XXVII). — P. 14, var., l. 3, lisez: *16 et 26*. — P. 15, var.: Le ms. *H* donne également la str. 18. — P. 16, var., str 19, v. 6: La leçon «souffrir d.» est aussi dans *H* (cf. p. XLII, l. 1 d'en bas). — P. 53, var., str. 83, v. 9, lisez: grant. — P. 72, var., str. 128, ajoutez: 4 Engloutir *C* (cf. p. XLIV, l. 9 d'en bas). — P. 85, str. 156, v. 2, lisez: gaitie. — P. 109, var., str. 206, v. 9, lisez: *D* (et non: *C2*); cf. p. XLVI, l 18. — P. 110, var., str. 209, v. 6, lisez: Ne revestir d'un g. *C2* (cf. p. XLVII, l. 7), et effacez la variante de *D*. — P. 133, str. 254, v. 10, lisez: Que vous. — P. 135, str. 258, v. 2, lisez: De ce. — P. 144, var., str. 276, lisez: 2 (et non: 4) — P. 150, note 41, 4, lisez: K lit *a euls en monte*.

me l'a proposé l'éditeur lui-même) *s'empaigne* («s'appliquer»). — P. 57, str. 92: Il vaudrait mieux lire au v. 5 *envieus* et au v. 12 *anuieus*. — P. 57, str. 93, v. 7: Il faut lire *saces* (cf. 206 5). — P. 60, str. 101, v. 1: Au lieu du sing. *Hons* il vaudrait sans doute mieux lire *Vous*. — P. 68, str. 118, v. 9: Au lieu de *ne ermine* il faut imprimer *n'ermine*. — P. 69, str. 122, v. 11: Il y a tout lieu de corriger *a tant* en *a tart* (cf. aux *Notes*). — P. 119, str. 228, v. 4: Pour *avoient* il faut plutôt lire *veoient*. — P. 128, str. 246, v. 5: Pourquoi *s'apoie* et non *s'apuie?* — P. 131, str. 251, v. 12: La leçon de D est préférable, car le sens demande le masc. *lui* (=*nostre seignor*). — P. 137, str. 262, v. 4: L'accord des mss. D et H parle en faveur de la leçon *a poi de dras*. — P. 143, str. 273, v. 6: *Covoitise* est à corriger en *coverture* (: - *ure*), «dissimulation». — P 148, note **6** 1 et 9. Le second *reprouver* a peut-être le sens de «prouver de nouveau». — P. 148, note **10** 11: Après l'article de M. Foerster (*Zs. f. rom. Phil.*, *XXXI*, 608), paru après l'ouvrage de M. L., il ne semble guère permis de croire à l'existence du «verbe» *estraier*. — P. 157, note **94** 2: Il y a ici une certaine confusion: la forme *escro*, pour laquelle, d'ailleurs, Godefroy ne donne pas d'exemple, est sous *escroe* 1, «écrou». — P. 161, note **104** 1: Je comprends: «Les chanoines se font moines». — P. 164, note **141** 9: Il faut se rappeler que *oies* (⟨ a u d i a t i s) ne s'emploie qu'à l'impératif, où cette forme est souvent remplacée par l'ind. *oez* (mais pas dans C.) — P. 167, note **187** 2 et 9: Le second *dist* pourrait être le parfait. — P. 170, note **242** 10: *Mais* n'est nullement à sa place. Il faut interpréter: «Ma maison est tout encombrée; il y a là beaucoup de paquets, et une foule de marchands y viendront encore ce soir». — P. 171, note **276** 5: Je réponds décidément «non»: *qu'* est pronom relatif et a pour antécédent *la virge*. — P. 200: *decoivre*. Le sens est plutôt ici: «accuser, convaincre». — P. 204: Il aurait fallu mentionner *meloquin* 188 4, puisque Godefroy ne donne pas cette graphie sous *Molequin*. — P. 205: *ploier* Le sens de «broder» est impossible avec un régime personnel. Le passage me reste obscur.

M. Långfors, qui a déjà publié, d'une manière fort satisfaisante, l'*Ave Maria* de Huon le Roi de Cambrai (*Mémoires de la Société néo-philologique à Helsingfors,* t. IV, pp. 319—362), nous promet prochainement (en collaboration avec M. W. Söderhjelm) une édition de la *Vie de saint Quentin* de Huon le Roi de Cambrai, ainsi qu'une édition de deux versions du *Dit du cors*.

A. Wallensköld.

***Solmu Nyström**, Deutsches Lesebuch für den Anfangsunterricht.* 137 S. + Grammatik und Wörterverzeichnis 89 S. Werner Söderström osakeyhtiö, Borgå. Preis 2:75 Fmk.

Die neuen Gedanken, welche in den letzten Jahrzehnten einen gewaltigen Umschwung im ganzen Unterrichtswesen hervorriefen, haben auch für den Sprachunterricht weitreichende Folgen gehabt. Das interesselose Einpauken der Grammatik und die Übersetzung aus der Muttersprache beginnen immer mehr aus den Schulen zu verschwinden. Die Unterrichtsmethode ist vielseitiger, anregender, für den Schüler angenehmer geworden. Aber die Berechtigung dieser Methode, die mit dem etwas unbestimmten Namen «Reformmethode» bezeichnet wird, liegt nicht nur in den angedeuteten Vorzügen. Noch wichtiger ist, dass die Sprachpsychologie dieselbe als das richtige Verfahren erweist, indem sie zeigt, dass alles Erlernen von Sprachen annähernd in derselben Weise geschehen muss wie das Erlernen der Muttersprache — den Ausgangspunkt soll eben die gesprochene Sprache liefern.

Die vielen Lehrbücher, welche im Auslande nach der Reformmethode ausgearbeitet worden sind, haben teilweise auch in unseren Schulen Eingang gefunden, wenigstens weiss ich, dass das bekannte deutsche Elementarbuch von Alge in einigen Schulen mit Erfolg gebraucht worden ist. Dass ja gerade im Elementarunterricht der Schwerpunkt der neuen Methode liegt, ist natürlich ohne weiteres einleuchtend. An einem einheimischen Elementarbuch für den deutschsprachlichen Reformunterricht hat es bei uns aber leider gefehlt. Und ein ausländisches, wenn auch noch so gutes Lehrbuch, kann nur selten ein einheimisches vollständig ersetzen, da dieses mit genauer Kenntnis der eigentümlichen Verhältnisse des Landes und des Volkes und mit Rücksicht auf dieselben ausgearbeitet wird.

Das vorliegende Elementarbuch von dem einheimischen Verfasser kommt daher einem wirklichen Bedürfnis entgegen und wird wohl von den Lehrern und Lehrerinnen der deutschen Sprache mit Genugtuung begrüsst werden. Wenn ich recht urteile, so hat der Verf. sein Buch für die zwei ersten Unterrichtsjahre bestimmt, und demgemäss die hundert Lesestücke desselben in vier Abschnitte eingeteilt, so dass jeder Abschnitt ungefähr ein Semester in Anspruch nehmen wird.

Wenn man nicht von Hörensagen wüsste, dass der Verf. ein sehr geschickter Lehrer ist, so würde diese seine Erstlingsarbeit davon Zeugnis ablegen.

Die Wahl der einzelnen Lesestücke muss als eine sehr glückliche bezeichnet werden. Teilweise sind es Anekdoten und

kleine Erzählungen, die anderen Lesebüchern entnommen sind, teilweise hübsche Märchen von Grimm und anderen Erzählern, teilweise endlich sind sie das Eigentum des Verfassers selbst und diese verdienen eine ganz besondere Anerkennung. Aus welcher Quelle sie aber auch geschöpft sein mögen, alle haben sie den gemeinsamen Vorzug, dass der Text einfach, klar und durchsichtig ist — was für den Elementarunterricht viel bedeutet. Der Verf. erweist sich als besonders vertraut mit der Vorstellungswelt seiner kleinen Leser und mit wahrer Freude merkt man sich einzelne Züge die von äusserst feiner Beobachtung der Kinderpsychologie zeugen. Dass der Humor zu seinem Rechte kommt, versteht sich hier von selbst. Ausser dem oft schon an sich recht humoristischen Inhalt manches Lesestückes hat der Verf. noch hie und da einen mit dem Titel «Humoristisches» versehenen kleinen Witz hinzugefügt. In dieser Beziehung ist des guten eher zu viel als zu wenig gegeben. Das Lesestück Nr. 25 wäre m. E. besser ausgeblieben, denn das Wortspiel mit dem Adj. «ledig» leuchtet dem finnischen — etwa 12—13 jährigen — Schüler nicht so unmittelbar ein, wie ein Witz tun müsste. Aus demselben Grunde hätte ich auch die übrigens ziemlich naseweise Antwort des kleinen Emil in Nr. 8 ausgeschieden. — Auch die Illustrationen, unter welchen die von Herrn von Essen gezeichneten besonders hervorzuheben sind, tragen manchmal ein humoristisches Gepräge. «Die Familie Lehmann in der Sommerfrische» wirkt aber doch zu sehr als Karrikatur. Doch habe ich im Prinzip nichts dagegen einzuwenden, dass der Verf. den ernsten Eindruck eines Adjektivparadigmas durch ein Bild mildern will, wo alle die zu flektierenden »schwarzen Katzen» wirklich vor den Augen des Schülers erscheinen.

Es liegt in dem Plan des Buches, nur langsam und allmählich von dem Leichteren zum Schwierigeren fortzuschreiten. Vorsichtig sollen die Schüler aus dem ihnen durch die nächste Umgebung gebotenen Anschauungs- und Wortvorrat weiter geführt werden. Dasselbe gilt auch von der Grammatik, deren Feind der Verf. durchaus nicht zu sein scheint. In einem besonderen Hefte, wo die Worte der einzelnen Lesestücke nebst Übersetzung mitgeteilt werden, findet sich auch ein Abriss der Formenlehre, welcher im Anschluss an die bekannte Grammatik von Lindelöf und Öhquist ausgearbeitet ist. Durch Hinweise auf die Paradigmen hat der Verf. angedeutet, in welcher Reihenfolge die einzelnen Teile der Grammatik behandelt werden sollten. Aber die Frage, ob diese Folge immer die richtige ist, möchte ich nicht unbedingt bejahen. Ich weiss natürlich ebenso gut wie jeder andere, dass inbezug auf das Leichte und Schwere der subjektiven Willkür ein recht weiter Spielraum bleibt. Doch

möchte ich die Anmerkung machen dass im Anfang mit dem geringen Wortvorrat zu rasch operiert wird. Auch sehe ich nicht recht ein, wie sich der Verf. das Erlernen der einzelnen Kasusformen von Substantiven und Pronomina gedacht hat; es scheint mir aber, als ob diese Substantiv- und Pronominalformen neben einander erlernt werden sollten, was ich nicht empfehlen möchte. Übrigens kommt die Reihe an den Dativ doch etwas spät, nachdem vorher schon eine Anzahl starker Verbformen und Präteritopraesentia bekannt gemacht worden sind. Die Worte *Bedienter* in Nr. 13 und *Beamter* in Nr. 39 setzen die Kenntnis der Adjektivdeklination voraus und hätten daher erst später vorkommen dürfen. Ob es richtig ist das Pronomen *kein* im Anschluss an den Artikel sofort im zweiten Lesestück zur Sprache zu bringen, das möchte ich bezweifeln, denn der Gebrauch des Pronomens im Deutschen findet keine direkte Parallele im Finnischen. Wenigstens hätte der Verf. zuerst einige Mustersätze mit der Negationspartikel *nicht* geben können. Ich könnte noch weiter fortfahren, allein es ist eine missliche Sache, ein bestimmtes Urteil auszusprechen, bevor man das Buch in dem Unterricht gebraucht hat. Die Erfahrung ist hier der beste Ratgeber und es ist zu hoffen, dass die Lehrer, welche das Buch benutzen, gerade in dieser Beziehung ihre Erfahrungen dem Verfasser mitteilen werden für die künftigen Auflagen, deren das Buch sicher viele erleben wird. Auch wäre zu erwägen, ob etwa zu viel Syntaktisches in den Rahmen des Elementarunterrichts gezogen worden ist.

Dadurch, dass die Lesestücke — die natürlich als Grundlage von Sprechübungen dienen sollen — oft recht fragmentarisch sind und nur aus Mustersätzen bestehen, ist dem Lehrer viel Gelegenheit zur selbständigen Arbeit gegeben. Wenn also hiermit die Aufgabe des Lehrers erschwert wird, so wird sie doch andererseits im wesentlichen Grade erleichtert durch die Winke und Ratschläge die der Verf. nach den Wörterverzeichnissen in besonderen kleinen Abschnitten erteilt. Denn hier giebt er wirklich sein Bestes. Diese Andeutungen inbezug darauf, wie die Lesestücke behandelt werden müssen, zeugen von Erfahrung und reifem Urteil. Lehrer und Schüler stehen hier in lebhafter Wechselwirkung miteinander, der Letztere übernimmt sogar unter Umständen die Rolle des Ersteren. Frei von aller Steifheit erscheint das Verhältnis des Lehrers zu seinem Schüler. Es wird Aritmethik und Geographie getrieben, kleine Lieder werden gesungen — ja auch das Kommando bei Turnübungen soll dem fremdsprachlichen Unterricht zu Gute kommen. Einzelne Erzählungen und Anekdoten hat der Verf. sehr hübsch zu kleinen Schauspielen verwandelt, damit sie von den Schülern gespielt würden. Aufsätze werden

im Anschluss an die angedeutete Disposition geschrieben, die Gouinschen Satzreihen kommen hie und da zur Anwendung — kurzum, der Unterricht soll sehr vielseitig sein.

Das Elementarbuch ist nicht auf die strenge Reformmethode beschränkt — die Wörter sind mit der betreffenden Übersetzung in der Muttersprache versehen. Für die finnische Übersetzung sind nicht immer die besten Ausdrücke gebraucht: *(neste)- läntti* (S. 43), *kisälli* (S. 74) pro *sälli, roikutella* (S. 74), *piisata* (S. 74) sind etwas vulgäre Ausdrücke; *mennä sunnuntaina* (S. 49) und *tiiliskivi* (S. 54) dürften nur dialektisch vorkommen. Die Übersetzung von *haben* mit *olla jollakin* ist nicht gelungen, auch nicht *Eingang* = *paikka, josta mennään sisälle, Einfahrtstür* = *ovi, josta ajetaan sisälle*, vgl. damit *Zugang* = *sisäänkäytävä*. Zu loben ist die Art bei einzelnen Worten und Ausdrücken auf die Gegensätze oder verwandte Begriffe aufmerksam zu machen. Dadurch gewinnt man eine gute Assoziationsstütze. Bei *drucken* hätte auf *drückcn* verwiesen werden können und umgekehrt, beim Ausdruck *eine Schule besuchen* wäre *in die Schule gehen* heranzuziehen. Dagegen ist wohl der Hinweis auf *Nadel* bei *Nagel* überflüssig. Im Wörterverzeichnis zum Stück 39 wo von Schulen die Rede ist, könnte *Hochschule* einen Platz haben, auch wohl *Volkshochschule*, dagegen hätte der Verf. sich den hierzu erforderlichen Raum durch etwas weniger ausführliche Aufzählung der Bartarten (S. 59) erkaufen können. Die Worte *Pastor* und *Pfarrer* (S. 56 u. 78) sind nicht deutlich erklärt; dabei könnte auf das Wort *Priester* (nicht = Schwed. *prest*) hingewiesen werden. S. 78 ist der Artikel vor *Gott* zu tilgen oder mit Klammern zu versehen. — In der Grammatik habe ich ein Beispiel von solchen Adjektiven vermisst, die ihren Komparativ und Superlativ nicht mit Umlaut bilden. Das Pronomen *derselbe* könnte gerne mit einem Akzentzeichen auf dem zweiten Kompositionsglied versehen sein; viele Lehrer heben den Akzent nicht scharf genug hervor und so kommt es, dass man noch recht oft die falsche Akzentuierung von Studenten an der Universität hört. — Im Lesestück Nr. 45 hat der Verf. vielleicht den Imperativ in Partizipialform «hereinspaziert» übersehen, der nur Verwirrung hervorruft. Überflüssig ist auch die veraltete Anredeform «Ihr» in Nr. 75.

Dem Verleger möchte ich den Rat geben, die Exemplare des Wörterverzeichnisses der nächsten Auflage einbinden zu lassen. Geheftete Lehrbücher dürften wenigstens für Knabenschulen überhaupt nicht vorkommen.

H. Suolahti.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 27. April 1907, bei welcher Sitzung der Vorstand und 15 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Professor *Jos. Mandelstam* hielt einen Vortrag über das «Ästhetische an der Schriftsprache», wo er zu erklären versuchte, worin das Ästhetische in der Sprache eines Dichters wirklich bestehe, was eigentlich ein Wort, eine Ausdrucksweise schön mache. Prof. M. hob die Unmöglichkeit hervor das Schöne zu bestimmen; es sei keine konstante Grösse, sondern verändere sich immer mit dem Geschmack und mit dem Milieu. Dies könne man auch hinsichtlich der Sprache beobachten. Eine Schreibweise die im Zeitalter Voltaires als unübertroffen angesehen wurde, fänden wir jetzt nicht mehr schön. Laute, deren Anhäufung in einigen Sprachen schön klingt, könnten in anderen Sprachen sogar einen hässlichen Eindruck machen. Was die einzelnen Wörter und Ausdrucksweisen betreffe, könne man jedoch als Ursache des mehr oder weniger ästhetischen Eindruckes, den sie machen, hauptsächlich die verschiedenen Associationen, die sie erwecken, ansehen. Auf diese Weise erkläre man auch z. B. den Umstand, dass die Wörter «Löwe» und «Leu», «Soldat» und «Krieger», «Hose» und «Beinkleider», obgleich sie denselben Begriff ausdrücken, nicht immer gleich schön sind und einander nicht ersetzen können. Im Grossen und Ganzen beruhe das Ästhetische an der Sprache also auf einer Ausbeutung der Gefühlswerte der Worte.

Prof. *A. Wallensköld* wollte hervorheben, dass Prof. M:s Auffassung des Einflusses des Geschmackes auf die Wahl der Wörter wohl in Bezug auf die Literatursprache richtig sei und dass man dort einen Ausdruck wählt, weil er «schöner» ist, dass aber solche Rücksichten in der gewöhnlichen, alltäglichen Rede kaum eine Rolle spielten.

Prof. *H. Pipping* meinte Prof. M. habe richtig den Kern der Sache getroffen, wenn er den speziellen Gebrauch gewisser Wörter durch die verschiedenartigen Associationen, die sie erwecken, erklärt. Der Gebrauch des einen Wortes für das andere wirke deshalb oft unschön, weil wir plötzlich aus einem Vorstellungskreis in einen anderen versetzt werden, einen plötzlichen Sprung von einer Stilart zur anderen machen.

§ 3.

Prof. *A. Wallensköld* referierte ein Buch von *Richard Schubert*: Probleme der historischen französischen Formenlehre. [1]

In fidem

Holger Petersen.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 28. September 1907, bei welcher Sitzung der Ehrenpräsident, der Vorstand und 16 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Der Vorsitzende, Prof. *A. Wallensköld*, eröffnete die Verhandlungen mit einer kürzeren Rede, worin er einen Rückblick auf das vergangene zwanzigste Wirksamkeitsjahr des Vereins warf, das ohne bedeutendere Ereignisse verflossen sei. Das Leben des Vereins sei nicht sehr aktiv gewesen, was in hohem Grade auf den jüngeren Mitgliedern des Vereins beruhe. Diese sollten eifriger als bisher an den Sitzungen auch aktiv teilnehmen und freiwillig Vorträge halten und neuerschienene Bücher dem Verein bekannt machen. Prof. W. sprach die Hoffnung aus, dass eine Veränderung zum Besseren in dieser Hinsicht eintreten werde. — Werfe man aber einen Blick auf unsere Universität und die philologischen Studien daselbst, so könne man einen neuen Schritt gegen das Ziel: spezielle Lehrstühle für alle die philologischen Zweige, die bei uns gepflegt werden, konstatieren. Dr. U. Lindelöf sei nämlich während des Lehrjahres zum a. o. Professor der englischen Philologie ernannt worden. — Im Mai 1907 sei zum ersten Male eine in der spanischen Sprache geschriebene akademische Abhandlung, welche einen Stoff aus der spanischen Philologie behandelte, zur

---

[1] Siehe N. M., 1907, S. 53.

öffentlichen Verteidigung vorgelegt worden. Hoffentlich würden bald die südromanischen Sprachen (bes. Spanisch und Italienisch) an unserer Universität durch einen speziellen Dozenten vertreten werden.

§ 2.

Das Protokoll der letzten Sitzung des Frühjahrssemesters wurde verlesen und geschlossen.

§ 3.

Als neue Mitglieder des Vereins wurden folgende Studierende der modernen Philologie vorgeschlagen und gewählt: Fräulein *Thyra Liljequist, Ellen v. Hertzen, Signe Grönmark, Wilhelmina Lundson* und Frau *Dagny Lunelund.*

§ 4.

Als Vorstand für das akademische Jahr 1907—1908 wurden gewählt: als erster Vorsitzender Prof. *A. Wallensköld,* als zweiter Vorsitzender anstatt des bisherigen zweiten Vorsitzenden Dr. H. Suolahti, der sich dieses Jahr im Auslande aufhält, Prof. *U. Lindelöf* und als Schriftführer und Kassenverwalter Mag. phil. *H. Petersen.* Als Revisoren wurden gewählt: Mag. phil. Fräulein *Maisi Stoltzenberg* und Mag. phil. *Edw. Järnström.*

§ 5.

Prof. *A. Wallensköld* machte die Mitglieder mit folgenden neuerschienenen Büchern bekannt: C. Voretzsch: «Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache». Dritte Auflage (Halle 1907). Ph. Aug. Becker: «Grundriss der altfranzösischen Literatur. I. Teil: Älteste Denkmäler. Nationale Heldendichtung» (Heidelberg 1907). Karl Quiehl: «Französische Aussprache und Sprachfertigkeit». Vierte, umgearbeitete Auflage (Marburg 1906). Phil. Rossmann: «Handbuch für einen Studienaufenthalt im französischen Sprachgebiet». Dritte umgearbeitete und bedeutend vermehrte Auflage von: «Ein Studienaufenthalt in Paris» (Marburg 1907). Axel Rosendahl: «Ein Lesebuch zur Einführung in die Kenntnis Deutschlands und seines geistigen Lebens». I—II (Helsingfors 1907). Solmu Nyström: «Deutsches Lesebuch für den Anfangsunterricht» (Borgå 1907).

§ 6.

Prof. *W. Söderhjelm* machte auf folgende Publikationen aufmerksam: L. Harcourt: «Deutsches Lesebuch für Ausländer nebst Grammatik und Übungen» (Marburg 1907). L. Weigert: «Untersuchungen zur spanischen Syntax auf Grund der Werke des Cervantes» (Berlin 1907). Curtius: «Der französische Aufsatz im deutschen Schulunterricht» (Leipzig 1907). O. Thiergen: «English Lessons» (Leipzig 1904). Zugleich wollte Prof. S. in Anschluss an die Aufforderung Prof. Wallenskölds die Pädagogen dringend auffordern Bücher, auch solche, die dem Verein nicht zugesandt werden, bei den Sitzungen zu besprechen.

§ 7.

Prof. *W. Söderhjelm* hielt einen Vortrag über das Drama eines unbekannten italienischen Verfassers vom Jahre 1686 «Alfo in Finlandia», indem er den Inhalt referierte und auf die Untersuchung der Quellen näher einging. [1]

In fidem:

Holger Petersen.

Jahresbericht des Neuphilologischen Vereins für das akademische Jahr 1906—1907.

Das zwanzigste Tätigkeitsjahr ist ebenso ruhig verflossen wie die vorigen. — Die Neuphilologischen Mitteilungen wurden auch dies Jahr in 8 Nummern herausgegeben und von dem Jahrgange 1907 sind schon zwei Doppelhefte gedruckt worden. Als Redakteur fungierte Dr. *H. Suolahti.* Die Zahl der Abonnenten für das Kalenderjahr 1907 beträgt ausser den Mitgliedern 78 Personen und die der ins Ausland geschickten Freiexemplare 62. Die Herausgabe der Zeitschrift ist wie die beiden letzten Jahre durch einen Beitrag von 500 Fmk. seitens der Universität unterstüzt worden.

Der Vorstand des Vereins war derselbe wie voriges Jahr: erster Vorsitzender Prof. *A. Wallensköld*, zweiter Vorsitzender Dr. *H. Suolahti*, Schriftführer Mag. phil. *H. Petersen.* — Die Anzahl der ordentlichen Mitglieder betrug 117, von denen 9 Neueinge-

---

[1] Siehe S. 77.

tretene. — Im Laufe des Jahres wurden 9 Sitzungen abgehalten, im Herbstsemester 4 und im Frühjahrssemester 5, die durchschnittlich von 16 Mitgliedern besucht worden sind. Bei denselben sind im Ganzen 9 Vorträge gehalten worden und Besprechungen neuerschienener Bücher regelmässig vorgekommen. Das Jahresfest wurde den 24. März gefeiert.

Helsingfors, den 19. Oktober 1907.

Holger Petersen.
Schriftführer des Neuphilologischen Vereins 1906—1907.

Eingesandte Litteratur.

Anna Curtius, Der französische Aufsatz im deutschen Schulunterricht. Eine Anleitung zur Gestaltung der freien schriftlichen Arbeiten im französischen Sprach- und Literaturunterricht. Leipzig, Dürr'sche Buchhandlung, 1907. VIII + 296 S. 8°. Preis: geh. 4 M., elegant gebunden 4 M. 80 Pf.

Daniel Fryklund, Les changements de signification des expressions de droite et de gauche dans les langues romanes et spécialement en français. Thèse pour le doctorat. Upsal 1907. 165 S. 8°.

L. Harcourt, Deutsches Lesebuch für Ausländer nebst Grammatik und Übungen. Marburg, N. G. Elwert, 1907. 220 S. 8°. Preis ?.

A. Klint, Svensk-tysk ordbok. Stockholm, Beijers bokförlagsaktiebolag, 1906. 978 + 32 S. 8°.

Axel Kock, Svensk ljudhistoria. Första delen. Lund, C. W. K. Gleerup, und Leipzig, Otto Harrassowitz, 1906. 504 S. 8°. Preis: Kr. 4:25 = M. 5.

Oscar Thiergen, English Lessons. Kurze praktische Anleitung zum raschen und sicheren Erlernen der englischen Sprache für den mündlichen und schriftlichen freien Gebrauch. Zweite Auflage. Leipzig, B. G. Teubner, 1904. (= Teubners kleine Sprachbücher: II. Englisch.) Preis: geb. M. 2:40.

Carl Voretzsch, Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache, zum Selbstunterricht für den Anfänger. Dritte Auflage. Halle a. S., Max Niemeyer, 1907. XVI + 306 S. 8°. Preis: Rmk. 5.

L. Weigert, Untersuchungen zur spanischen Syntax auf Grund der Werke des Cervantes. Berlin, Mayer & Müller, 1907. VIII + 241 S. 8°.

Schriftenaustausch.

Modern Language Notes. Vol. XXII. N:o 6.
Le Maître phonétique 1907. Mai-Août.
Bibliographia phonetica, 1907. N:o 5—9.

Mitteilungen.

Am 25. September wurde folgende von Mag. phil. *Artur Långfors* verfasste Dissertation öffentlich verteidigt: Li Regres Nostre Dame, par Huon le Roi de Cambrai, publié d'après tous les manuscrits connus. Helsingfors 1907. CXLVII + 212 S. 8°. Als Opponens fungierte Prof. A. Wallensköld.

Unter den «Périodiques» sind im Juli-Hefte der Romania unsere *Neuphilologische Mitteilungen,* Jahrg. 1905 u. 1906 in aller Kürze von *P. M(eyer)* besprochen worden.

Mag. phil. *Holger Petersen* wird eine Studie über die altfranzösischen Fassungen der Eustachius-Legende nebst Texten veröffentlichen.

Ausländische Adresse: Pension von Aster, Heinrichsweg 5, Blankenburg a. H.; empfohlen von Dr. K. S. Laurila, Åbo.

NEUPHILOLOGISCHE
• • MITTEILUNGEN

Herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsingfors.

Nr. 7/8	Acht Nummern jährlich. Preis: 4 Fmk direkt bei der Redaktion, 4: 30 durch die Post und 5 Fmk. durch die Buchhandlungen. Zahlende Mitglieder des Vereins erhalten das Blatt unentgeltlich. — Abonnementsbetrag, Beiträge, sowie Bücher zur Besprechung bittet man an die Redaktion (Adr. Prof. A. Wallensköld, Vestra Hamngatan 5) zu senden.	1907

Die Urheimat und die Kultur der Indogermanen.

H. Hirt: Die Indogermanen.

Seine vor einigen Jahren (1905) erschienene grossangelegte und wichtige Untersuchung über die «Waldbäume und Kulturpflanzen im germanischen Altertum» [1] leitet Prof. Joh. Hoops mit folgenden Worten ein: «Die philologische Forschung der letzten drei Jahrzehnte hat unter dem Zeichen der Sprachwissenschaft gestanden. Wenn auch noch eine Fülle sprachgeschichtlicher Probleme der Lösung harrt, so scheint es doch, dass die nächste Zukunft ausser der Literaturgeschichte vor allem der Altertumskunde gehören wird. Verschiedene gründliche Arbeiten liegen bereits vor, welche, auf den neuesten Ergebnissen der Prähistorie und Sprachwissenschaft aufbauend, bestimmte enger umgrenzte Gebiete erschöpfend behandeln.»

Wie hoch die prähistorische Altertumswissenschaft, besonders auch die indogermanische, tatsächlich schon entwickelt ist, davon giebt uns das seit etwa einem Jahr in zwei dicken Bänden vorliegende Werk von Prof. Herman Hirt: «Die Indogermanen, ihre Verbreitung, ihre Urheimat und ihre Kultur» ein eminentes Zeugnis ab. Die folgenden Be-

---

[1] Vgl. hierüber Neuphilolog. Mitteil. 1906, Nr. 7/8 S. 151 ff.

merkungen wollen die wichtigsten Ergebnisse der inhaltreichen Arbeit den hiesigen Lesern unserer «Mitteilungen» in Kürze andeuten und damit die Aufmerksamkeit auf ihre Bedeutung lenken. Denn das Hirtsche Werk verdient m. E. allgemeiner bekannt zu werden, um so mehr, als Hirt seinen Plan von allem Anfang an darauf gerichtet hat, «ein allgemein verständliches Buch» zu schreiben.

Das Werk zerfällt in drei Teile («Bücher»): I. Die indogermanischen Stämme, ihre Verbreitung und ihre Urheimat; II. Die Kultur der Indogermanen und der übrigen europäischen Stämme; III. Anmerkungen und Erläuterungen nebst Literaturverweisungen, welche letzteren also in der eigentlichen Darstellung aus praktischen Gründen vermieden worden sind. Unter den zahlreichen Einzelfragen, die in der Darstellung erörtert und teilweise beantwortet werden, sind es zwei grosse Hauptgedanken, von denen die ganze Arbeit beherrscht ist: die Erschliessung der Urheimat und die Erschliessung der wirtschaftlichen Kultur der Indogermanen. In seinem Versuch das viel umschriebene Urheimatproblem zu lösen behandelt Hirt zunächst die Frage nach den Ursprungsgebieten und Wanderungen der einzelnen europäischen Völker, auch der nichtindogermanischen (der Iberer in Spanien, der Ligurer in Südfrankreich und Norditalien, der Etrusker in Italien, der Urbewohner Griechenlands und Kleinasiens sowie der Finnen) und entwirft uns hiermit ein höchst anziehendes Gesamtbild der ethnographischen Verhältnisse Europas und der angrenzenden Teile Asiens. Nachdem er so darzustellen versucht hat, welche Sprachen dem indogermanischen Sprachstamme zuzurechnen seien, [1] sowie die Ver-

[1] Die Frage nach der Verwandtschaft der indogermanischen Sprachen mit anderen Sprachzweigen, zunächst mit den malayischen und den Kaukasus-Sprachen, wurde zuerst, freilich ohne Erfolg, von dem berühmten Sprachvergleicher *Franz Bopp* († 1867) aufgeworfen. In dieser Arbeit erörtert Hirt die Möglichkeit einer näheren Beziehung des indogermanischen Sprachstammes zu dem finnisch-ugrischen, einen Gedanken, der in der Tat schon im Jahre 1879 (von N. Anderson), zwar ohne genügende Begründung, ausgesprochen und neuerdings von dem bekannten englischen Sprachforscher *Henri Sweet* mit besonderer Wärme wieder aufgenommen wurde. «Und in der Tat» —

wandtschaftsverhältnisse der einzelnen indogermanischen Sprachen einer erneuerten gründlichen Prüfung unterzogen, hat er damit bereits gewisse negative und positive Gründe für die Bestimmung der Ursitze der Indogermanen gewonnen, welche dann im Zusammenhang mit den übrigen Argumenten näher besprochen werden.

Eine ältere Anschauung verlegt die Wiege der Indogermanen, wie bekannt, nach Asien. Seitdem man in Indien und Iran Sprachen gefunden hatte, die mit den europäischen eine unverkennbare Verwandtschaft aufwiesen, glaubte man, die sprachlichen Ähnlichkeiten setzten notwendigerweise eine asiatische Herkunft aller dieser Sprachen voraus. Die Indogermanen wären daher teils aus Indien, teils sogar aus Mesopotamien ausgewandert. Die Unmöglichkeit dieser Anschauung wurde aber bald eingesehen und die Aufmerksamkeit zunächst auf andere asiatische Gegenden gerichtet. Von allen scheinbaren Gründen, die man früher für die asiatische Urheimat vorgebracht hat, bleibe nach Hirts Ansicht nur *einer* übrig, der kritisch widerlegt zu werden verdiene: der von *Joh. Schmidt* versuchte Nachweis, dass das indogermanische Dezimalsystem einen Einfluss von Seiten des babylonischen Duodezimal- oder Sexagesimalsystems erfahren habe. Diese Einwirkung kann freilich nicht bestritten werden. Doch die babylonische Kultur ist so alt und bedeutend, dass eine Kulturströmung aus Babylon her auch sonst, vor allem auf dem Wege des Handels, Europa erreicht haben kann. Ja, wenn die Indogermanen wirklich einmal die Grenzgebiete Mesopotamiens bewohnt hätten, müsste die alte Babylon-

meint Hirt — «werden keinem, der sich vorurteilsfrei mit dem Finnischen beschäftigt, die auffallenden Ähnlichkeiten entgehen können, die sich zwischen diesem Idiom und unsrer Sprache zeigen.» «Ich stehe nicht an zu behaupten: Wenn man bei einer neu entdeckten Sprache solche Übereinstimmungen mit dem Indogermanischen fände, wie beim Finnischen, so würde jeder Sprachforscher sie für indogermanisch erklären. Trotzdem kann man sich täuschen und einigen äussern, direkt in die Augen springenden Ähnlichkeiten zu grossen Wert beimessen.» Es sei daher auf dem heutigen Stand der Sprachvergleichung nicht möglich, über die Verwandtschaft sicher zu urteilen.

kultur auf die der Indogermanen viel tiefer und weiter eingewirkt haben, als es wirklich der Fall gewesen zu sein scheint.

In den fünfziger Jahren des 19. Jahrhunderts erhoben sich die ersten Stimmen, die den Ursitz der Indogermanen in Europa suchen wollten. Mit wirklichen Gründen — die übrigens noch heute als durchaus richtig gelten — wird aber dieser Standpunkt zuerst von *R. G. Latham* in «Elements of Comparative philology» (London 1862) verfochten. Wenn wir zwei Zweige derselben Sprachklasse besitzen, die getrennt von einander sind, und von denen einer ein grösseres Gebiet hat und mehr Varietäten zeigt, während der andere geringern Umfang und grössere Homogenität besitzt, so ist anzunehmen, dass der letztere von dem erstern abstammt und nicht umgekehrt.» Man findet 8 oder 9 indogermanische Sprachen in Europa im allgemeinen auf einem zusammenhängenden Gebiet, eine einzige, das Arische — denn Indisch und Iranisch bilden nur einen Dialekt — in Asien getrennt davon. Unter diesen Umständen sei es — sagt Hirt — allerdings notwendig, die Arier aus Europa kommen zu lassen, so lange nicht starke Gründe dagegen sprechen. Solche Gründe seien aber nicht vorhanden.

Wie das Problem sich darnach entwickelt hat, erfährt man am besten aus der Übersicht bei *O. Schrader*, «Sprachvergleichung und Urgeschichte», S. 111 f. Hier begnüge ich mich, nur die heute geltenden Argumente in der Hirt'schen Fassung kurz anzudeuten.

Die Frage nach der indogermanischen Urheimat ist bei Hirt ein *geographisches* Problem, bei dessen Beantwortung, wie schon bemerkt wurde, vor allem die Wanderungen der einzelnen Stämme genau beobachtet werden. Grundlegende Bedeutung für die Frage hatten die Untersuchungen *Ratzels:* Der Ursprung und das Wandern der Völker geographisch betrachtet. 1. Zur Einleitung und Metodisches. 2. Geographische Prüfungen der Tatsachen über den Ursprung der Völker Europas (Ber. d. Kgl. Sächs. Ges. d. Wiss., 1898 u. 1900). Nach dieser Beweisführung sei die Urheimat der Indogermanen mit Notwendigkeit da zu suchen, wo die

grösste kompakte Masse sitzt. Das sei zunächst das ursprüngliche Gebiet der Kelten, der Germanen, der Litauer und der Slaven, d. h. das Gebiet von Nordfrankreich an über Deutschland nach Westrussland, ein Gebiet, das noch etwas eingeschränkt werden muss. Der Gedanke Schraders, dass die indogermanischen Völkerstämme in diese Gegenden aus der südrussischen Steppe erst eingewandert sein sollten, stosse auf unüberwindliche Schwierigkeiten, die sich aus der allgemeinen Natur der Völkerwanderungen ergäben. Kein Volk, das in historischer Zeit in der südrussischen Steppe gesessen hat, habe irgend welche Teile Europas seinem Sprachgebiete einverleiben können. Und dazu komme noch eine Mehrzahl schwerwiegender Bedenken anderer Art (s. II. Band S. 618 f.).

Von dem oben angedeuteten Gebiet, der grossen nordeuropäischen (nordostdeutschen) Tiefebene, liessen sich die Wanderungen und die Ausbreitung der Indogermanen auf das beste verstehen. Auf Grund der Verwandtschaftsverhältnisse der indogermanischen Sprachen untereinander — die Bedeutung der sprachlichen Beziehungen für die Bestimmung der ursprünglichen Wohnsitze der einzelnen indogermanischen Völker ist allgemein anerkannt — glaubt Hirt etwa folgendes Bild der Urheimat und der ersten Ausbreitung [1] der Indogermanen entwerfen zu können. Es sassen zu einer gewissen Zeit

1) die *Germanen* in Norddeutschland von der Weser bis zur Oder, in Schleswig-Holstein und in Südskandinavien;

2) westlich und südwestlich von ihnen die *Kelten,* die aus ihrer mutmasslichen Urheimat in Böhmen, Süddeutschland und Nordwestdeutschland frühzeitig nach Westen vorgestossen und nach Nordfrankreich, Spanien und Grossbritannien gelangt sind, um sich später immer mehr gegen die Alpen und nach Osten vorzuschieben;

3) zwischen Oder und Weichsel die *Illyrier,* die später nach Norditalien (die Veneter), Apulien, Kalabrien und nach der Balkanhalbinsel vordrangen;

[1] Vgl. die dem II. Bande beigelegte Karte IV.

4) in Böhmen die *Italiker* und

5) in Ungarn die *Hellenen,* ursprünglich freilich wohl nördlich der Karpathen. Die Urheimat dehnte sich also etwa von der Weser oder Elbe bis an die Weichsel. Nach Osten lässt sich die Ausdehnung dieser Stämme nur auf Grund éines Umstandes einigermassen bestimmen. Griechisch, Italisch, Keltisch, Germanisch besitzen eine gemeinsame Bezeichnung der Buche: d. *Buche,* lat. *fagus,* kelt. *Bacenis silva,* gr. φηγός (die griechische Bedeutung allerdings «Eiche»; da die Buche in Griechenland nicht mehr vorkommt, hat das Wort, wie andere Baumnamen, seine Bedeutung gewechselt). Da die Ostgrenze der Buche nicht über eine Linie hinausgeht, die man sich etwa von Königsberg nach der Krim gezogen denkt, ist der Besitz dieses Wortes ein pflanzengeographisches Beweisstück dafür, dass die Ursitze der *Westindogermanen* westlich dieser Linie lagen.

Östlich von jenen Stämmen wohnen die *Ostindogermanen.* Es gehören zu diesem östlichen Zweige:

1) die *Litauer* an der baltischen Küste, wo sie seit Jahrtausenden gewohnt haben;

2) die *Slaven*, deren älteste und eigentliche Heimat das Gebiet des mittleren und oberen Dnjeprs war;

3) die *thrakophrygischen* Stämme, d. h. die alten Thraker südlich oder südwestlich von der slavischen Urheimat, teilweise in den Ländern, die heute von Südslaven eingenommen sind, vor allen aber in den Teilen des Donautales, in denen jetzt rumänische Zunge herrscht, sowie die Phryger und die Indogermanen in Kleinasien;

4) die *Indoiranier*, die sich südöstlich weit nach Asien hinein gedrängt. Die *Osseten* in Kaukasus — die Nachkommen der alten *Skythen* und *Sarmaten* — sind iranischer Herkunft.

Zu der grossen Gruppe der Ostindogermanen gehören noch:

5) die *Armenier* und 6) die *Albanesen;* die Sprachen dieser Völkerstämme zeigen enge Berührungen besonders mit dem Thrakophrygischen.

Die Urheimat des weitgedehnten, von den äussersten Spitzen Westeuropas bis zu dem fernen Indien sich erstreckenden Sprachstammes muss ganz naturgemäss im Mittelpunkt des von dem Sprachstamme besetzten Gebietes gesucht werden, also in einem Gebiete, dessen Mittellinie die Weichsel bildete. Die grosse Dialektspaltung in ost- und westindogermanisch (in *satem-* und *centum*-Sprachen), die bei dem indogermanischen Sprachstamme festgestellt worden ist, hätte sonach eine natürliche Ursache gehabt. Grosse Ströme können zwar verbinden, können aber, namentlich in primitiven Zeiten, auch geographische Hindernisse bilden, wie z. B. der Rhein wirklich lange Zeit eine Grenze zwischen Germanen und Kelten gewesen ist.

Sehr früh wurden Versuche gemacht, die Urheimat auf Grund des Wortschatzes zu bestimmen. Durch Vergleichung der einzelnen Sprachen kann der Wortvorrat der Ursprache bis zu einem gewissen Grade erschlossen werden. Da nun die Worte nicht selten Begriffe bezeichnen, die sich geographisch festlegen lassen, scheint es a priori ganz natürlich, dass wir aus der Wortforschung nicht unwichtige Beiträge zur Lösung der Urheimatfrage zu erwarten haben. Besonders ausgiebig wird der Wortstoff, wenn man sich zu der Fauna und Flora wendet. So hat man z. B. in der uralten Bezeichnung des Honigs, indogermanisch *medhu*, d. *Met*, einen tiergeographischen Beweis für die Heimat der Indogermanen zu finden geglaubt. Der Ausdruck ist nicht nur indogermanisch, sondern findet sich im finnisch-ugrischen wieder: vgl. finn. *mesi*, Stamm *mete-*, mordv. *med*, ungar. *méz* u. s. w. Daher müssten die Indogermanen und die Finnen aus Gebieten ausgewandert sein, wo es Bienen gab. Weil aber die Biene ursprünglich in Sibirien wie in Turkestan fehlt, seien diese beiden Länder ausgeschlossen, das eine als Heimat der Ugrofinnen, das andere als die der Indogermanen.

Von grösserer Bedeutung für unsere Tage dürfte die Flora, besonders die Bäume, sein, weil das Verbreitungsgebiet

dieser beschränkter ist als das der Tiere. Im II. Bande liefert Hirt interessante Zusammenstellungen derjenigen Tier- und Baumnamen, die in den indogermanischen Sprachen übereinstimmend wiederkehren. Auf die Argumente aus den Baumnamen hatte zuerst *L. Geiger* im Jahre 1871 («Über die Ursitze der Indogermanen») hingewiesen. Seitdem Hirt Indog. Forsch. I. die Beweisgründe Geigers durch einige neue Momente gestützt hatte, ist diese Seite unsres Problems, wie bekannt, neuerdings in dem grossen Werke von *Hoops*, Waldbäume und Kulturpflanzen (Kap. 4 ff.) ausführlich behandelt worden. Die Fülle der Baumnamen, die in den europäischen Sprachen gleichmässig vorkommen und sich sonach als indogermanisch oder wenigstens als westindogermanisch nachweisen lassen, ist ausserordentlich gross. Wenn diese Worte im Indoiranischen meistens fehlen, so ist die ganz andere Vegetation der asiatischen Gegenden als Erklärungsgrund in Betracht zu nehmen. Es hat sich trotzdem eine Reihe alter Baumnamen auch in das Arische gerettet, und dies alles schliesst eine Steppenheimat aus, lehrt uns, dass die Indogermanen, auch die arischen Stämme, einst in einem Waldland gelebt haben müssen.

Auch vom Gesichtspunkte der Menschenrasse ist die indogermanische Urheimatsfrage beurteilt worden. Man hat den Indogermanen einen besonderen Typus zuschreiben wollen und diesen Typus im Norden lokalisieren zu können geglaubt. Dass die indogermanischen Völker ursprünglich eine einheitliche, einzige, reine Rasse gebildet hätten, ist natürlich unwahrscheinlich, denn überall liegen Mischungen vor, die sich aus den zahlreichen Durchkreuzungen der europäischen Völker ergeben haben. Dass aber der hochgewachsene, blonde Typus (mit schmalem Schädel, blonder Haarfarbe, blauen Augen und weisser Haut) gerade bei den indogermanischen Stämmen sehr stark verbreitet ist, und zwar um so ausgeprägter, in je ältere Zeiten man zurückkommt, lässt sich nicht leugnen. Dieser Typus gehört ganz entschieden dem Norden

an. Er ist in Skandinavien, in England sowie in Norddeutschland sehr häufig und tritt in Schweden nahezu völlig rein hervor. Die alten Gallier hatten nach den Berichten der Alten denselben Habitus, und Spuren desselben finden sich auch in den südlichen Halbinseln, besonders beim Adel. Und selbst die Arier in Indien unterscheiden sich anthropologisch von den Eingeborenen durch eine hellere Hautfarbe. Wenn sich allerdings auch z. B. unter den Finnen ein starker Satz von Blonden beobachten lässt, ist es ja immer möglich, dass diese Eigentümlichkeit auf frühere oder spätere Rassenmischung mit Indogermanen oder Germanen zurückgeht. Unmöglich ist ausserdem nicht, dass zwei verschiedene Sprachstämme denselben körperlichen Typus haben.

Die Urheimat dieses Typus der Indogermanen wird man am natürlichsten da zu suchen haben, wo er am stärksten und reinsten erhalten ist, und das ist jedenfalls in den nordeuropäischen Ländern der Fall.

Von einer neuen Seite wurde die Indogermanen-Frage in *M. Muchs* Buche «Die Heimat der Indogermanen im Lichte der urgeschichtlichen Forschung» erörtert. Das 1904 in zweiter vermehrter Auflage erschienene Werk ist ein Versuch, die Urheimat auf archäologischem Wege festzustellen, «enthält übrigens viel mehr als sich nach dem Titel vermuten lässt» und ist «jedenfalls eine der bedeutendsten Veröffentlichungen in der Urheimatsfrage». Der von Much — und etwa gleichzeitig von *Kossinna* Zsch. f. Ethnologie 1902 («Die indogermanische Frage archäologisch beantwortet») — betretene Weg führt etwa zu demselben Ergebnis wie die oben berührten. Die Grundlage dieser Untersuchungen bildet die archäologische Hinterlassenschaft der ältesten vorgeschichtlichen Bewohner Europas, die zu dem Zwecke geprüft wird, «inwiefern sie auf eine einheitliche ureigne, von anderen Ländern unabhängige Kultur schliessen lasse und ihre Verbreitung sich mit der Ausbreitung der Indogermanen in Übereinstimmung befinde.» Dieser Forschung nach lieg

die Heimat der Indogermanen «nicht in Asien, sondern im nordwestlichen Europa und umfasst die Küstenländer und Inseln der westlichen Ostsee; sie wird im Westen von der Nordsee bespült und reicht im Süden bis an den quer durch das heutige Deutschland sich erstreckenden Gebirgszug vom Harz zum Thüringer Walde, zum Fichtel-, Erz- und Riesengebirge bis an die äussersten Ausläufer der westlichen Karpathen; im Osten dürfte die Oder die ursprüngliche Grenze gebildet haben, die früher schon an die Weichsel vorgeschoben worden sein mag, wie denn überhaupt eine strenge Umgrenzung nicht möglich ist, weil sie in einer steten Erweiterung begriffen war, denn schon im weiteren Verlaufe ihres Anwachsens, doch noch innerhalb der Steinzeit, überschritten die Indogermanen das deutsche Mittelgebirge und drangen einerseits bis an die Alpen, schifften nach Grossbritannien und Irland und erreichten anderseits etappenweise die mittlere Donau und den Balkan, sowie den Dnjester und die südrussische Steppe, endlich die Länder am Schwarzen und Ägäischen Meere».

Die Anschauungen von Much (und Kossinna) führen also zu der Annahme, dass die Heimat der Germanen auch die der Indogermanen gewesen sei. Gegen diese Hypothese erhebt sich nach Hirt nur *ein* Bedenken. Die grossen Veränderungen der Sprache sind — wie man allmählich erkannt hat — durch Übertragungen auf anderssprechende Menschen bedingt. Daraus hat man geschlossen, dass da, wo die Sprache starke Verschiebungen aufweist, auch bedeutende Volksmischung vorliege, während umgekehrt an den Orten, wo die Sprache gut erhalten bleibt, verhältnismässig wenig Völkerwanderungen stattgefunden hätten. Diese Folgerung hält auch Hirt in gewissem Sinne für berechtigt. Da wir heute im Litauischen die zweifellos altertümlichste, am wenigsten veränderte indogermanische Sprache sehen müssen, hat man aus dieser Tatsache auch folgern wollen, dass die Urheimat der Indogermanen in Litauen zu suchen sei. Dieser Schluss wäre jedoch voreilig, und zwar deshalb, weil die Litauer in dünn bevölkerte Gebiete eingewandert sein können,

wie dies z. B. mit den Finnen der Fall gewesen sein muss, deren Sprache in den letzten beiden Jahrtausenden nur kleinere Veränderungen erlitten hat. Sucht man aber diese Ursitze in dem alten germanischen Gebiet, muss es allerdings auffallen, dass sich die germanische Ursprache verhältnismässig früh sehr stark verändert hat. Dies ist der einzige Umstand, auf Grund dessen Hirt die Urheimat der Indogermanen der der Germanen mit voller Entschiedenheit nicht gleichsetzen kann.

Der zweite Teil des Hirtschen Werkes ist der viel behandelten indogermanischen Kulturfrage gewidmet. Nachdem die Verwandtschaft der indogermanischen Sprachen nachgewiesen war, fing man bald an mit Versuchen, auf der Grundlage der neubegründeten Lingvistik die kulturellen Zustände der Indogermanen zu erschliessen. *Adalbert Kuhn* und *Jakob Grimm* wirkten auch in dieser Hinsicht bahnbrechend, jener zunächst durch sein berühmtes Osterprogramm des Jahres 1845, worin er zum ersten Male unternommen hat, aus dem Wortschatz, der den indogermanischen Sprachen gemeinsam war, Schlüsse auf die Kultur des Urvolkes zu ziehen, und womit er das Programm der «lingvistischen Paläontologie» festgestellt, dieser durch seine 1848 erschienene «Geschichte der deutschen Sprache». Seit dieser Zeit ist überaus viel auf dem interessanten Felde gearbeitet worden, öfters aber ohne dass man sich viel um die Methode und um die Richtigkeit des Weges gekümmert hätte. Unsere Hauptwerke auf diesem Gebiet sind bekanntlich *O. Schraders* »Sprachvergleichung und Urgeschichte» (jetzt in dritter Aufl.) sowie sein «Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde» (1901). Gegen die hier verwendete Methode haben allerdings schon mehrere Forscher — v. Bradke, Kretschmer, Kossinna — scharfe Angriffe gerichtet, und auch das vorliegende Werk von Hirt ist in manchen Hauptfragen zu einer Auseinandersetzung mit Schrader geworden. «Alles in allem verdient die Sprachwissenschaft», sagt Hirt, «recht verwendet, durchaus Berücksichtigung bei der Erschliessung

der Kultur, aber sie darf nicht in erster Linie stehen [wie beim Bestimmen der Wanderungen und der Verteilung der Völker], sondern sie kann nur als Hilfswissenschaft in Betracht kommen. Zuerst muss die sachliche Vergleichung der ältesten Zustände der einzelnen Völker kommen, darauf die Heranziehung der archäologischen Funde, und erst dann, wenn wir diese Dinge betrachtet haben, kann uns die Sprache manches lehren, vor allem ob die sachlichen Übereinstimmungen zufällig sind oder in alte gemeinsam verlebte Zeit zurückgehen».

Das uns von Hirt entworfene Kulturbild des indogermanischen Urvolkes weicht von dem Schrader'schen daher in mehr als einer Beziehung wesentlich ab. Wenn Hirt im Recht ist, wäre besonders die wirtschaftliche Kultur der Indogermanen bei weitem höher gewesen, als man früher angenommen hat. Schrader, der die Urheimat in die südrussische Steppe verlegt, sieht in den Indogermanen noch Nomaden, Hirt, der sie an der Ostseeküste und noch weiter im Westen sucht, sieht in ihnen Ackerbauer und zwar Pflugbauer. Dass ein Forscher wie Hoops (in seinem öfters erwähnten grossen Werke) ganz zu denselben Anschauungen wie Hirt gekommen ist, gilt als ein gutes Omen dafür, dass diese Anschauungen in der Hauptsache auch die der Zukunft sein werden.

Auf die Einzelheiten der Kulturfrage bei Hirt kann ich des Raumes wegen hier nicht eingehen. Eine Vorstellung von dem überaus reichen Inhalt des Hirt'schen Buches geben schon folgende Kapitelüberschriften: «Die vorgeschichtlichen Funde» — «Die Sprachwissenschaft und ihre Methode der Erschliessung der Kultur» — «Die wirtschaftlichen Zustände des prähistorischen Europas und der Indogermanen» — «Kulturpflanzen und Haustiere» — «Die Nahrungsmittel und ihre Zubereitung» — «Die Pflanzenwelt in ihrer sonstigen Bedeutung» — «Handel und Gewerbe» — «Die Technik» — «Waffe und Werkzeug» — «Die Kleidung» — «Wohnung und Siedelung» — «Verkehr und Verkehrsmittel».

T. E. Karsten.

Die Vertretung des schwedischen (spirantischen) γ im Finnischen.

Nachtrag.

Als ich voriges Mal über dieses interessante Thema schrieb, hatte ich ganz und gar vergessen, dass K. B. Wiklund schon vor einigen Jahren (1902 und 1903) in Virittäjä [1] *saha* und *maha* als altschwedische Lehnwörter aufgefasst hatte und dass er auch *k* in *vihkiä* analogisch erklärt hat. [2] Nach Wiklund kann ich auch zwei Beispiele mit *h* hinzufügen. Das erste ist *tihunti* (auch *tiunti*) decima l. decuma e. c. frumenti, der Zehend = schw. tionde. Dieses Wort kommt schon bei Agricola vor. *h* scheint einem (mit ghi, gh, g, j geschriebenen) Hiatuslaut γ zu entsprechen. [3] Das zweite hierher gehörende Wort ist *lohikäärme* Drache, das vielleicht, wie Wiklund es getan hat, mit *floghdrake* (fliegende Drache) zusammenzustellen ist: *lohi* (< *flogh*), *käärme* eine Übersetzung von *drake*. Siehe näher Virittäjä 1902, S. 39—40. Vgl. jedoch Joos. J. Mikkola Lohikäärme, Virittäjä 1902, S. 70—72.

Alle Beispiele, die ich in der vorigen Nummer der Neuphilologischen Mitteilungen aufgezählt habe, beleuchten die Vertretung des schwedischen spirantischen γ im Finnischen nach einer starktonigen Silbe. Ich hatte absichtlich meine Behandlung des Stoffes nur auf diese Fälle beschränken wollen. Wie bekannt kam doch ein spirantisches γ sowohl im Finnischen wie im Schwedischen auch nach einer unbetonten Silbe vor — im Finnischen nur in intervokalischer

[1] Sampo ja lohikäärme, Virittäjä 1902, S. 38—40; Lohikäärmeestä vielä sananen, Virittäjä 1903, S. 27—29.

[2] Ich kann jedoch nicht umhin hier zu erwähnen, dass das Vorkommen des Wortes im Wotischen (*vihči* < *vihki*) Schwierigkeiten macht. Ich setze voraus, dass das wotische Wort eine alte Entlehnung aus den ingrischen Dialekten wäre.

[3] Noreen, Aschw. Gr. § 328, 1b.

Stellung. Obgleich die Behandlung dieser Fälle mehr für die finnische als für die schwedische Lautgeschichte von Interesse ist und deshalb eigentlich in den Finnisch-Ugrischen Forschungen zu publizieren wäre, erlaube ich mir doch auch die Vertretung des γ nach einer unbetonten Silbe hier in aller Kürze zu berühren. Es ist möglich, dass man die Beispiele, die ich im Folgenden aufzählen werde, nicht für schwedische halten kann; sie sind wohl zum Teil schon urnordisch.

Nach einer unbetonten Silbe ist γ im Finnischen, wie E. N. Setälä (Yhteissuomalainen Äännehistoria S. 58—65) bewiesen hat, lautgesetzlich verschwunden. Dieser Lautwandel ist sehr früh. Auch die ältesten sprachlichen Quellen des Finnischen kennen nur die Formen ohne γ.

Vermittelst der alten schwedischen (urnordischen) Lehnwörter kann man das Alter des Schwundes etwas näher bestimmen. Diejenigen Wörter, die hier von Wichtigkeit sind, sind folgende:

1. *aurtua*, *aurto* (Gen. *aurton* nach Renvall, *aurron* nach Lönnrot), obolus l. numus tributarius minor, alte Münze l. Münzlein. Die erste Form *aurtua* kommt im Ackusativ (aurtua|n) bei Martti vor; In Ljungo Thomæs Gesetzübersetzung (vom J. 1602) zweimal Gen. aurtuan. *Aurtua* ist auf ein älteres **aurtoa*[1] < **aurtoγa* zurückzuführen. Aus *aurtoa* ist dialektisch *aurtō* entstanden, eine Form, die bei Martti dreimal vorkommt (aurto, Aurton, Aurtoiden). Die dritte Form *aurto* ist gleichzeitig belegt: bei Agricola im Partitiv Sing. aurto (lies *aurtō*) zweimal (Neue Testament Joh. 12 Erkl., Ap. Gesch. 19 Erkl.). *aurto* kann man auf zwei Weisen erklären. 1) *aurto* < **aurtoi* < **aurtoγi* oder 2) als eine verkürzte Form des etwas längeren Originales **a^urt-togh*[2] (aschw. *ortogh*, *ortugh*). Was die verkürzte Form be-

---

[1] In der Sprache von Ljungo ist *ua* (z. B. im Part. Sing.) oft von einem früheren *oa* entstanden — eine lautgesetzliche Erscheinung; vgl. auch *porstoa* (> *porstō*) und *porstua*.

[2] **a^urt* < **arut*. Vgl. aschw. *haukua*, J. G. Liljegren, Run-Urkunder 662, 1091 = aisl. *hǫggua*. Vgl. jedoch Noreen Aschw. Gr. § 542, 1. Nach Lidén ist *arut* = ahd. *aruz* Erz, Aschw. Gr. § 65, 1.

trifft, vgl. im Folgenden *herttu*, *piltto*. Die verkürzten Formen scheinen auf Analogie zu beruhen. Im südwestlichen Dialekte des Finnischen — dessen Agricola sich sehr viel bediente — kommen keine langen Vokale nach der ersten Silbe vor. Darum konnte die Analogie sehr leicht um sich greifen (also wirkte die Deklination der Wörter mit ursprünglichem kurzem Vokal auf die Wörter mit später entstandenem kurzem Vokale ein und vice versa) und so wurden z. B. die Paradigmata von *ehto* und *ehtoo*, die ursprünglich in einigen Casus verschieden waren, im südwestlichen Dialekte gleich. Die Hypotese scheint um so wahrscheinlicher zu sein als *aurtua* im Part. Pl. Aurtuit (< *aurtuita* < **aurtoγita*) auch bei Agricola Weisut ia Ennustoxet 12 b (vom J. 1551) vorkommt. Agricolas Formen sind also auf *aurtō* und *aurtua (aurttō* u. *aurttua?*) zurückzuführen. Dieses nordische Wort ist meines Wissens (nebst *äyri*) die älteste Benennung der Münze im Finnischen.

2. *herttua* (Gen. *herttuan*) auch *herttu* (Gen. *hertun*) dux, Herzog; bei Ljungo (1602) hertua (lies *herttua*). *herttua* < **herttuγa* (od. *herttua* < **herttoa* < **herttoγa*?), vgl. aschw. härtoghe [Isl. hertogi] 1) dux, den som förer en här el. härskara, anförare, härförare, öfverste 2) hertig.

3. *piltto*, Gen. *pilton*, *pilttomies* vir nefarius, Frevler. In Lönnrots Lexikon auch *pilto* (Gen. *pillon*), *piltto|mus* [1] und *piltua*. Bei Ljungo piltua|xi «vogelfrei»; bei Martti piltås mies (lies *piltos mies*). *piltos* ist analogisch von einem früheren *pilttō* (Gen. *pilttoon*) entstanden, vgl. *saapas* Gen. *saappaan* von einem früheren **sāppā* (Gen. *sāppān*) < russ. canогъ, [2] und *pilttō* geht auf ein älteres **pilttoa* [3] *(< *pilttoγa)* zurück. Auch in diesem Falle scheint *ua* bei Ljungo auf *oa* zurückzugehen. Das Original der Wörter ist = aschw. biltogha, biltogher (biltuger) adj. biltog landsflyktig. [4]

[1] Die Bedeutungen: «våldsverkare, skymfare, skändare, niding».

[2] Siehe Setälä, Yhteissuomalainen Äännehist. 61—62.

[3] *oa*>*ō* ist in einigen finnischen Dialekten sehr alt (1400—1500).

[4] Das finnische *hunaja* (bei Renvall auch *huno*) mel, Honig = aschw. hunagh, hunagher hat sein *j* durch Analogie erhalten. S. E. N. Setälä, Ys. Äh., S. 59.

4. Auch die meisten Tagesnamen sind im Finnischen wie bekannt nordischen Ursprungs. Der Schlussteil der urnordischen (?) Tagesnamen *dagher* ist im Finnischen auf zwei Weisen behandelt worden. Nach der dritten mit Nebenton versehenen Silbe ist γ dem finnischen Wechsel *k* ~ γ angepasst worden, also *maanantaki* ~ Gen. **maanantaγin*; ebenso *perjantaki, sunnuntaki* (vgl. *laki* ~ Gen. **laγin*, bei Agricola lagin); bei Ljungo Thomæ noch Sunnuntagin (R. M. 3), auch Sunnuntain (R. M. 3) — geht zu *sunnuntaγin zurück. Nach der unbetonten zweiten Silbe ist γ auch hier verloren gegangen: *tīstai* < **tīstaγi*, *tuorstai (torstai)* < **tǒrstaγi*. Wie natürlich sind die ursprünglichen Verhältnisse überall ausgeglichen worden: man sagt entweder *maanantaki, tiistaki* (ja sogar Gen. *maanantakin*, *tiistakin*) oder *maanantai*, *tiistai;* schon bei Ljungo Thomæ Torstaki|a, Lawan takin (Gen.), Sunnuntai etc.

Die Verbreitung, Beschaffenheit und der lautliche Bestand der oben genannten Wörter scheinen zu beweisen, dass sie zwischen 800—1200 entlehnt worden sind; *pilttua* kann wahrscheinlich nicht früher als c. 1200 während oder nach der schwedischen Eroberung von Südwest-Finnland ins Finnische gekommen sein. Wenn diese Hypothese Stich hält, können wir mit grosser Wahrscheinlichkeit behaupten, dass γ > *0* im Finnischen nach einer unbetonten Silbe zwischen zwei Vokalen frühestens c. 1200 vorgegangen ist.

Heikki Ojansuu.

Ein dringendes Bedürfnis unseres modernsprachlichen Schulunterrichts.

Mehr als einmal ist von Seiten der Eiferer für ein zeitgemässes Ordnen des modernsprachlichen Unterrichts in unseren Schulen hervorgehohen worden, wie sehr noch die Verhältnisse einer Besserung bedürfen in Bezug auf die Vertretung unseres Faches in der höchsten Schulbehörde, der Oberdirektion des Schulwesens. Die Klagen sind jedoch

immer vor tauben Ohren verklungen, und schliesslich sind sie verstummt. Es wundert mich, dass jetzt, wo wir doch in der Periode der Reformen stehen, von Seiten der Schullehrer kein Schritt getan worden ist um in der Öffentlichkeit auf eine Wiederaufnahme der Frage zu drängen. Jedenfalls war, so viel ich weiss, vor einiger Zeit flüchtig davon die Rede, dass dem einen Oberinspektor für alle Sprachen ausser dem Russischen, den wir haben, wenigstens ein «Adjoint» zugesellt werden sollte um die Rechte der s. g. modernen Sprachen zu überwachen. Aber es wurde aus diesem Vorschlage nichts — vielleicht fand man unter seinen Meinungsgenossen nicht den rechten Mann dafür. Später hat man nichts davon gehört.

Es könnte überflüssig erscheinen, die Frage in diesem Augenblicke wieder aufzunehmen, da ja eben das grosse von der Regierung ernannte Schulkommitté im Begriff steht, in unserem Schulwesen überall Neuerungen vorzuschlagen. Aber wenn auch, wie es verlautet, das Kommitté die Absicht hat, dieser Frage im Verlaufe des Wintersemesters näher zu treten, so wird die definitive Lösung erst nach sehr langer Zeit und im Zusammenhang mit der Erledigung der ganzen weitläufigen und verwickelten Schulfrage erfolgen. Es scheint unter solchen Umständen nicht nur möglich, sondern auch wünschenswert, dass eine Frage wie diese von dem Komplexe der zur Schulreform gehörenden Fragen losgelöst werde und eine schnellere Behandlung erfahre. Dazu bedarf es aber der Mitwirkung der neusprachlichen Pädagogen.

Werfen wir einen kurzen Rückblick auf den Stand der Frage. Die Oberdirektion des Schulwesens wurde i. J. 1869 eingerichtet. Die Stellung der neueren Sprachen in unseren Schulen war zu jener Zeit eine solche, dass es nicht Wunder nehmen kann, wenn die Oberdirektion keinen besonderen Vertreter für sie nötig hatte. Jedenfalls blieb aber etwas später dieses Fach nicht ganz unberücksichtigt. Als nämlich ein Vertreter der Universität der Oberdirektion als ausserordentliches, «konsultatives» Mitglied zugesellt wurde, wählte man ihn, wie es scheint, mit Absicht so, dass er auch ge-

wissermassen die neueren Sprachen vertreten könnte, indem man den damaligen Professor für neuere Litteraturgeschichte auf den Posten ernannte. Da dieser jedoch als ausserordentliches Mitglied an der Inspektion der Schulen keinen Teil nahm und auch sonst dem eigentlichen Schulbetriebe fern stand, ist es klar, dass ein kräftigeres Eingreifen seinerseits nicht möglich war. Die elende Stellung der neueren Sprachen in unseren Schulen hätte auch alle Bemühungen in Bezug auf Lehrmethoden u. s. w. vereitelt.

Nachdem nunmehr ein Universitätsrepräsentant in der Schulbehörde nicht mehr vorhanden ist, sind die Verhältnisse so wie sie vom Anfang an waren. Es giebt, wie schon gesagt wurde, ausser für das Russische, nur einen Vertreter für alle übrigen Sprachen, und dieser muss also in sich die Kompetenz für sechs Sprachen vereinigen: finnisch, schwedisch, deutsch, französisch, lateinisch, griechisch; bald wird noch das Englische hinzukommen. Das konnte zur Not gehen, vor etwa vierzig Jahren, jetzt geht es nicht mehr. Damals waren alle unsere höheren Schulen Lateinschulen, wo die deutsche Sprache zwar einige Wochenstunden hatte, aber von ganz untergeordneter Bedeutung als Lehrfach war und von Lehrern unterrichtet wurde, an die überhaupt keine Kompetenzforderungen gestellt wurden. Das Französische war überall freiwilliges Fach und durch ganz zufällige Lehrer vertreten. Welche grosse Veränderungen haben sich doch in dieser Hinsicht während der letzten Jahre vollzogen! Jetzt haben wir eine beträchtliche Anzahl von Schulen, in denen Deutsch und Französisch die Hauptsprachen sind und von Lektoren unterrichtet werden, die an der Universität ihre Examina in diesen Fächern gemacht und an den Normalschulen ihr pädagogisches Lehrjahr unter kompetenter Leitung absolvirt haben. In allen Schulen, auch den Lateinschulen, sind die Lehrerstellen des Deutschen jetzt ordentliche Lehrämter. An den zwei Normalschulen sind in letzter Zeit sogar zwei Oberlehrerstellen für Deutsch und Französisch errichtet und neulich mit hervorragenden Neuphilologen besetzt worden. Und in der Oberdirektion steht noch alles auf demselben

Punkte wie früher. Alle jene examinierten und fachgelehrten Pädagogen, die jetzt die Lehrerstellen bekleiden, stehen unter der obersten Kontrolle einer Person, die sich niemals mit neusprachlichen Studien noch mit neusprachlicher Pädagogik beschäftigt hat. Vor einiger Zeit bildete die Inspektion des modernsprachlichen Unterrichts das besondere Interesse des Fachinspektors für Mathematik, jetzt liegt sie in den Händen eines klassischen Philologen.

Wie können die Lehrer unter solchen Umständen erwarten, dass ihre Bestrebungen von der obersten Schulbehörde verstanden werden sollen, dass über ihre Verdienste bei eventueller Konkurrenz ein kundiges Urteil gegeben werde, dass ihre Beförderung nach gerechten Gründen geschehe, dass in Fragen von der Methode, den Lehrbüchern u. s. w. verständige Gesichtspunkte sich geltend machen sollen? So wichtig ist das Lehrfach der modernen Sprachen allmählich bei uns geworden, einen so breiten Platz nimmt es in der Schule ein, so gross ist seine Bedeutnng für unser ganzes Kulturleben, dass solche Lücken in seiner Organisation wie die hier behandelte, nicht mehr vorkommen dürften.

Und, wie gesagt, es wäre Schade, wenn man so lange warten müsste, bis das Schulkommitté die Frage erledigt und bis die letzte dann alle Instanzen durchgemacht hat. Besonders bei den politischen Verhältnissen, die uns jetzt bevorzustehen scheinen, kann die schliessliche Lösung am Ende in eine ganz unbestimmte Zukunft verschoben werden.

Es wäre meiner Ansicht nach angemessen, dass von der zuständigen Seite, der Korporation der modernsprachlichen Schullehrer, die Frage zur Sprache gebracht würde. Es läge, scheint es, im Interesse der Lehrer, darauf zu dringen, dass bald und durch direkte Verfügung der Regierung, eine Oberinspektorstelle für neuere Sprachen an der Oberdirektion errichtet würde und für die Kompetenz zu diesem Posten sowohl wissenschaftliche als pädagogische Verdienste auf dem neuphilologischen Gebiete als unumgängliche Bedingung gestellt würden. Erst dann ist der erfreuliche Umschwung auf diesem Gebiete, den wir während der letzten Jahre erlebt haben, vollständig. *Werner Söderhjelm.*

Besprechungen.

Carl Voretzsch, *Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache.* Zum Selbstunterricht für den Anfänger. Dritte Auflage. Halle a. S., Max Niemeyer, 1907. XVI + 306 S. 8°. Preis: Rmk. 5.

Das schnelle Erscheinen einer dritten Auflage von Voretzsch' trefflicher «Einführung in das Studium der altfranzösischen Sprache» ist ein neues Zeugnis der Nützlichkeit und Beliebtheit des Buches. Auch diesmal ist Professor Voretzsch bestrebt gewesen, seine «Einführung» zu verbessern und zu komplettieren. Es sei besonders erwähnt, dass der Verf. am Schlusse eine willkommene Bibliographie der für Anfänger nützlichsten Hilfsmittel zur Erlernung des Altfranzösischen gegeben hat, sowie eine Reihe bibliographischer Erläuterungen zu einzelnen Punkten seiner «Einführung».

Da ich bereits in diesem Blatte (1901, 15. September — 15. Oktober, S. 9 ff.; 1904, S. 23 ff.) die früheren Ausgaben ausführlich besprochen habe, will ich hier nicht die Einwände wiederholen, die ich noch immer gegen einige Behauptungen des Verfassers vorbringen muss. Aber wenn auch Prof. V. seinen Standpunkt in Betreff gewisser strittigen Fragen (z. B. der «bedingten» Diphthongierung, des durch ein Hiatus-*i* verursachten Umlautes, des Entstehens eines dentalen Verschlusslautes zwischen einem einfachen *n* oder *l* und *s*) nicht hat aufgeben wollen, so wäre es jedenfalls aus pädagogischen Rücksichten wünschenswert gewesen, wenn er wenigstens beiläufig angedeutet hätte, dass auch anderweitige Erklärungen immerwieder gegeben werden. Jetzt befinden sich die Studierenden in der eigentümlichen Lage, dass sie anfangs durch Voretzsch mehrere Lautregeln lernen, von denen sie, dank Voretzsch' kategorischen Behauptungen, glauben müssen dass sie die einzig möglichen sind, später aber, wenn sie zu den übrigen gewöhnlichen Handbüchern (bei uns speziell G. Paris' Extraits und Chrestomathie, Darmesteter's und Nyrop's Grammatiken, sowie Zauner's Romanische Sprachwissenschaft) übergehen, zu ihrem Erstaunen finden, dass Voretzsch' Regeln doch nicht unbedingt für alle Romanisten gelten.

Ich gebe unten eine Reihe Bemerkungen zu gewissen Punkten in Voretzsch' «Einführung», von welchen in meinen früheren Besprechungen nicht die Rede gewesen ist. [1]

---

[1] Ich kann jedoch nicht umhin, auf einige von mir schon zweimal gerügte entschiedene Fehler, welche auch in der dritten Auflage stehen geblieben sind, noch einmal zurückzukommen. Es sind die folgenden Fälle: S. 238, Z. 20: *m,* statt *mn;* S. 238, Z. 27: *profont,* statt *parfont;* S. 253, Z. 1: *emperere* und *seror,* statt *empereor* und *serors.*

S. 76 f. Wie die Beispiele schon zeigen, kann die Konjunktion *que* auch nach affirmativen Hauptsätzen fehlen (vgl. S. 277 f.) — S. 96. Es ist sehr fraglich, ob die 1. Pers. Perf. *vendi* aus *vendedi stamme, welches vielmehr hätte **vendiet* geben müssen; *vendi* ist wohl eine frühzeitige Analogiebildung. **Vendierent* wiederum sollte besser kein Sternchen haben, da ja die Endung *-ierent* (< **-iedrent*) nicht hypothetisch ist (s. *espandierent* Oxf. Ps. 78, 3). — S. 159. Es ist nicht richtig zu sagen, dass der lateinische Wortaccent expiratorisch, und nicht musikalisch, war. In jeder Sprache müssen die beiden Accentarten zugleich existieren. Es ist etwas ganz anderes, wenn man hervorheben will, dass der lateinische expiratorische Accent sehr stark war und für die Entwickelung der romanischen Wörter massgebend gewesen ist. — S. 167. Der Verf. setzt die Denasalierung der Nasalvokale in offener Silbe ins XVI. Jahrhundert. Das ist doch wohl ein Jahrhundert zu früh; in Molière's Les Femmes savantes (II, Sz. 6) kommt ja noch das bekannte Wortspiel *grammaire* — *grand' mère* vor. — S. 180. In Betreff des finalen *-s* in *suis* verweise ich auf die neue Erklärung von R. Schubert, Probleme der historischen französischen Formenlehre. Erster Teil. Berlin 1906. S. 1 ff. — S. 221, Anm. zu V. 183. In Anbetracht der Entwickelung adiutare > *aidier*, *cŭgitare > *cuidier* etc. muss man sich fragen, ob *pitié* wirklich erbwörtlich sein kann. — S. 224, Anm. zu V. 221. Da *mare* die ursprüngliche Form zu sein scheint (vgl. Das afr. Rolandslied, her. v. E. Stengel, V. 350, 1561 [Var.], 1860, 2146, 2221), muss wohl an der Etymologie mala-hora festgehalten werden. — S. 267, Z. 7. Der Konjunktiv *voisse* (mit zwei *s*) ist nur in den Dialekten möglich, wo zwischen *s* und *ss* in intervokalischer Stellung nicht geschieden wird. — S. 291. *Tendut* bedeutet vermutlich «(kramphaft) straff», nicht «schlaff».

Bemerkte Druck- und Schreibfehler: S. 60, Z. 22: l. *aïeul*, statt *ayeul*. — S. 72, Z. 19: l. *òliviér*. — S. 107, Z. 10: l. *manderai*. — S. 146, Z. 15: l. *poinz*, statt *poins*. — S. 232, Anm. Z. 5: l. *paonz*, statt *paons*. — S. 248, Z. 18: l. *haine*, statt *heine*. — S. 259, Z. 17: l. *s'espee*.

A. Wallensköld.

A. Klint, *Svensk-Tysk ordbok*. Stockholm, Beijers Bokförlagsaktiebolag, 1906. 973 S. 8:o. Preis ?

Lektor Klint, der Herausgeber des auch in Finnland bekannten französisch-schwedischen Wörterbuches, hat sich durch die lexikalische Arbeit, die jetzt vor uns liegt, weitere Verdienste

um die Lexikographie erworben. Wenn man in diesem Wörterbuche hin- und herblättert, wird man bald konstatieren können, dass die Auswahl des schwedischen Wortvorrats eine überaus sorgfältige ist. Was aber den deutschcn Teil betrifft, scheint der Herausgeber leider nicht mit gleicher Sorgfalt gearbeitet zu haben. Soviel man auf Grund nur einer flüchtigen Bekanntschaft mit dem Buche beurteilen kann, sind zwar keine Lücken zu finden. Hier und da vermisst man aber im jetzigen Sprachgebrauch übliche Ausdrücke und gleichwertige Varianten, die z. B. in dem vorzüglichen Wörterbuche von O. Hoppe Aufnahme gefunden haben. Bisweilen finden sich einzelne Konstruktionen, die schwerlich für alle Stilgattungen zu empfehlen sind. Billigerweise muss jedoch erwähnt werden, dass die Phraseologie überhaupt reichhaltiger ist als in dem Hoppeschen Wörterbuch. Aus einigen Stichwörtern und zwar den allergewöhnlichsten — die Verba *göra, ligga, springa, taga* mögen besonders hervorgehoben werden – ist ersichtlich, dass die vorliegende Arbeit eine vortreffliche Leistung ist. An Exaktheit der Übersetzung dürfte sie alle deutschen Wörterbücher in schwedischer Sprache übertreffen.

Die äussere Technik in dem Buche ist praktisch und verdient alle Anerkennung; die typographische Ausstattung dagegen hätte klarer und übersichtlicher sein können.

Von Druckfehlern, die nicht berichtigt sind, mögen einige gröbere hier angeführt werden: Seite 282 Zeile 21 steht *Holper f*, S. 896 Z. 2 steht *freundschaftlicher Preis f*, S. 920 Z. 22 und 30 steht *Wiederschein*, Z. 31 *wiederspiegeln*. Die zwei letztgenannten Wörter werden nach der neuen deutschen Rechtschreibung *Widerschein*, *widerspiegeln* geschrieben. Ebenso soll nach dieser Orthographie der *N*-Laut in dem Namen unseres Landes nunmehr mit zwei *n*-Buchstaben gezeichnet werden. — Bei *whist* ist auf *vist* hingewiesen und umgekehrt, ohne dass man das deutsche Wort erfährt. — Das Verbum *bruka* (= *vara van*) ist mit *gebrauchen* wiedergegeben; ich wüsste keinen Fall zu erwähnen, wo diese Übersetzung am Platze wäre.

Ob der kurze Abriss der deutschen Flexionslehre — *Tysk ordböjning* —, der eine Beilage des Wörterbuches bildet, dazu geeignet ist, rasch in das Biegungssystem der deutschen Substantiva einzuführen, wollen wir dahingestellt sein lassen. Sonst wäre in dieser Beilage mehreres auszusetzen, allein wir verzichten in unserer Rezension darauf.

Wir glauben nicht falsch zu urteilen, wenn wir sagen, dass dieses Wörterbuch besser denjenigen Anforderungen entspricht, die von seiten Schwedisch lernender Deutschen an ein Lexikon des gewöhnlichen Typus gestellt werden können und sollen als

denen der Deutsch lernenden Schweden und schwedischsprechenden Finnen. Doch zweifeln wir gar nicht, dass die vorliegende gediegene Arbeit sich auch seitens der Letzteren der wärmsten Anerkennung erfreuen wird.

A. R.

F. Saran, *Deutsche Verslehre.* München, Beck, 1907, 1 Bd. Lex.-8°, XV + 355 S. [= Handbuch d. dtsch. Unterrichts an höheren Schulen, hgg. von Dr. Adolf Matthias, III, 3].

Meine Absicht ist nicht, das Buch zu recensieren, da die Zahl und Bedeutung der dort aufgeworfenen Fragen eine eingehendere Diskussion erfordern würden, sondern nur die Aufmerksamkeit der Neuphilologen in Finnland auf diese Arbeit zu richten.

Das Buch Sarans, welches das Resultat langer Vorstudien darstellt, fusst auf den von Westphal und Sievers betretenen Spuren. Das Prinzip, das der ganzen Darstellung zu Grunde liegt, ist, dass der Vers erst dann zu existieren anfängt, wenn er sinn- und stilgemäss vorgetragen wird, und dass nur die Vortragserscheinungen den Gegenstand der metrischen Forschung bilden. Vom Schriftbild und von den papiernen Schemen wird so viel wie möglich Abstand genommen.

Andrerseits ist das Augenmerk des Verf. hauptsächlich auf die rythmischen Formen gerichtet, d. h. die tatsächliche Gliederung des vorgetragenen Verses, die mit dem metrischen Schema zwar Berührungspunkte hat, aber ihm durchaus nicht identisch zu sein braucht. Dieses ist m. E. das Hauptverdienst des Buches, welches eine Fülle von feinsinnigen Beobachtungen und von Winken zum Verständnis der z. T. sehr verwickelten Erscheinungen enthält. — Es ist kein Werk, das man durchblättern kann, sondern will ein Ratgeber für den gewissenhaften Forscher sein.

Das Buch zerfällt in 2 Hauptteile, einen theoretischen Teil, der die Eigenschaften der Schallform der prosaischen und poetischen Rede nacheinander studiert, und einen historischen, der die Geschichte der deutschen Verskunst darstellt. Diese Geschichte der deutschen Verskunst ist wesentlich darauf gerichtet, die grossen Zusammenhänge und die Entwickelung zu beleuchten.

Die meisten Leser werden wohl anfangs über die dem Verf. eigne Terminologie erstaunen. Sie mögen sich aber weder dadurch, noch durch die m. E. hie und da schwerfällige Darstellung abschrecken lassen, wenn sie es mit dem Studium des deutschen Verses ernst nehmen wollen; denn ich wüsste keine deutsche Metrik zu empfehlen, die in so hohem Grade das Ver-

ständnis des Materials zu fördern vermag. Insbesondere sei jedem Germanisten, der die jetzt noch so mangelhaft behandelte, nirgends klar dargestellte spätahd. und mhd. Metrik zu studieren hat, das Buch Sarans auf das wärmste empfohlen.

J. Poirot.

Axel Rosendahl, *Deutschland und die Deutschen.* Ein Lesebuch zur Einführung in die Kenntnis Deutschlands und seines geistigen Lebens. Für den Schulunterricht bearbeitet und herausgegeben. Helsingfors 1907, Yrjö Weilin. 2 Bde (155 + XII und 162 S.).

Der letzte Herbst hat unseren Schulen zwei neue einheimische Hilfsmittel für den Unterricht der deutschen Sprache gebracht: das im vorhergehenden Heft dieser Zeitschrift besprochene Elementarbuch von S. Nyström und das für die mittleren und obersten Schulklassen bestimmte Lesebuch, dessen Titel hier oben steht.

Man kann wohl eigentlich nicht behaupten, dass das Bedürfnis eines deutschen Lesebuches für die mittlere und oberste Klassenstufe sich bei uns in ebenso hohem Grade fühlbar gemacht hätte, wie das eines guten Elementarbuches für den Anfangsunterricht. Ein auf Grund der modernen Prinzipien der Anschauuug und des praktischen Spracherlernens aufgebautes einheimisches Elementarbuch war uns äusserst notwendig, denn eben an einem solchen fehlte es uns bisher ganz. Das in den mittleren und oberen Klassen bis jetzt benutzte Lesebuch dagegen ist keineswegs unbrauchbar, sondern kann immer noch dem Unterrichte nicht ohne Erfolg zu Grunde gelegt werden, falls man es nicht vorzieht, nach Durcharbeitung des Anfangskursus unmittelbar zu einem längeren zusammenhängenden Texte, einem leichten Märchen, einer Novelle überzugehen und daran die Lektüre schwererer Texte zu reihen. Hiermit will ich nun keineswegs gesagt haben, dass uns ein neues deutsches Lesebuch unwillkommen wäre. Wenn auch nicht unbedingt notwendig, ist es doch sehr willkommen zu heissen, wenn es etwas wertvolles Neues bringt und dadurch den Unterricht fruchtbarer zu gestalten im Stande ist. Sehen wir zu, inwiefern dies mit dem neuen Buche von Dr. Rosendahl der Fall ist.

Dasselbe zerfällt in drei Abschnitte: *I. Vorbereitender Kursus, II. Zur deutschen Landes- und Volkskunde, III. Zum deutschen Geistesleben*, von denen die zwei ersten zusammen den ersten Band bilden, während der dritte, umfangreichste allein den zweiten ausfüllt.

Der erste Abschnitt, 44 kurze Stücke, darunter einige kleine

Gedichte umfassend, unterscheidet sich durch nichts Wesentliches von den Anfangsstücken, wie sie meistens in Lesebüchern zu finden sind. Er enthält, wie der Herausgeber im Vorwort sagt, leichte Märchen, Erzählungen, Charakterbilder; der menschliche Körper, die Zeitabschnitte, die Jahreszeiten, Vorgänge und Verhältnisse des täglichen Lebens sind ausserdem darin kurz behandelt. Der Wortschatz, den die Stücke dem Schüler übermitteln, besteht somit aus den gewöhnlichsten Wörtern der Sprache. Inhaltlich ist an den Stücken nichts auszusetzen. Lobend hervorzuheben sind einige Stücke (Nr. 18, 34, 41), deren ethischer Kern seine gute Wirkung auf das Gemüt des Schülers nicht verfehlen dürfte. Sprachlich ist der Abschnitt im allgemeinen leicht genug. Nur in ein paar Anfangsstücken (Nr. 6, 7, 8) häufen sich die zu bewältigenden neuen Vokabeln vielleicht allzusehr. Über die den Stücken gegebene Reihenfolge kann man wohl verschiedener Ansicht sein; es geht vielleicht nicht immer ganz methodisch vom Leichteren zum Schwereren stufenweise fort; z. B. das Stück 7 dürfte viel schwieriger sein als 12, 18, 19, 20. Aber nichts ist ja leichter als die Reihenfolge beim Unterricht beliebig zu ändern.

Der Schwerpunkt der ganzen Arbeit liegt natürlich in den folgenden Abschnitten. Diese sind es, die mit dem Namen «Deutschland und die Deutschen» gemeint sind und die das in dem Buche gebotene Neue enthalten. Hier hat der Herausgeber die der ganzen Arbeit zu Grunde liegende Idee praktisch durchzuführen gehabt. Er will in die Kenntnis Deutschlands und seines geistigen Lebens einführen und giebt demgemäss zunächst in dem zweiten Abschnitte eine Reihe von Bildern, welche die Natur des Landes, die Sitten und Einrichtungen seiner Bewohner beschreiben. Der Leser macht gleichsam eine Wanderung durch ganz Deutschland und lernt dabei durch Wort und Bild seine bemerkenswerteren Flüsse, Gebirge, Städte mit ihren Sehenswürdigkeiten, die Eigentümlichkeiten der verschiedenen Gegenden und ihres Volkes kennen. A priori könnte man vielleicht meinen, dass bei einer derartigen Auswahl des Lesestoffes die Gefahr der Einförmigkeit nahe liege und schwer zu vermeiden sei, indem die resp. Schilderungen der Städte, Flüsse u. s. w. sich mehr oder weniger einander ähnlich gestalten müssten. Und vielleicht ist auch in dem vorliegenden Buche diese Gefahr nicht ganz ausgeschlossen; vielleicht ist sich der Herausgeber auch selbst derselben bewusst gewesen und hat, um ihr auszuweichen und nötige Abwechslung zu schaffen, einige Erzählungen eingeschaltet (Nr. 14, 20, 52), die mit der Landes- und Volkskunde nur in einem ganz losen Zusammenhange stehen. Auch hat er es nicht fehlen lassen, auf den jeweiligen Gegenstand bezügliche Gedichte an einigen

passenden Stellen einzureihen. Ausserdem hat er durch zweckmässige Disposition der Stücke jene Gefahr zu vermeiden gewusst. Dass man sie nicht zu fürchten braucht, dafür bürgt noch der in den Stücken vorherrschende schwungvolle, von aller Trockenheit freie Ton der Darstellung. Und dass der Schüler durch die Lektüre des Abschnittes ein belehrendes Bild von Deutschland und eine Menge von Kenntnissen erhält, die sein früheres geographisches Wissen erweitern und ergänzen, ist gewiss. Diesem Abschnitte ist auch eine Karte von Deutschland beigegeben, die zur Orientierung dient; doch werden im Texte viele Orte erwähnt und besprochen, die man auf der Karte vergebens zu finden sucht (z. B. Freiberg, Sonneberg, Oberammergau, Speyer, Worms).

Wenn der Schüler im zweiten Abschnitte so zu sagen mit dem jetzigen Äusseren des Landes bekannt geworden ist, eröffnet ihm der dritte Abschnitt einen Blick in die kulturelle Entwicklung des Landes und Volkes aus grauer Vorzeit bis zur Gegenwart. Einige Hauptvertreter und Förderer dieser Entwicklung aus verschiedenen Epochen und Gebieten werden ihm auch vorgeführt, von Karl dem Grossen bis zu Bismarck. Der Inhalt ist durchweg gediegen und wertvoll. Des Guten ist hier eher zu viel als zu wenig gegeben. Das volle Verständnis eines Stückes wie Nr. 31 scheint mir ein reiferes Alter und mehr Studien vorauszusetzen, als man sie bei unseren Primanern in der Regel findet. Dasselbe gilt auch von einzelnen Teilen des letzten Stückes; ich meine, sie nähern sich doch zu sehr der gelehrten Abhandlung und gehen wohl zu weit über das Fassungsvermögen des Durchschnittsschülers hinaus. Das Gute haben freilich solche Stücke, dass sie dem künftigen Studierenden einen Vorgeschmack des wissenschaftlichen deutschen Stiles geben. Überhaupt glaube ich, dass einem Schüler, der diesen Abschnitt gründlich durchgearbeitet hat, das Lesen einer wissenschaftlichen deutschen Arbeit keine grossen sprachlichen Schwierigkeiten mehr bereiten wird. Zugleich hat er sein durch den Geschichtsunterricht erworbenes Wissen auf dem Gebiete der deutschen Kulturgeschichte bedeutend bereichert. Zu erwähnen ist noch, dass auch in diesem Abschnitte unter die zahlreichen kulturgeschichtlichen Schilderungen ein paar Erzählungen eingeschoben sind, die durch ihren spannenden Inhalt sehr geeignet sind, das Interesse des Schülers zu fesseln.

Von der völligen Berechtigung der Idee, welche die Auswahl des Lesestoffes in dem vorliegenden Buche bestimmt hat, der Idee, an der Hand der zu lernenden Sprache dem Schüler einen Einblick in die Natur des betreffenden fremden Landes, in seine Volkskunde und die Kulturgeschichte seines Volkes zu eröffnen, wird wohl unter Sachverständigen nur eine Meinung

herrschen. Sowohl vom Gesichtspunkte der Vertiefung des deutschen Unterrichts als von dem der Konzentration verschiedener Unterrichtsfächer betrachtet, ist sie durchaus zu billigen und bedeutet nach beiden Richtungen hin einen Fortschritt.

Bei einem Lesebuche kommt es aber nicht nur auf den Inhalt des Lesestoffes an, sondern auch auf die Form der Texte. Denn von der Form hängt die Art der Behandluug des Textes beim Unterricht wesentlich ab. Eine Behandlungsart, die viele Vorzüge besitzt, ist die, dass man den in einer Stunde übersetzten oder sonst explizierten Text in der folgenden nicht mehr übersetzen lässt, sondern in der Form eines in der Fremdsprache geführten Gespräches zwischen Lehrer und Schüler durchnimmt. Nicht jeder Text eignet sich aber für eine solche Behandlung; es kommt eben auf die Form an. Was nun die Form der meisten Stücke dieses Lesebuches betrifft, so bin ich nicht ganz sicher, dass sie diejenigen Lehrer befriedigen wird, welche die oben angedeutete Behandlungsweise des Textes anderen vorziehen. Sie würden vielleicht eine grössere Anzahl von Stücken wünschen, die geeignet sind, gesprächsweise reproduziert zu werden, deren Inhalt sich leicht abfragen lässt. In der Mehrzahl der Stücke des Buches scheint mir nämlich das Bilden von Fragen und Antworten sich nicht ungezwungen und natürlich genug gestalten und entfalten zu können; ein auf Grund ihres Textes veranstaltetes Gespräch scheint mir etwas Schwerfälliges und Gesuchtes an sich haben zu müssen. Ich gestehe aber zu, dass ich die Texte bis jetzt allzu flüchtig kenne um mir in dieser Hinsicht ein sicheres Urteil zu erlauben. Erst nach Anwendung des Buches beim Unterricht, lässt sich ein solches fällen.

Wie dieses aber auch ausfallen wird, jedenfalls verdient das Buch in den Schulen Aufnahme und Anwendung zu finden. Das Ziel, das darin dem deutschsprachlichen Unterricht aufgestellt ist, ist hoch und durchaus erstrebenswert, und in dem Buche ist uns auch zweifellos ein gutes Mittel zur Erreichung dieses Zieles gegeben. Zu hoffen bleibt noch, dass das in Aussicht gestellte Wörterbuch, ohne welches die Anwendung des Lesebuches in den Schulen natürlich schwer fällt, nicht mehr lange wird auf sich warten lassen. *Edwin Hagfors.*

L. Harcourt, *Deutsches Lesebuch für Ausländer nebst Grammatik und Übungen.* Mit zwanzig Bildern. Marburg, N. G. Elwert, 1907. 220 S. 8°. Preis ?

Der Verfasser dieses Buches hat von seiner dreissigjährigen Erfahrung als Lehrer den besten Gebrauch gemacht. Der Text,

den er dem «jungen Ausländer» vorlegt, versetzt diesen unmittelbar in deutsches Leben und Wesen. Aus allen Gebieten sind die Lesestücke gewählt und zwar immer mit Berücksichtigung des ästhetischen Wertes. Das Lesebuch enthält vier Abteilungen: *1. Die Jahreszeiten*, *2. Märchen, Sagen und Balladen*, *3. Aus deutschem Land und Leben* und *4. Lieder und Melodien.* In der ersten Abteilung sind unter sogenannten nützlichen Lesestücken Nr. 13 *Das Deutsche Reich* (mit Karte) und Nr. 21 *Der Gartenkalender* besonders hervorzuheben. Das Erstere bespricht die geographischen und politischen Verhältnisse Deutschlands und zwar in Frageform, wodurch das langweilige Aufzählen von Tatsachen, die dem Schüler bekannt sind, vermieden wird, das Letztere in kurzen Aufzeichnungen die Vegetation und Witterungsverhältnisse etc. der verschiedenen Monate, sowie sie die Schüler moderner Schulen in den naturgeschichtlichen Stunden selbst zu machen haben. Dass unter den Märchen, Sagen und Balladen *Rübezahl* und der *Erlkönig* nicht fehlen, braucht kaum erwähnt zu werden. Die in der dritten Abteilung vorkommenden Kriegsgeschichten von 1870—71 sind unterhaltend und frei von Chauvinismus; das Gedicht *Bonner Studenten* von *Carmen Sylva* giebt ein echtes Bild vom deutschen Studentenleben, mit dem grünen Rhein, dem goldnen Wein, und dem Bummeln. *Der Mai ist gekommen*, *Die Lorelei* und *Stille Nacht* sind selbstverständlich unter den Liedern.

Unter Anleitung des Verfassers kann im Anschluss an den Text Grammatik getrieben werden. In der Abteilung *Grammatik und Übungen* wird jedes Lesestück nach den darin vorkommenden Schwierigkeiten behandelt und zwar findet man in sogenannten «Anmerkungen» Hinweise auf die Eigentümlichkeiten der Sprache. So z. B. giebt gleich im Anfang ein Gedichtchen von Mörike *Er ist's* Anlass die eben genannte Form zu erklären und zu üben. Die starken und unregelmässigen Verben, von denen ausserdem ein Verzeichnis vorliegt mit dazu gehörenden Substantiven, werden in den «Anmerkungen» genannt, der Ausdruck *auf Erden*, wo das *n* veraltet ist, u. s. w. Dazu kommt dann unter der Rubrik «Grammatik» das Wichtigste aus der Formen- und Satzlehre, woran sich «Aufgaben», aus Deklinations-, Conjugations- und Sprachübungen bestehend, anschliessen, die entweder mündlich oder schriftlich zu machen sind. Eine andere Art von schriftlichen Aufgaben sind «Aufsätzchen», die so gut vorbereitet wie sich der Verfasser sie denkt, sehr nützlich sein können. Ein Beispiel der Sprachübungen, das in dem Verfasser einen geschickten Lehrer erkennen lässt, der Sprachkenntnis mit Sachkenntnis verbindet, mag hier angeführt werden: Wieviel Strophen hat das Gedicht?

Aus wieviel Zeilen besteht jede Strophe? Aus wieviel Silben jede Zeile? Wieviel betonte Silben hat die erste Zeile? Welche Wörter reimen sich?

Trotz des geringen Umfanges (220 Seiten) enthält das Büchlein soviel Stoff, dass ein gründliches Studium desselben dem Schüler alle Schwierigkeiten der Sprache klar macht. Selbstverständlich sind die einfachsten Ausdrücke des täglichen Lebens und die Elemente der Grammatik, d. h. die Wortfolge, die Artikel, die Präpositionen und die gewöhnlichsten Verben als bekannt vorausgesetzt.

Warum der Verfasser nur ein trockenes Verzeichnis der Dichter und Schriftsteller mit ihren Geburts- und Todesjahren folgen lässt, statt von den Berühmteren kurze biographische Notizen hinzuzufügen, versteht man nicht. Diese Notizen könnten als Einführung in die Literaturgeschichte von Nutzen sein, denn nach diesem Buche kann direkt zum Lesen der Meisterwerke deutscher Dichter geschritten werden.

Im Übrigen ist, wie aus dem Vorhergehenden erhellt, die Aufstellung des Buches vorzüglich und es könnte mit Erfolg auch in hiesigen Schulen angewandt werden, wenn man die Schüler dazu anhielte das fehlende Wörterverzeichnis genau und ausführlich selbst zusammenzustellen.

Anna Bohnhof.

Oscar Thiergen, *English Lessons.* Kurze praktische Anleitung zum raschen und sicheren Erlernen der englischen Sprache für den mündlichen und schriftlichen freien Gebrauch. Zweite Auflage. Leipzig, B. C. Teubner, 1904. (= Teubners kleine Sprachbücher: II. Englisch.) Preis: geb. M. 2:40.

Im Vorwort erklärt der Verfasser, dass sein Buch drei Ziele verfolge: «es soll dem Reisenden, der nach England geht, die Möglichkeit verschaffen, sich in gutem, fliessendem Englisch über die verschiedensten Dinge zu unterhalten, ferner soll es den Kaufmann instand setzen auch einen guten Geschäftsbrief zu schreiben, und schliesslich soll es den, der das Buch durchgearbeitet hat, befähigen, die Tagesblätter, Romane etc. zu verstehen und seine Kenntnis von Land und Leuten zu vergrössern». Ein Blick auf das Inhaltsverzeichnis zeigt, dass auf die Erreichung der zwei ersteren Ziele hingearbeitet wird; der Stoff ist nämlich beinahe ausschliesslich aus dem praktischen Leben genommen. *A Walk through the Streets, the House, a Call, in the Train, Shopping, Money, Measures and Weights, Trades* etc. heissen die Rubriken. Ein geschickter Lehrer mag es ja möglich machen, das Interesse

der Schüler durch alle diese 25 praktischen Lektionen hindurch wach zu erhalten. Einen Begriff von dem Geist der Sprache als Ausdrucksmittel für die Gedanken erhalten die Schüler aber nicht ohne gute Lektüre. Die Abteilung *Reading, Anhang E*, enthält indessen nur 10 Anekdoten, die kaum mehr als 5 Seiten zusammenhängenden Text ausmachen, und *Anhang D, Poems*, 8 kurze Gedichte.

Für den praktischen Gebrauch ist der Stoff ausgezeichnet gut gewählt und vielseitig behandelt; besonders ist die Sammlung von Briefen im *Anhang C* vorzüglich. Unter dem Titel «Addressing an Envelope» findet man hier die in den meisten derartigen Büchern fehlenden Formen von Briefadressen. Auch die im *Anhang B* gegebenen Homonymen und Paronymen sind als Gedächtnisübung zu schätzen. Der Verfasser scheint aber der neusprachlichen Reformmethode ganz abgeneigt zu sein; nach seinem Buche zu urteilen ist er überzeugt, dass eine Sprache nur durch Übersetzung gründlich erlernt wird. Auf Übersetzung wird im Vorwort ausdrücklich hingewiesen. Auch fangen alle 25 Lektionen mit einem «Vocabulary» an, dann folgt ein «Reading Exercise», darnach ein «Translation Exercise» und schliesslich ein «Conversation». Daher ist ausser dem englisch-deutschen auch ein deutsch-englisches Wörterverzeichnis da. — Auf das gründliche Erlernen der Grammatik wird viel Gewicht gelegt. In Fussnoten werden die zu jeder Lektion gehörenden grammatischen Regeln gegeben und im *Anhang A* ausserdem eine vollständige Übersicht des Zeitwortes.

Die Lautlehre ist genau durchgearbeitet; sogar die Dehnung der Konsonanten vor stimmhaftem *s* wird bezeichnet. Umsomehr fällt es auf, dass der englische Buchstabe *a* mit *ē* bezeichnet wird statt mit *e*^{i}. Der Verfasser spricht in der Lautlehre von den verschwindenden Lauten und bezeichnet sie, wie *Sweet*, durch Hochstellung. Auch sagt er ausdrücklich, dass in *name, came, reign* das helle *e* in *i* ausklingt. Dabei sind Worte wie *name* > *nēm* und *came* > *kēm* geschrieben, während z. B. *gave* > *ge*^{i}*v* und *grave* > *gre*^{i}*v* ausgesprochen werden sollen.

Eine deutliche Karte von London und hübsche Bilder vom *Tower*, *Houses of Parliament* und *London Bridge* befinden sich am Schluss des Buches.

Anna Bohnhof.

Protokolle des Neuphilologischen Vereins.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 19. Oktober 1907, bei welcher Sitzung der Ehrenpräsident, der Vorstand und 12 Mitglieder anwesend waren.

§ 1.

Das Protokoll der letzten Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Der Schriftführer verlas den Jahresbericht des verflossenen Vereinsjahres.

§ 3.

Als neue Mitglieder des Vereins wurden vorgeschlagen und gewählt: Fräulein Mag. phil. *Estrid Kullhem* und Stud. phil. *Hjalmar Procopé.*

§ 4.

Lektor *J. Poirot* referierte das neuerschienene Werk Fr. Saran's «Deutsche Verslehre»*).

Professor *H. Pipping* meinte, dass Saran's Ansichten betreffs des Rhytmus nicht neu seien. Übrigens wollte er im Gegensatz zu den in Saran's Buch ausgesprochenen Meinungen hervorheben, dass der Takt als das Konstitutive des Verses anzusehen sei, und dass die Prosa immer einen, wenn auch unvollkommenen Rhytmus aufzeige, was Prof. P. durch Beispiele aus der Entwickelungsgeschichte des Altnordischen darlegte.

Prof. *W. Söderhjelm* sprach sich betreffs der Rolle des Taktes in dem germanischen Verse in derselben Richtung aus, wie Prof. Pipping.

In fidem

Holger Petersen.

---

*) Vgl. Neuphil. Mitteil., dieses Heft, S. 139.

Protokoll des Neuphilologischen Vereins vom 9. Novemher 1907, bei welcher Sitzung der erste und der zweite Vorsitzende und 21 Mitglieder anwesend waren. In der Abwesenheit des Schriftführers wurde das Protokoll von Mag. phil. A. Långfors geführt.

§ 1.

Das Protokoll der vorigen Sitzung wurde verlesen und geschlossen.

§ 2.

Professor *U. Lindelöf* hielt, im Anschluss an Chadwick's Buch «The Origin of the english Nation», einen Vortrag über die Übersiedelung der Germanen nach England.

§ 3.

Der Vorsitzende meldete, dass folgende Bücher von der Université de Toulouse an den Verein gesandt worden waren: «El Prado de Valencia», von Gaspar Mercader; «Le Jansénisme au XVIII-e siècle et Joachim Colbert», von Abbé Valentin Durand.

§ 4.

Professor *A. Wallensköld* gab ein kritisches Referat von dem Aufsatz J. Cornu's «Phonétique française, chute de la voyelle finale en français» (in den «Mélanges Chabaneau»). Nach dem Vortrag machte Professor *H. Pipping* auf einige mit den von Prof. Wallensköld besprochenen Fällen parallele Erscheinungen auf dem germanischen Gebiete aufmerksam.

In fidem

Artur Långfors.

Eingesandte Litteratur.

Fredrik Wulff, Préoccupations de Pétrarque 1359—1369, attestées par Vat. Lat. 3196, fol. 1 et 2. Lund 1907 [= Lunds Universitets årsskrift. N. F. Afd. 1. Bd. 2. Nr. 4]. 73 S. mit einem Facsimile.

Schriftenaustausch.

Bibliographia phonetica, 1907, Nr. 10.

Mitteilungen.

Am 9. November wurde folgende von Mag. phil. Walter O. Streng verfasste Abhandlung öffentlich verteidigt: Haus und Hof im Französischen, mit besonderer Berücksichtigung der Mundarten. Versuch einer onomasiologischen Studie. Helsingfors 1907. 168 S. 8°. Als Opponent fungierte Prof. W. Söderhjelm.

Am 4. Dezember wurde folgende von Mag. phil. Ivar Hortling verfasste Abhandlung öffentlich verteidigt: Studien über die $\bar{o}$-Verba im Altsächsischen. Helsingfors 1907. 114 S. 8°. Als Opponent fungierte Dr. T. E. Karsten.













